

DENIS BALIBOUSE. REUTERS

## Ligue des champions PSG - Inter Milan. une affaire de styles

PAGES 14-16



**LIVRES**  
Les écrivains voyageurs lèvent l'encre  
ET IMAGES, MUSIQUE, FOOD, RADAR... PAGES 22-47

# Libération

## ULTRA FAST FASHION SHEIN, UN LOBBY SOUS TOUTES LES COUTURES

**Enquête** Examinée à partir de lundi au Sénat, la proposition de loi sur l'impact environnemental de l'industrie de la mode subit les assauts du géant chinois. Avec en tête de pont l'ex-ministre Christophe Castaner ou l'influenceuse Magali Berdah. **PAGES 2-4**

STÉPHANE LAGOUTTE. MYOP

PUBLICITÉ

THÉÂTRE MUSICAL ET CIRQUE AU  
**CHATELET!**  
DU 19 AU 29 JUIN 2025

Photo © Thomas Aimouroux - Direction artistique : Base Design - Réalisation : com un poisson dans l'eau - Licences N° L-R-21-4095 / L-R-21-4060 / L-R-21-4059



**HISTOIRE DU SOLDAT**

TRANSFUGE



PARIS



## EDITORIAL

Par  
**HAMDAM  
MOSTAFAVI**

## Bataille

Une campagne de lobbying intense: des sénateurs qui reçoivent une pseudo-étude d'impact, des influenceurs achetés pour des campagnes de com, des politiques recrutés pour faire la promotion de la marque... Shein, géant chinois de l'ultra-fast fashion, ne recule devant rien pour faire plier la loi française. Faisant fi de toute décence dans ses pratiques et son impact environnemental, la marque est devenue leader sur le marché de l'habille-

ment avec ses fringues ultra-périssables. Adopté en mars 2024 à l'Assemblée, le texte qui sera étudié à partir de lundi au Sénat a été en grande partie réécrit, diminuant de fait son impact. L'affichage environnemental des vêtements, mis en place à l'été, devait déterminer les pénalités pour les enseignes en fonction du score, ce qui ne sera plus le cas. La marque avait lancé il y a quelques semaines une grande campagne de communication dans la presse (refusée par plusieurs journaux dont *Libération*). Et, ces derniers jours, les parlementaires ont reçu une «étude» commandée par la marque qui s'inquiétait de l'impact de la loi sur le pouvoir d'achat des Français. Alors que l'écologie est attaquée de toutes parts au nom du pouvoir d'achat, n'est-il pas temps

au contraire d'éduquer la génération des acheteurs sur le fait qu'il est anormal qu'une enseigne puisse proposer 1000 ou 2000 nouvelles références par semaine? L'étalage et le ciblage sur les réseaux sociaux, l'illusion d'une mode accessible et la facilité d'acheminement des colis entretiennent le cercle vicieux. Au-delà de la France, c'est aussi au niveau européen que se joue la bataille: l'Europe a proposé d'imposer des frais de deux euros sur chaque petit colis entrant en Europe (actuellement exemptés de droits de douane) avec, dans son viseur, Shein et également Temu, enseigne de décoration aux pratiques similaires. En France, le texte pourra revenir à l'Assemblée, il faut alors espérer que les députés retrouvent leur ligne initiale de fermeté. ▶



Le président de Shein, Donald Tang, s'est rendu à Paris, mi-mars, pour prêcher la bonne

Par  
**MARIE OTTAVI**

**I**l y a quelques mois, sans crier gare, une équipe du géant de l'habillement Shein contacte Magali Berdah via un simple mail. L'enseigne chinoise aimeraient s'offrir les services de l'influenceuse sulfureuse, très populaire sur les réseaux sociaux, avec près de trois millions de followers cumulés sur Snapchat et Instagram. La proposition est impossible à refuser, c'est Magali Berdah elle-même qui est invitée à écrire le montant qu'elle est prête à accepter. Le chèque, bien garni, est à la hauteur de la prise de risque, car faire affaire avec Shein est à coup sûr une collaboration inflammable.

Dans la foulée, la campagne diffusée sur les réseaux sociaux et YouTube, se veut politique et cible la proposition de loi destinée à réduire l'impact environnemental de la fast fashion, en débat au Sénat, lundi et mardi (*lire page 3*). Magali Berdah lui reproche de «viser en particulier Shein et ses clients, avec la mise en place d'une taxe qui pourrait s'élever jusqu'à dix euros par produit vendu par la marque d'ici à 2030», écrit-elle sur son profil Instagram. Selon une étude de l'Ifop, 60% des Français renoncent à acheter des vêtements pour raisons financières. Cette taxe ne rendra pas la mode plus responsable. Mais

simplement moins accessible.» Cette campagne vaut à l'enseigne une saisie du juge de déontologie publicitaire par l'association France Nature Environnement.

Dans plusieurs vidéos, l'influenceuse de 43 ans, micro en main, interpelle des passants dans la rue en leur suggérant notamment que «la mode est un droit pas un privilège», soulignant que Shein «est un des premiers sites à aller du triple XS au triple XL» pour les tailles. Léna Situations, première influenceuse française, a elle aussi été contactée par Shein, selon nos informations. On lui aurait proposé un pont d'or à six chiffres, que la jeune femme de 27 ans, qui collabore par ailleurs avec la plateforme allemande Zalando avec sa marque Hôtel Mahfouf, a préféré refuser.

**AGENCE SATELLITE  
DE VIVENDI**

Les micros-trottoirs s'inscrivent dans la lignée de la campagne précédente, au slogan très 1789, «la mode est un droit, pas un privilège». L'idée vient de Plead, une agence de conseil en communication, satellite du groupe Havas (Vivendi), présidé par Yannick Bolloré, deuxième fils de Vincent Bolloré. Havas, qui conseillait jusqu'à très récemment l'Agence de la transition écologique (Ademe) dans sa communication, a préféré laisser le

# Ultra-fast fashion Shein, influence XXL

Alors que la loi destinée à réduire l'impact environnemental de la fast fashion sera examinée au Sénat lundi et mardi, le géant chinois du prêt-à-porter intensifie son lobbying en France, pour tenter de changer son image.

**ENQUÊTE**



parole de l'enseigne. PHOTO THOMAS DASHUBER LAIF - REA

budget juteux de Shein, diligenté par Roadget Business, maison mère du mastodonte chinois, à sa filiale, pour éviter de se voir accuser de céder à des vents contraires.

Ce message, qui place Shein du côté du consommateur et de son pouvoir d'achat, a infusé dans nombre de ses discours. Donald Tang, son président, a prêché la bonne parole lors de sa venue à Paris, mi-mars. Le *Journal du dimanche*, également propriété du groupe Bolloré, lui a consacré sa une le 15 mars, avec un message : «*Nous ne sommes pas une entreprise de fast fashion*», se vantant de produire «à la demande» pour ses 23 millions de clients en France et non en masse.

Ce même argument, plus que cocasse au vu des chiffres spectaculaires liés au système Shein, qui propose 7000 à 10000 nouvelles références sur son site chaque jour, a été avancé à Xavier Romatet, directeur général de l'Institut français de la mode (IFM) par les dirigeants de Shein. Contacté par mail en 2024, il s'est vu proposer une somme au montant astronomique, «*plus élevée que celle de notre plus gros donateur*», précise-t-il, pour laisser entrer la marque à la fondation IFM, qui soutient les étudiants n'ayant pas les moyens de payer leur scolarité. «*Ils se sont présentés comme "virtueux" car "ils ne produisent qu'à la demande"*, et donc uniquement ce qui est consommé, explique Xavier Roma-

tet. *Ils nous ont dit "nous, on ne détruit pas". Nous avons refusé, car leur modèle représente l'inverse des valeurs que nous défendons : une innovation créative respectueuse des conditions de travail et de la planète.*» L'équipe de Shein a également assuré qu'elle avait mis en place un pool de stylistes au sein de sa structure, «*pour renforcer l'originalité des créations*», ajoute le directeur de l'IFM. Yann Rivoallan, président de la Fédération française du prêt-à-porter féminin, a, lui aussi, eu vent de ces pratiques à l'attention de jeunes marques qui produisent pour certaines en petite quantité et auxquelles le site chinois propose d'être un relais. Shein nous a indiqué avoir «*collaboré avec un total de dix nouveaux artistes et designers en France*». Yann Rivoallan explique que l'enseigne «*dispose dans son back office d'un stock gigantesque de tissus et de boutons à l'attention de ses fabricants qui doivent être capables de fabriquer ses pièces entre soixante-douze heures et cent soixante-neuf heures. Cela leur permet de produire différents volumes, parfois très petits, avec beaucoup de flexibilité*».

La bonne parole de Shein a aussi été portée par une personnalité politique dont on a découvert récemment son intérêt pour la mode bon marché : Christophe Castaner. L'ancien ministre de l'Intérieur d'Emmanuel Macron a défrayé la chronique en décembre,

lorsqu'il a confirmé avoir rejoint le comité responsabilité sociale et environnementale (RSE) de Shein, aux côtés de l'ex-secrétaire d'Etat aux Droits des victimes, Nicole Guedj, et de Bernard Spitz, ex-patron de la Fédération française de l'assurance, et ancien membre de la direction du Medef. En janvier, quelques jours après sa nomination, ce dernier s'est empressé de réserver l'un de ses premiers déjeuners à la présidente de l'Assemblée nationale en personne, Yaël Braun-Pivet.

#### OFFRE ALLÉCHANTE

Ces trois figures politiques, engagées officiellement pour conseiller la marque dans ses démarches RSE, ne sont pas les premières à avoir accepté l'offre alléchante du géant asiatique. En 2023, Fabrice Layer, ancien directeur de cabinet du député LR Marc Le Fur, engagé dans la primaire de 2016 de Nicolas Sarkozy, avait quitté son poste aux affaires publiques de Huawei pour rejoindre Shein. Avec ces personnalités rodées aux négociations, le groupe pèse dans les débats depuis les coulisses des tribunes parlementaires. Le soft power de Shein peut aussi s'observer sur les réseaux sociaux, à l'image de cette publication de Sylvain Maillard, député macroniste de la 1<sup>re</sup> circonscription de Paris, devenu au mois de février le nouveau président du groupe d'amitié parlementaire France-Chine.

Il a prêché la bonne parole du site chinois cet hiver, au cours d'une visite à son siège social parisien, et a écrit sur Facebook, sans une once d'ironie : «*Les usages changent ! Comment mieux accompagner le "consommateur citoyen" ? Tel est le défi des entreprises écoresponsables aujourd'hui !*»

Si Christophe Castaner se défend de tout entisme et nous indique que sa «*société [de conseil] Villanelle ne conseille pas le groupe sur ces sujets*», et que sa rémunération s'élève à «*un montant inférieur à la moyenne des boards du CAC français*», il a permis à Shein d'approcher des cercles de premier plan, et notamment la direction du Medef, avec l'aide de Bernard Spitz. Selon nos informations, Christophe Castaner n'a pas pris place autour de la table, mais a bel et bien œuvré pour que Donald Tang et son équipe rencontrent une dizaine de représentants du Medef lors de son passage à Paris en mars. Le grand patron de Shein s'en serait «*pris plein la figure*». «*Ils ont martelé que c'était une entreprise jeune qui s'améliorerait demain, sauf que rien ne change, et que les preuves n'arrivent jamais*», souligne un témoin présent à la réunion.

L'ancien ministre de l'Intérieur est monté au créneau dans les médias contre le système de malus prévu dans la proposition de loi qu'il a jugé, avec le franc-parler qu'on lui connaît, «*assez dégueulasse*», sur **Suite page 4**

# Une proposition de loi taillée sur mesure

**Si elle épargne les grands groupes européens de fast fashion, la proposition de loi destinée à «réduire l'impact environnemental de l'industrie textile» cible, en creux, les géants chinois.**

Ralentir la mise en circulation des articles de mode, alerter sur la qualité des produits, soutenir le secteur de l'habillement français face à des géants venus de Chine tels que Shein et Temu. La proposition de loi qui sera débattue au Sénat lundi et mardi vise à «réduire l'impact environnemental de l'industrie textile», alors que ces dix dernières années «*le nombre de vêtements vendus annuellement a progressé d'un milliard, et atteint désormais 3,3 milliards de produits, soit plus de 48 par habitant*». Adopté à l'unanimité par l'Assemblée nationale en mars 2024, le projet de loi rédigé par la députée Horizons de Haute-Savoie, Anne-Cécile Violland, avait de grandes ambitions sur le papier, avec l'instauration d'un système de pénalités en fonction du score environnemental d'un vêtement, et l'interdiction de la publicité.

**Seuil.** Le texte arrive au Sénat dans une version revue à la baisse selon la coalition Stop Fast Fa-

shion, qui rassemble quatorze associations environnementales et des droits humains, dont Emmaüs, Les Amis de la Terre et Zero Waste France. «*La loi ne concerne plus aucun des géants européens dont les mauvaises pratiques sont de mieux en mieux documentées et ont fait l'objet de scandales récents*», déplore cette même coalition.

En commission, les sénateurs ont en effet affiné la méthode qui vise à définir la «*pratique commerciale de la mode éphémère*» : elle ne serait plus déterminée seulement par un seuil de nouvelles références mais inclurait désormais «*l'incitation à réparer*» les produits, ce qui ferait par ailleurs passer les places de marché comme Zalando et Asos sous les radars des pénalités. Cet amendement cible particulièrement Shein et Temu. «*La crainte des sénateurs est de se retrouver à taxer des acteurs de l'industrie qui payent leurs impôts et créent de l'emploi en Europe, comme Zara, basé en Espagne, ou*

**L'interdiction de la publicité a été amendée pour devenir un «encadrement» visant à empêcher le recours à des influenceurs.**

*la plateforme allemande Zalando, et que Shein échappe aux taxes car ils adaptent très vite leur modèle*», explique un membre du Medef préférant rester anonyme. L'interdiction de la publicité a été amendée pour devenir un «*encadrement*» visant à empêcher le recours à des influenceurs.

**Pénalités.** La première version risquait, selon Sylvie Valente Le Hir, sénatrice de l'Oise (Les Républicains) et rapporteure de la PPL, d'être considérée comme une entrave à la liberté d'entreprendre. Une dérogation pourrait malgré tout permettre un vote, lorsqu'une «*raison d'intérêt majeur concernant la santé et l'environnement est concernée*», observe la députée Anne-Cécile Violland.

Dans la nouvelle version de la PPL, le bonus-malus qui devait être indexé en fonction de l'éco-score d'un vêtement – l'affichage du «*coût environnemental*» des produits textiles noté de zéro pour les meilleurs élèves, à l'infini pour les pires – se veut moins «*punitif*» et retient «*la durabilité des pratiques commerciales comme critère de modulation de l'écocontribution*». Pour Pierre Condamine des Amis de la Terre «*le point le plus important est bien d'indexer les primes et les pénalités sur l'affichage environnemental, qui vient par ailleurs d'être validé par la Commission européenne*». Le vote définitif du texte est prévu le 10 juin.

**M.Ott.**

**Suite de la page 3** l'antenne de BFM en janvier, et critiqué des mesures de «feignants», qui visent à «faire payer plus en taxant les produits pour les plus populaires». Argument largement repris par Magali Berdah sur les réseaux sociaux. L'ancien ministre de l'Intérieur s'est par ailleurs réjoui d'oeuvrer pour «la marque la plus populaire au monde, [...] une entreprise jeune qui ne connaît pas forcément tous les standards et qui a décidé de s'adapter aux standards français et européens».

Le lobbying de Shein a pu influer sur le retard de l'examen de la proposition de loi au Sénat, que la dissolution du gouvernement, en juin 2024, est d'abord venue perturber, et à la révision du texte. Deux associations, les Amis de la Terre et l'Observatoire des multinationales, ont demandé, mardi, à la Haute Autorité pour la transparence de la vie publique (HATVP), «d'exercer son droit de contrôle» sur les activités de lobbying de l'entreprise. Elles reprochent notamment à Christophe Casta-

ner d'avoir «pris publiquement position contre la loi fast fashion et confié aux médias avoir été embauché par Shein au travers de sa société Villanelle Conseil, qui se présente publiquement comme spécialisée dans la représentation d'intérêts. Pourtant, aucun élément sur cette prestation de conseil n'est publié dans les déclarations faites à la HATVP par Shein et Villanelle Conseil». Christophe Castaner se défend encore auprès de Libération ne «pas avoir eu connaissance des éléments de la dénonciation ni aucun contact avec les deux associations. Je n'exerce pas de fonction de représentation d'intérêt pour cette société qui ne nous a pas sollicités pour cela».

#### ULTIMATUM DE LA COMMISSION EUROPÉENNE

L'entreprise chinoise s'est aussi fendue d'un rapport de 37 pages envoyé à l'ensemble des parlementaires, mercredi, et qui tente de prouver que la proposition de loi en débat à

partir de lundi, «pénalise les consommateurs les plus modestes», «échoue à réduire l'impact environnemental», «cible spécifiquement certaines enseignes». Au-delà du cas français, c'est à Bruxelles que Shein joue gros. Quelques mois avant d'engager Christophe Castaner, Shein a pris dans ses filets un homme politique allemand de premier plan, Günther Oettinger, commissaire européen au budget et aux ressources humaines de 2017 à 2019, et donc rompu aux obligations réglementaires imposées par Bruxelles. Celui-ci pourrait être d'une grande aide sur différents dossiers.

La Commission européenne, qui veut taxer les colis d'une valeur inférieure à 150 euros, dont 91% de ceux qui arrivent dans la zone euro viennent de Chine – 800 millions de colis entreraient sur le territoire français chaque année –, vient de lancer un ultimatum à Shein. L'entreprise a un mois pour mettre un terme à plusieurs pratiques abusives avant

«des mesures coercitives», dont des amendes indexées sur le chiffre d'affaires annuel de Shein dans les pays concernés, indique la Commission. L'enquête pointe «de faux rabais, une pression à l'achat, des informations mensongères (sur les droits des consommateurs, les remboursements et retours de colis, les caractéristiques environnementales des produits, et l'opacité de certaines informations)».

Inconnue du grand public avant 2023 et son arrivée en France, l'entreprise chinoise, dont la valorisation est estimée à près de 64 milliards d'euros, représente aujourd'hui 3% en valeur du marché hexagonal. Une percée jamais vue qui rebat les cartes de l'ensemble de l'industrie de la mode française. A faire presque passer les géants de la fast fashion, basés en Europe, Zara et H&M en tête, pour des concurrents vertueux, ce dont ces groupes se servent habilement pour redorer leur propre image. ♦



Christophe Castaner. PHOTO A-S. NIVAL.HANS LUCAS



Nicole Guedj, à Paris. PHOTO CEDRIC PERRIN.BESTIMAGE



Magali Berdah, à Nice. PHOTO VALERY HACHE.AFP

## «Il manque un volet bonus en faveur des entreprises socialement responsables»

**Charlotte Dereux, fondatrice de la marque Patine, déplore que la loi n'aide pas les sociétés plus éthiques, avec, par exemple, une baisse des charges.**

Depuis mes 20 ans, mon rêve était de lancer une marque de mode. Et le jour où je me suis sentie prête... ça n'avait plus de sens. Entre-temps, j'ai eu mon réveil écologique. Au départ, je le vis comme un drame personnel. Sortir une énième marque inutile n'aurait fait que gonfler mon ego. Ma prise de conscience m'a sauvée de cela. J'ai été aidée par des documentaires, notamment celui sur l'effondrement du Rana Plaza au Bangladesh, *Conspiracy*, sur le changement climatique, *Sugar Rush*, sur les multinationales de l'agroalimentaire. Tout ça a été un

catalyseur qui a radicalement changé mon mode de vie. Je deviens végétarienne, j'arrête les cigarettes et le coca.

«Je suis un peu paumée au début, mais ça me donne aussi un souffle et un point de départ pour créer ma marque. En 2017, après avoir été directrice marketing de Sarenza pendant dix ans, je lance Patine. Une entreprise textile qui ambitionne de résoudre les problèmes posés par une industrie nocive et polluante.

«Notre défi : sortir de bons incontournables du vestiaire (tee-shirt, jeans, chemise, etc.). Essayer de fabriquer du mieux possible est un processus extrêmement long. Cela rebat toutes les cartes. Celles du rythme de la mode, le temps passé sur chaque étape. L'enjeu, c'est com-

ment embarquer les gens dans notre aventure sans miser sur la nouveauté. Bref, comment faire du prêt à (re)porter. Pour ça, il faut que le vêtement soit sexy, avec de belles finitions, un beau look. Si tu fais quelque chose de moche, mais bien fabriqué, tu crées un nouveau vêtement jetable.

«Nous, on voit ce qu'on fait comme un écosystème qui amène tous les membres de la chaîne de production à être dans une optique de progrès. Il y a huit ans, quand on a présenté le cahier des charges à l'entreprise qui fabrique nos jeans au Portugal, ils nous ont dit qu'on était fous. Aujourd'hui, on travaille toujours ensemble, et beaucoup de choses qu'on leur a demandées sont désormais devenues standards. L'entreprise bénéficie désormais de la certification de GOTS [Global Or-

ganic Textile Standard, une certification internationale appliquée aux textiles biologiques, ndlr].

«Derrière la proposition de loi, il y a eu des tonnes et des tonnes de commissions. J'ai moi-même participé à une commission sur la biodiversité. Je déplore néanmoins que la proposition de loi soit surtout punitive contre l'ultra-fast fashion. Tout en faisant ainsi passer Zara, H&M et autres pour des angelots à côté de Shein. Ce qui montre qu'il y a un niveling par le bas. Zara fait désormais des plus beaux shootings que le luxe, parce qu'ils embauchent les meilleurs photographes. Du coup, pour le consommateur, il y a un écart de malade entre ce qu'il voit à l'écran et la qualité du produit qu'il a dans son armoire.

«Pour nous, tout l'enjeu c'est la première commande. Elle permet aux clients de toucher nos matières et de constater qu'elles n'ont rien à voir avec la fast fashion. C'est à ce mo-

ment qu'on reprend le pouvoir. «Pour en revenir à la loi, elle manque cruellement d'un volet bonus en faveur des entreprises socialement responsables. Imaginer un allègement des charges nous aurait permis de continuer de promouvoir un monde où il n'y a pas quatre ou cinq compagnies qui captent 95% du marché textile.

«Outre l'allègement des charges, l'Etat pourrait mettre en place des subventions en faveur de l'innovation. On pourrait par exemple donner un bonus aux boîtes qui ont peu d'invendus, qui produisent au plus juste. Il me semble urgent de sortir du slogan de Temu «shop like a billionnaire», qui nous tue. C'est un énorme mensonge. Ça sous-entend qu'être riche, c'est simplement avoir accès à la quantité, au détriment de la qualité. C'est acheter de la merde en grande quantité pour avoir l'impression d'être riche.»

BALLA FOFANA



VERBATIM

ANOUCK MARTY



# Instagram demande une réglementation européenne exigeant la vérification de l'âge et un accord parental sur l'app store.

De nos jours, les ados peuvent télécharger toutes sortes d'applications depuis les app stores, y compris celles qui ne sont pas adaptées à leur âge. Offrir aux parents un meilleur contrôle sur ces téléchargements, directement là où se fait le téléchargement, peut contribuer à renforcer la sécurité des ados en ligne.

En savoir plus : [Instagram.com/AccordParental](https://Instagram.com/AccordParental)



La remise  
des diplômes  
à Harvard,  
jeudi.  
PHOTO S. PARK.  
NYT-REDUX-REA



# Trump contre Harvard Un vent d'Etat personnel

Sous couvert de lutte contre l'antisémitisme et le wokisme, le Président s'acharne sur l'université en gelant sa dotation financière et en harcelant les étudiants étrangers.

Par  
**PHILIPPE COSTE**  
Correspondance à New York

C'est officiel. Barron, le cadet des enfants Trump, n'a jamais été recalé et n'a jamais même postulé à l'entrée à Harvard, la prestigieuse faculté de Cambridge (Massachusetts), assure sa mère. L'offensive du président des Etats-Unis contre la plus ancienne université privée du pays, un monument académique mondial, a atteint une telle violence qu'elle a suscité les rumeurs, et un communiqué en bonne et due forme du cabinet de la première dame, Melania Trump. Elle dément, de facto, une vindicte personnelle du papa, quand bien même ce dernier montre la même cruauté envers ses ennemis politiques.

Forte de son statut de monument de l'enseignement américain, de ses fonds de 53 milliards de dollars (environ 46 milliards d'euros) en donations d'anciens élèves milliardaires et frais de scolarité exorbitants, la fac aux 161 prix Nobel, qui a remis jeudi ses diplômes, a cru pouvoir s'ériger en héroïne de l'indépendance universitaire en défiant, seule, le diktat du Président. Depuis son investiture en janvier, celui-ci entend mettre au pas le pouvoir woke, le prétendu laxisme envers les manifestants propalestiniens accusés d'antisémitisme et les «dogmes hostiles à la civilisation occidentale».

Pour avoir contesté l'ordre de sabrer ses politiques internes de diversité, d'équité et d'inclusion, la fameuse «DEI», et d'appliquer de nouveaux critères politiques pour l'admission des étudiants et l'embauche de professeurs, Harvard a gagné l'admiration de l'intelligentsia américaine et de l'opinion démocrate. Mais le prix à payer est terrible. Aux 2,2 milliards de dollars de dotation publique gelés

par le gouvernement depuis avril s'ajoute la menace de l'annulation de son exemption fiscale. L'escalade continue : le 22 mai, les autorités de l'immigration ont révoqué l'agrément autorisant Harvard à accueillir des étudiants étrangers, dont les frais de scolarité constituent une part énorme des revenus de la fac. Sur les 25 000 élèves du campus, 6 700 ont été récemment priés de changer de fac au plus vite ou de retourner dans leur pays, et vivent dans l'angoisse, quand bien même le gouvernement, poursuivi en justice par l'université, vient d'accorder in extremis un mois de sursis.

Par son obstination, l'université joue sa prééminence de phare scientifique mondial investi dans des recherches d'intérêt général sur le cancer, les thérapies géniques, la médecine ou l'astrophysique, en partie grâce à des financements publics. Et non dans des programmes wokes. A l'inverse, la capitulation du dernier bastion de la légendaire indépendance académique américaine sonnerait le triomphe de Donald Trump dans sa guerre culturelle engagée depuis le 20 janvier.

## UN PLAN DE BATAILLE ANTI-ÉLITISTE

«Harvard veut se battre, raillait le Président dans le Bureau ovale, mercredi. Ils se croient plus intelligents que tout le monde, mais ils se font botter le cul.» Sorti sans gloire ni étincelles de Wharton, la business school de l'université de Pennsylvanie, en 1968, Trump n'a jamais apprécié la condescendance de l'intelligentsia à son égard.

Les discours de sa dernière campagne adjointaient à sa revanche un plan de bataille anti-élitiste façonné pour l'auditoire col bleu : «Nous allons couper les vivres aux écoles qui aident l'assaut marxiste contre notre héritage

américain et la civilisation occidentale elle-même», promettait-il avant son élection, exhortant les présidents d'université à «vaincre les extrémistes et rendre les campus à tous les étudiants normaux».

L'idéologie woke, les cours sur la fameuse théorie du genre ou la sociologie LGBT+, la fameuse «cancel culture» et les pronoms n'étaient plus les seules cibles d'un camp républicain tout à sa revanche contre la déliquescence des «valeurs américaines». Les tensions sur les campus, après le 7 octobre 2023 et l'attaque terroriste du Hamas, entre étudiants juifs et manifestants palestiniens, ont aussi offert aux conservateurs l'argument moral de la lutte contre l'antisémitisme.

Trump n'avait pu que remarquer, pendant sa campagne électorale, avec quelle facilité ses alliés au Congrès étrillaient en direct des dirigeants d'université convoqués devant des commissions parlementaires. Piégées par leurs explications nuancées et maladroites de la liberté d'expression, sommées d'expliquer leur tolérance pour les sit-in pro-palestiniens, Claudine Gay, présidente de l'université Harvard, et Liz Magill de l'université de Pennsylvanie, ont démissionné rapidement sous la pression des grands donateurs de leurs conseils de surveillance. Minouche Shafik, rectrice de l'université Columbia, épicentre des manifs anti-israéliennes, a multiplié les consignes de maintien de l'ordre sur son campus après avoir été vilipendée par les élus, mais elle a quitté elle aussi ses fonctions en août.

Trump, dont le colistier J.D. Vance avait déclaré que les «universités sont l'ennemi» pendant sa campagne de sénateur d'Ohio en 2021, disposait d'ores et déjà d'atouts sans précédent pour attiser la hargne anti-intello de ses électeurs, pour près de 60% d'entre eux dépourvus de diplômes d'enseignement supérieur.

Lors de son premier mandat, il s'en prenait déjà aux «opposseurs gauchistes». Ses idéologues Stephen Miller et Steve Bannon, diplômés l'un de l'université Duke, l'autre de Georgetown et Harvard, l'encourageaient à «attaquer le mal par la racine» en imposant brutalement la domination du gouvernement sur les facs par des chantages au financement d'origine fédérale. La vieille garde républicaine du Congrès l'en avait dissuadé à l'époque.

Aujourd'hui, tous les garde-fous ont sauté. Donald Trump, par son décret sur la protection des étudiants juifs dans les campus, signé le 29 janvier, a aussi créé un groupe de travail sur l'antisémitisme qui, au nom de la protection contre les discriminations raciales, a procédé à l'interrogatoire de responsables de 60 universités sur leur recours à la DEI, et sur la sécurité des étudiants et enseignants juifs sur les campus. Avant de cibler les dix faces les mieux cotées du pays, presque toutes situées dans des Etats démocrates.

Columbia, sous la menace d'un retrait de 400 millions de dollars de fonds d'Etat, a cédé la première aux exigences du gouvernement, au point de garder le silence après l'arrestation de deux de ses étudiants pro-palestiniens par la police fédérale de l'immigration. Accusée de lâcheté par les démocrates, l'icône new-yorkaise, cible des républicains depuis 2023, n'est pourtant pas la seule à avoir coopéré. Cornell et Northwestern risquent de perdre un milliard de fonds publics, l'université Brown, 510 millions. Comme les autres, elles proposent des concessions aux émissaires de Trump.

Harvard, malgré son aura de symbole de la résistance, négocie aussi en coulisse, mais les demandes extrêmes et mouvantes du gouvernement empêchent tout accord.

Alors que ses étudiants étrangers sont tous passés au filtre des procédures de visa, le département de la Sécurité nationale exige que l'université se charge d'établir leurs profils de «dangerosité» et fournisse, en violation des lois existantes, des années de documents et images censées aider à démasquer des perturbateurs potentiels. Au même moment, le département d'Etat barre l'entrée des étudiants chinois et suspend toutes les délivrances de visa universitaire dans l'attente de nouvelles procédures visant à contrôler les propos politiques des postulants sur les réseaux sociaux.

*«Trump adore cette bagarre avec Harvard, dont l'objectif est essentiellement de punir»,* commente Ian Bremmer, directeur du centre d'analyse Eurasia Group. *Il sait aussi que lorsque les démocrates défendent Harvard, ses électeurs habituels tendent à se rallier à sa présidence, malgré leurs inquiétudes face à d'autres sujets comme l'inflation.»* Contre l'institution d'une élite riche et progressiste, le populiste agite sa version de la lutte des classes, proposant cette semaine d'offrir aux écoles d'enseignement professionnel l'argent pris à la citadelle académique de Cambridge. *«Nous avons besoin de plombiers, d'électriciens dans ce pays, et moins de diplômés d'études LGBT sortis de Harvard»,* tonne Karoline Leavitt, porte-parole de la Maison Blanche.

#### **CELA FAIT MAL À HARVARD, MAIS ENCORE PLUS AU PAYS**

Le propos sidère Alan Garber, président de Harvard. Visiblement épais par le conflit, ce médecin, titulaire d'un doctorat en économie de la santé, reconnaît, lors d'un entretien à la radio publique NPR, une prééminence de la gauche dans les universités et le besoin d'encourager «d'autres points de vue» à s'exprimer. Mais opposer Harvard à l'apprentissage? «Le gouvernement est en droit d'allouer ses ressources comme il l'entend, assure-t-il. Mais ce choix implique l'interruption de travaux scientifiques. Pourquoi couper le financement de la recherche? Cela fait mal à Harvard, mais encore plus au pays, pour lequel l'Etat a payé des recherches jugées prioritaires.»

Pour alourdir le châtiment, Trump vient de résilier tous les contrats d'Etat avec l'université, soit 100 millions de dollars de sous-traitance scientifique, qui, outre des recherches pour le Pentagone, financent des opérations de santé publique.

La revue *Nature* dresse un bilan épars et provisoire des coupes déjà décidées par Harvard, réponse à une baisse encore limitée à 11% de son budget annuel de 6,4 milliards. Outre le travail sur l'informatique quantique, elles touchent un millier de dotations, allant de la lutte contre la tuberculose résistante aux traitements, qui tue 150000 personnes par an dans les pays les plus pauvres, à une mission au Pérou pour le suivi d'adolescents atteints du sida, compromise faute de financement. Et aussi un observatoire en Arizona, où David Charbonneau, astrophysicien à Harvard, observe des exoplanètes. «Je regarde des planètes tourner autour d'autres planètes, décrit-il. Et je ne vois pas le rapport avec l'antisémitisme.» ▶

LIBÉ.FR

#### **Pour les étudiants internationaux, «il y a beaucoup de stress et d'incertitude»**

Suspendus à une décision de justice concernant leur accueil dans l'université de Harvard, certains témoignent auprès de Libération.

# LA GRANDE BOUFFE LA NUIT Libération

**SAMEDI  
7 JUIN  
20H30  
COMMUNALE  
SAINT-OUEN**

**UZI FREYJA  
LIVE  
DJ MARFOX  
OHJEELO**



**JE M'INSCRIS**

**COMMUNALE**

seine-saint-denis  
LE DÉPARTEMENT

seine  
SAINT-DENIS  
TOURISME

**SO**  
SAINT-OUEN  
VILLE DE SAINT-OUEN-SUR-SEINE

**biocoop**  
LA BIO VOUS RAVITIE

Photo : Sébastien Kézennec - Print Graph & Graph - William Syrane

# POLONIE

## «Si vous êtes de gauche, vous devrez vous éloigner de l'Eglise»

Dans le dernier grand pays catholique d'Europe, où se tient dimanche le second tour de la présidentielle, la sécularisation s'est nettement accélérée ces dernières années. Les jeunes, surtout, se détournent de la religion, trop enfermée dans des positions ultra-conservatrices.

### REPORTAGE

Par  
**NELLY DIDELOT**  
 Envoyée spéciale à Dębe Wielkie (Pologne)

Il est 11h30 ce dimanche, et pour l'église de briques rouges de Dębe Wielkie, c'est l'heure de pointe. Le deuxième service de la matinée vient à peine de s'achever que les paroissiens de cette petite ville de l'Est polonais arrivent déjà pour le troisième, et le parking déborde. Joanna, 86 ans, trouve cette situation bien naturelle. «La foi, ça doit être notre priorité dans ce pays, quoi qu'il se passe et à n'importe quel âge. Sans Dieu et l'Eglise, la Pologne n'existerait pas», professe la vieille dame.

Ses six enfants et quinze petits-enfants sont «tous pratiquants». Mais Aldona, sa fille de 61 ans, s'inquiète des maux venus de l'Ouest tels que «l'abandon de la tradition» et «la déconnexion avec l'Eglise». «Tout ça à cause des LGBT», assène sa mère, sans grande logique mais en se faisant l'écho de l'épiscopat. Les familles comme la sienne, où toutes les générations se retrouvent à la messe le dimanche, ont longtemps été la norme, mais la très catholique Pologne est en train de changer. Seulement 71% de la population s'est déclarée catholique lors du re-

censement de 2021, contre 87% en 2011. Selon les statistiques de l'Eglise, 29% des paroissiens ont assisté à la messe au moins une fois par an en 2023, soit dix points de moins qu'une décennie auparavant, avec toutefois de grosses disparités régionales.

Grzegorz et Anna font partie de ceux qui «accomplissent leur devoir de chrétien» en allant à l'office tous les dimanches à Dębe Wielkie. Mais leur fils de 16 ans a arrêté de fréquenter l'église l'année dernière. «C'est une phase de rébellion, il n'a pas vraiment d'arguments, à part affirmer qu'il peut être une bonne personne sans assister à la messe», explique le père. «On ne le force pas», ajoute la mère, qui grimace tout de même face à la perspective

«difficile à imaginer» de voir son aîné se détourner complètement de la religion.

Les statistiques penchent pourtant en ce sens: les jeunes sont ceux qui prennent le plus leurs distances avec l'Eglise catholique, et la tendance s'accélère. «Les moins de 25 ans étaient environ 30% à se dire non croyants en 2021, contre environ 15% cinq ans plus tôt», relève Marcin Jewdokimow, directeur de l'Institut statistique de l'Eglise catholique (ISKK). Les jeunes qui pratiquent régulièrement ne sont plus que 23%, contre 69% trente ans plus tôt, lors de la sortie du communisme.

Le rôle du catholicisme dans le pays fait prendre à ce processus un sens tout particulier. Pendant le long siècle (1793-1919) où la Pologne a été privée d'Etat et divisée entre Prusse, empires russe et austro-hongrois, c'est l'Eglise qui s'est faite gardienne de l'identité nationale. Etre polonais équivalait alors à être catholique, dans une vision qui excluait les très nombreux juifs installés dans la région. Puis est venue l'époque de la lutte contre le régime communiste soutenu par Moscou, où l'Eglise a à nouveau joué un rôle majeur. Pour une bonne part des militants de Solidarnosc, se dire catholique et aller à la messe était déjà

un acte de défiance contre les autorités promotrices de l'athéisme.

### ALLIANCE DU PIS ET DES ÉVÈQUES

«Notre génération a été la première à prendre le contre-pied et à oser se moquer de Jean Paul II, dont la figure est tellement révérée qu'elle en est devenue envahissante et intouchable. Publier des memes sur le pape, c'était une forme de libération», raconte un trentenaire de Varsovie. L'adoration publique pour l'ancien pape polonais est l'un des symptômes de l'étroite relation entre l'Eglise et l'Etat, qui a atteint des sommets pendant les huit ans de gouvernement des conservateurs nationalistes de Droit et Justice (PiS).

En accord avec son programme estimant que «toute tentative d'attaque de l'Eglise menace l'équilibre social», le PiS a adopté entre 2015

et 2023 des mesures ultra-conservatrices, soutenues par l'épiscopat. L'accès sans ordonnance à la pilule du lendemain a été supprimé, comme le financement des fécondations in vitro pour les couples stériles, et l'accès à l'avortement a été drastiquement restreint.

Mais l'alliance des évêques avec le PiS a aussi alimenté le mouvement de rupture avec la religion. «Le ressentiment face au PiS était tellement fort qu'il a déteint contre l'Eglise, étroitement alignée avec le parti, explique Maria Rościszewska, du magazine catholique de gauche Kontakt. Le plus choquant pour moi, en tant que croyante, a été la campagne de haine contre les personnes LGBT, décrites comme une "peste" par l'archevêque de Cracovie.» Ce sont des déclarations comme celles-là qui ont décidé Krzysztof Gwizdala à faire son apostasie. «Je ne croyais plus en Dieu, mais je ne

**«Même en cas de violences contre un enfant, l'épiscopat n'autorisera pas le prêtre à être jugé par un tribunal public.»**

Sylvia Rudnik psychologue installée à Varsovie



La «Grande Marche de Pologne», organisée par le candidat national-



conservateur à la présidentielle Karol Nawrocki, à Varsovie dimanche. PHOTO RAFAL MILACH. MAGNUM PHOTOS

voulais surtout plus rien avoir à faire avec une institution qui ne respecte ni les droits des femmes ni les personnes LGBT», explique le quadragénaire qui a ensuite créé le site Apostazja.eu pour aider d'autres personnes voulant renier officiellement leur foi à naviguer dans la procédure. Depuis 2019, près de 50000 personnes y ont eu recours pour faire leur demande, «avec un pic après le durcissement de la loi sur l'avortement en octobre 2020», selon son créateur.

Sylvia Rudnik, psychologue installée à Varsovie, fait partie de celles et ceux qui ont renié publiquement leur foi après avoir participé aux grandes manifestations de femmes

qui ont suivi cette décision. «Je me suis dit que si je ne le faisais pas à ce moment-là, je ne le ferai jamais», explique la quinquagénaire. Comme beaucoup de ceux qui se sont détournés de la religion, elle est écoeurée par les passe-droits accordés à l'Eglise, principal propriétaire foncier du pays mais exemptée d'impôts. Un rapport de l'équivalent polonais de la Cour des comptes vient d'établir que plus de 16 milliards de zlotys

(soit 3,8 milliards d'euros) d'argent public ont été versés en subventions à l'Eglise catholique entre 2021 et 2023, lors des trois dernières années de pouvoir du PiS. «Si vous êtes hospitalisé, sans visite autorisée de votre famille, un prêtre

pourra toujours se rendre à votre chevet sans que vous le réclamiez, raconte-t-elle. Ici, il n'existe aucune autorité au-dessus de l'Eglise. Même en cas de violences contre un enfant, l'épiscopat n'autorisera pas le prêtre à être jugé par un tribunal public. Ils feront en sorte que personne n'en entende parler.» Une allusion claire aux cas de pédophilie révélés à la chaîne au tournant des années 2010 et 2020, malgré le silence du clergé qui refuse encore largement de reconnaître que le problème est systémique.

#### COURS DE RELIGION À L'ÉCOLE

Parmi les nombreux prés carrés de l'Eglise, il faut aussi citer les cours de religion à l'école, encore suivis par 78% des élèves l'année scolaire passée (contre 88% cinq ans plus tôt). Ils comptent toujours dans la moyenne scolaire, mais ce sont des



## UNE PRÉSIDENTIELLE TRÈS SERRÉE

Près de 30 millions de Polonais sont appelés aux urnes dimanche pour départager deux visions opposées du pays au second tour d'une présidentielle qui s'annonce très serrée. D'un côté, Rafal Trzaskowski, maire libéral et proeuropéen de Varsovie, est arrivé en tête au premier tour avec 31,4% des voix. Défenseur du droit à l'avortement, le candidat de la Coalition civique, la formation du Premier ministre, Donald Tusk, incarne une Pologne tournée vers Bruxelles et les valeurs progressistes. De l'autre, Karol Nawrocki, 42 ans, soutenu par le parti national-conservateur Droit et Justice (PiS) et admirateur déclaré de Donald Trump, a récolté 29,5% des suffrages au premier tour. Historien conservateur et ancien boxeur, ce novice en politique est opposé à l'adhésion de l'Ukraine à l'OTAN et fustige les aides accordées aux millions de réfugiés ukrainiens en Pologne. Avec une percée spectaculaire au premier tour – 14,9% pour Slawomir Mentzen, candidat du parti ultranationaliste Konfederacja, et 6,3% pour l'antisémite Grzegorz Braun – la frange radicale représente un vivier électoral, qui pourrait faire basculer le scrutin. L'enjeu ne réside pas tant dans le nom du futur président – dont les pouvoirs restent limités – que dans la capacité de la Pologne à restaurer un Etat de droit pleinement respecté. L'élection de Trzaskowski pourrait mettre un terme aux blocages politiques, alors que la coalition dirigée par Donald Tusk, au Parlement, peine à faire adopter ses réformes, freinées par le veto du président Andrzej Duda, allié du parti nationaliste PiS. **L.Mn.**

prêtres ou des personnes choisies par le clergé qui les dispensent. «Ces pseudos profs tiennent des discours horribles, complètement toxiques, surtout pour des adolescents. On nous a dit des choses aussi absurdes et dangereuses que "les préservatifs sont une œuvre du mal" alors qu'on avait 15 ans», se rappelle Krzysztof Katkowski, 24 ans, qui a pourtant été scolarisé dans l'un des meilleurs lycées de Varsovie. «Ces cours sont souvent contre-productifs, tant les élèves ne les apprécient pas», relève Maria Rościszewska, qui est également enseignante. Elle-même se souvient d'un prêtre «très conservateur et violemment anti-LGBT», dont «l'idéologie haineuse» a poussé de nombreux adolescents à quitter les cours. Une timide réforme du gouvernement libéral, qui va faire passer ces cours de deux à une heure par semaine l'an prochain, a déclenché un tollé dans l'Eglise, qui s'est même pourvue auprès du Tribunal constitutionnel.

Un fossé générationnel est en train de grandir entre les plus anciens, qui sont aussi les plus croyants, et les jeunes, élevés dans la religion mais qui cessent souvent de pratiquer à la sortie de l'adolescence. Longtemps, Krzysztof Katkowski s'est efforcé d'être un bon chrétien aux yeux de sa famille très pieuse, malgré sa foi déclinante. L'interruption des messes pendant le Covid puis un long séjour en Espagne lui ont permis de se détacher du catholicisme en douceur. «La plupart des membres de ma famille ne savent toujours pas que je suis athée. Mes parents l'ont plutôt bien accepté, contrairement à ma grand-mère qui a refusé de me parler pendant des mois. Mais pour moi, si vous êtes de gauche, vous vous devez de vous éloigner de l'Eglise», raconte le jeune homme aux allures de dandy. Son récit concorde avec les chiffres recueillis par le Centre national de recherche sur l'opinion publique (Cbos). Entre 2017 et 2021, la proportion d'électeurs de la Coalition civique (le parti libéral) qui assistent régulièrement à un office est passée de 48% à 34%, et de 44 à 19% dans le cas du parti de gauche Lewica. A l'inverse, les électeurs du PiS étaient toujours 79% à fréquenter l'Eglise régulièrement en 2021, un chiffre stable depuis 2017. «Si le pourcentage de Polonais qui vont à la messe a diminué d'environ vingt points en trente ans, la proportion de fidèles qui reçoit l'Eucharistie [c'est-à-dire l'ostie, censée n'être accessible qu'aux personnes exemptes de péché mortel, ndlr] a légèrement augmenté», relève Marcin Jewdokimow, de l'ISKK. En clair, les catholiques les plus pratiquants, souvent les plus à même d'être conservateurs, représentent une part grandissante d'un groupe de croyants en cours de rétrécissement.

#### «LA FRONTIÈRE ENTRE LA POLITIQUE ET L'ÉVANGILE»

«Se dire catholique et de gauche sonne comme quelque chose d'absurde en Pologne aujourd'hui, et c'est une partie du problème. Il n'existe qu'une vision étiquetée de ce que doit être la religion. Or si l'Eglise ne change pas de position, la sécularisation va se poursuivre», estime Maria Rościszewska. Les discours comme le sien sont rares dans le pays. La voix des catholiques est plutôt portée par des organes ultraconservateurs – telle Radio Maryja, une station au programme rythmé par les prières et adepte de propos xénophobes et antisémites. En 2010 déjà, le prêtre Ludwik Winiarski, icône de la résistance au communisme et rare voix religieuse dissidente, s'était inquiété pour «le sort de l'Eglise», menée par une «majorité de prêtres infectés par la xénophobie et le nationalisme», dont bon nombre «ont perdu conscience de la frontière entre l'Évangile et la politique». Il concluait alors par une phrase assassine mais lucide : «L'Eglise de Pologne ressemble de plus en plus à une secte.» Quinze ans plus tard, l'attitude de l'épiscopat, sourd à ses avertissements, n'a pas varié d'un iota. Seul le nombre de croyants a chuté. ◀

# RÉSEAU MOBILE

## Dans le Gard, des villages sans «aucune barre»



Au cœur des Cévennes, la persistance de zones blanches implique des difficultés quotidiennes. Pour certains toutefois, cette absence de couverture téléphonique est une chance de plus en plus rare.

Par  
**COPPELIA PICCOLO**  
Envoyée spéciale dans le Gard  
Photo **DAVID RICHARD**

**A**vant de franchir le panneau de Saint-Sébastien-d'Aigrefeuille, commune du Gard nichée au cœur du massif des Cévennes, il y a eu des appels, nombreux. Des tentatives d'appels plutôt. Des coups de fil coupés au bout de quelques secondes. Des messages non distribués. Il faut profiter des quelques secondes octroyées pour convenir d'un rendez-vous. En s'approchant du village, de ses maisons en pierre et de sa végétation omniprésente, la route se resserre au rythme de l'effacement des barres de réseau téléphonique. 5G, 3G, puis plus rien. Le néant sur le haut de l'écran du téléphone. Seulement l'heure et la date, le 26 mai. «On est sur une zone blanche totale, on ne capte rien de rien avec le portable. La solution, c'est de monter en haut de la colline», sourit Guy Manifacier, maire (sans étiquette) du village de 500 habitants répartis sur neuf hameaux. Ici, à une vingtaine de kilomètres d'Alès, la couverture mobile est inexistante. Le réseau cuivre, prochainement démantelé, autorise toutefois des appels via le téléphone fixe. La fibre, récemment déployée «mais pas sur toute la commune», permet, elle, d'obtenir un réseau wifi, «plus ou moins stable selon la météo».

Sans jamais être dérangé par un coup de fil, le maire souligne que «la liste des problèmes que ça pose au quotidien est interminable».

Impossible, par exemple, d'échanger au téléphone avec les agents communaux sur le terrain : il doit partir à leur recherche à travers les maquis. Il raconte également ces «nombreux moments d'inquiétude», lorsque des randonneurs se blessent, mais ne peuvent pas prévenir les secours.

### Délais non respectés

Le «New Deal» mobile signé en 2018 entre le gouvernement, l'autorité régulant les communications électroniques (Arcep) et quatre opérateurs afin d'éradiquer les 5000 zones blanches de l'Hexagone est, de fait, «l'un des dossiers les plus importants pour la com-

mune». L'échéance du programme avait initialement été fixée à fin 2020 par Emmanuel Macron, avant que le calendrier ne prenne des années de retard. Début mai, Orange, SFR, Bouygues Telecom et Free ont, en outre, été mis en demeure par le régulateur en raison de délais non respectés concernant l'installation d'antennes relais. «Les 1600 sites restant à déployer représentent environ 1500 communes», précise l'Arcep. Les territoires les plus touchés sont le plus souvent moins denses en population, avec une topographie particulière (reliefs, vallées) et une population dispersée sans grande agglomération. Soit le portrait-robot de Saint-

Sébastien-d'Aigrefeuille, qui fait partie de ce programme dit «de couverture ciblée». Et qui attend toujours ses antennes. Fin 2024, les choses ont «enfin commencé à bouger» avec la publication d'un arrêté ministériel, souligne le maire. Les opérateurs ont alors deux ans, au maximum, pour venir installer deux antennes relais dans son village. Une opération entièrement prise en charge. L'édile regrette toutefois le choix de la localisation de ces «points d'intérêt» pour lesquels il affirme ne pas avoir été consulté. En attendant, «toujours impossible d'envoyer des snaps», blague le maire tout haut à l'intention de sa fille, dans la pièce voisine. Lou-

Anne, étudiante de 18 ans, rétorque que oui, «c'est un peu relou». De l'autre côté de la rivière, Christel Delforge-Nageotte, de 40 ans son aînée, ne veut plus de ce réseau téléphonique aux abonnés absents, qui devient un frein à son activité de gérante de maison d'hôtes. «Mes potentiels clients n'arrivent pas à me joindre. Leurs appels partent sur ma messagerie», avance la retraitée. Quand je peux enfin les rappeler, c'est trop tard.» Et même lorsque des clients parviennent à réserver, la découverte sur place de cette déconnexion la plus totale en effraie plus d'un. Pas plus tard que l'année dernière, «un jeune homme est parti sans rien dire au bout de



A Saint-Roman-de-Codières, le 28 mai. A droite : Christel Delforge-Nageotte, gérante de maison d'hôtes à Saint-Sébastien-d'Aigrefeuille.



La commune de Saint-Roman-de-Codières s'étend sur trois vallées.



quinze minutes après avoir constaté qu'il n'avait aucune barre», se souvient Christel Delforge-Nageotte. Elle pointe ensuite du doigt le haut de la colline voisine, visible au-dessus de ses lilas en fleurs. «L'antenne devrait être installée juste ici. Ça va enfin me permettre de travailler convenablement.»

#### «Connectés à la vraie vie»

Plus loin, à quelques numéros de maison qu'il faut repérer sans GPS, Lily-Rose Rollin, étudiante de 18 ans en licence de sports, a, elle, un emplacement stratégique : le radiateur du salon familial. Là, les notifications affluent soudain sur son écran. «Quand je viens à Saint-Sébastien, je sais que je me déconnecte du reste du monde», explique la jeune femme.

Malgré l'absence de réseau mobile, sa mère n'a pas voulu installer une box wifi. Pas de téléphone fixe non plus. «Ce n'est pas la fin du monde. On n'a pas besoin de téléphone, on partage trop de choses», rétorque Evelyne Rollin, 56 ans, lunettes rondes sur le nez et aiguille à crochet dans les mains. Sa fille lui rappelle pourtant que c'était «galère» pendant le confinement, et qu'elle devait aller chez une amie pour suivre les cours en visio. Il y a eu l'étape Parcoursup aussi, «le moment le plus chiant». Pour envoyer des documents et consulter sa liste de voeux, Lily-Rose est contrainte d'aller chez son frère ainé. Soudain, la sonnerie d'un téléphone envahit la maison. Surprise sur les visages pour un son pourtant si commun. «Il était positionné sous

la lampe. Ça arrive qu'on capte à cet endroit, mais c'est assez rare», avance Lily-Rose Rollin pour expliquer ce qui semble être une anomalie. Une étrangeté aujourd'hui acceptée, voire appréciée, lorsque d'autres trouveraient ça «insurmontable». Car si la jeune femme explique ne pas être connectée téléphoniquement, elle avoue «être plus connectée avec la vraie vie». Elle ne passe pas «des heures sur TikTok». Lorsqu'une amie vient lui rendre visite, elles sont «vraiment ensemble». Pas chacune à scrolller de leur côté. Tout en étalant sur la table ses nombreux dessins en noir et blanc, Lily-Rose ajoute finalement «être plus créative ici». Sa mère hoche la tête. L'arrivée de la 4G lui paraît bien superflue. Dominique (1), elle, n'est pas contre l'arrivée de ces nouvelles antennes, «tant qu'elles ne sont pas installées juste à côté de sa maison». En découvrant leur emplacement, elle avoue avoir été rassurée. Pas la peine de déménager. Atteinte d'une électro-sensibilité qu'elle qualifie de légère, c'est-à-dire d'une intolérance aux champs électromagnétiques, la quadragénaire ne peut pas supporter la présence de câbles électriques ou d'antennes à proximité. Les ondes provoquent chez elle, comme chez 5% de Français selon un rapport de l'Anses de 2018, des palpitations, des maux de tête, des réveils nocturnes ou encore des vomissements. Avant d'arriver à Saint-Sébastien-d'Aigrefeuille, Dominique était parfois contrainte de dormir dans sa voiture, les ondes étant trop puissantes dans son ancien logement. Chez elle, pas de wifi

donc. Tout est filaire. Le compteur Linky est également débranché dans certaines pièces de la maison. Un «handicap» au quotidien.

#### Référendum local

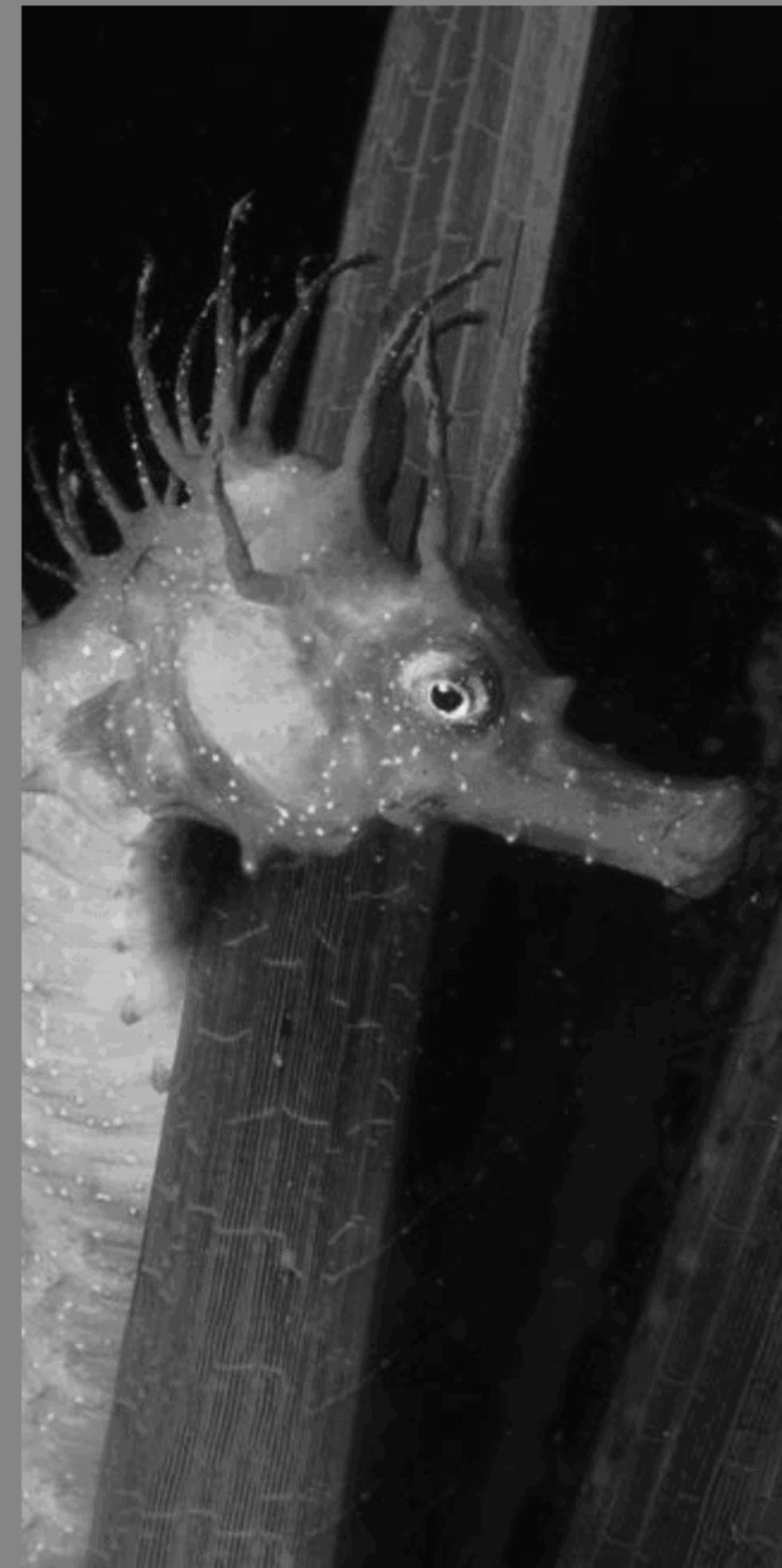
Une quarantaine de kilomètres plus loin, au sommet d'une vallée et d'innombrables virages en épingle à cheveux, les habitants de Saint-Roman-de-Codières – autre zone blanche – sont eux aussi partagés sur l'implantation prochaine d'une antenne. Il y a les pour, ceux qu'un drame récent a totalement remués : après avoir fait un AVC, une dame âgée est restée trois jours au sol faute de réseau. Mais il y a les contre. Ces purs Cévenols qui refusent de voir une antenne «défigurer la nature». Face à cette antenne de la discorde, le maire, Luc Villaret (sans étiquette), va organiser «un référendum local». Le choix sera donné aux près de 200 habitants. Mais s'ils refusent, «ça sera définitif, l'opportunité ne se représentera pas». Depuis la terrasse de la mairie, qui surplombe des châtaigniers et des sous-bois impénétrables, quelques habitants réunis autour du maire évoquent tour à tour leurs difficultés. Pour Alain Carrière, ça a été la déclaration de revenus. Johanna Bénichou évoque ses journées de télétravail qu'elle doit passer dans sa voiture pour avoir du réseau. «Les gens n'ont plus l'habitude qu'on ne puisse pas être joignable en permanence. J'aurais pu être licenciée à cause de ces appels manqués», observe-t-elle. Le maire, lui, a le sentiment que son village est «délaissez». «Comment faire avec une seule antenne alors que Saint-Roman se répartit sur trois vallées?» interroge Luc Villaret. «Logiquement, il m'en faudrait trois», lance-t-il.

A Bonnevaux, tout au nord du département, Roseline Boussac parle, elle, «d'une France à deux vitesses». «Avoir du réseau en 2025, ça devrait être la norme», déplore la maire de 74 ans, en poste depuis 2004. Deux décennies et aucune barre de réseau gagnée. Un dossier rouge intitulé «3G/4G» traîne depuis 2018 sur son bureau. «Tout ça n'a abouti qu'en janvier, quand Orange nous a envoyé un courrier pour nous dire qu'ils avaient choisi un emplacement», explique-t-elle. Mais, depuis cette lettre, aucune nouvelle. Alors, faute d'avancées, Léonard François et Marie-José Carraggi, couple de sexagénaires installés en contrebas du village, doivent utiliser un talkie-walkie pour faire un achat en ligne. L'un en haut de la colline, avec du réseau, pour recevoir la notification de la banque. L'autre dans la maison, devant l'ordinateur, pour valider l'achat. «La France est coupée en deux : il y a les urbains, et il y a nous, les gens de la campagne qu'on fait semblant de ne pas voir», lance Marie-José Carraggi. Son conjoint tourne la tête vers la terrasse, dont la vue est partagée entre le bleu azur du ciel et le vert des Cévennes. «On est en zone blanche, oui, mais en contrepartie, on est en zone verte.» ◀

(1) Le prénom a été changé.

NUMÉRO SPÉCIAL

# LE LIBÉ DES OCÉANS



PATRICK RAGOT. OCEAN OBS

**VENDREDI 31 AOÛT**  
Immersion en 24 pages  
dans l'actu marine  
et sous-marine



LIBÉ.FR

### L'enseigne de prêt-à-porter féminin Naf Naf placée en redressement judiciaire

Malgré une reprise en main, Naf Naf échoue à sortir la tête de l'eau. A peine un an après son rachat par le groupe turc Migiboy en juin 2024, l'enseigne de prêt-à-porter féminin a été placée vendredi en redressement judiciaire, confrontée à «des difficultés de trésorerie», selon une décision du tribunal de commerce de Bobigny (Seine-Saint-Denis) dont l'AFP a eu connaissance. PHOTO AFP

# Professeur Baulieu, le médecin qui a fait passer la pilule

**Elégant et tenace, le spécialiste des hormones est le père de la pilule abortive RU486, qui a parachevé l'accès des femmes à l'avortement en 1988. Il est mort vendredi à 98 ans.**

Par  
**ERIC FAVREAU**

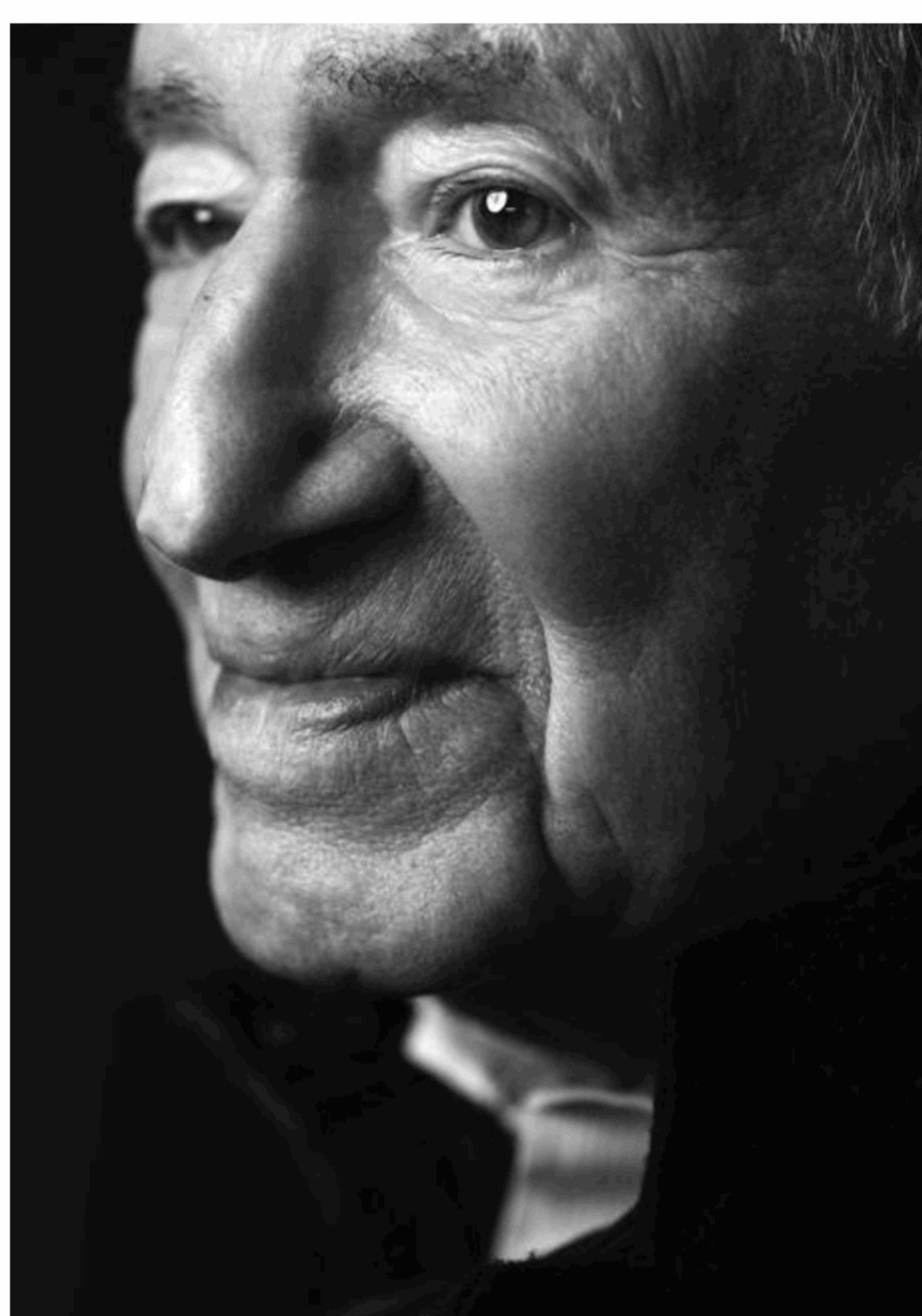
**E**tienne-Emile Baulieu était un prince. Charmant et séducteur, il adorait sa petite voiture, une Austin Mini qu'il conduisait partout. Dans le monde de la recherche médicale, il était à part. Aimé, un rien cabot, et parfois critiqué. Pour autant, en janvier 2023 le biologiste a été élevé à la dignité de Grand-Croix, la plus haute distinction dans l'ordre de la légion d'honneur. Et cette place à part était mille fois méritée pour celui qui a tant fait pour les droits des femmes en étant l'un des artisans décisifs de l'accès à la pilule abortive, le RU 486, qui allait libérer bien des femmes d'un avortement clandestin ou incertain, voire mortel.

La vie d'Etienne-Emile Baulieu, mort vendredi à 98 ans, est à son image, comme un conte, mélange de flamboyance, de résistance et de couleurs. Comme l'écrivait Libération dans un portrait en 1995, il a toujours détonné: «Dans son bureau à l'hôpital du Kremlin-Bicêtre où est installé son laboratoire de recherche, s'affichent pêle-mêle un cerf-volant chinois, des statues africaines, un masque indien, des portraits de ses maîtres illustres et un cœur sculpté signé Niki de Saint Phalle représentant la vie, la mort, l'amour et le destin.» Originaire d'une famille juive alsacienne, Etienne-Emile Baulieu est né Etienne Blum en 1926. Fils d'un Léon Blum – médecin néphrologue et

diabétologue strasbourgeois, précurseur de l'insulinothérapie en France – et petit-fils de Félix Blum (1847-1925), alors grand rabbin de Mulhouse. Il est élevé par sa mère, avocate et féministe, avec ses sœurs Simone et Françoise.

A 15 ans, c'est la guerre. Il s'engage. «La nuit, je pouvais participer à des tas d'actions: écrire et distribuer des tracts, casser les vitres de la Milice, saboter le départ des trains partant en Allemagne. Ma mère n'en savait rien. Ma famille s'était alors installée à Annecy et j'ai partagé mon temps entre le lycée et le maquis», raconte-t-il au Monde. En août 1944, il rejoint le bataillon Foges des Francs-tireurs et partisans et participe à la libération de la vallée de la Tarentaise. A la Libération, il garde le nom d'Emile Baulieu qu'il avait acquis pendant la Résistance, en y ajoutant son prénom de naissance, Etienne.

#### DISPARITION



A l'hôpital du Kremlin-Bicêtre, près de Paris, le 17 mars 2023. PHOTO JOËL SAGET. AFP

«**Affectif**». Le voilà étudiant, à la faculté des sciences de Paris et à la faculté de médecine. Il suit l'enseignement de Max Fernand Jayle dans le domaine des hormones stéroïdes. Un domaine qui remplira toute sa vie de chercheur. En 1960, il participe d'abord à l'isolement de la déhydroépiandrostérone (DHEA), une hormone active dans le processus de vieillissement. «C'est une découverte française, publiée en français», nous dira-t-il avec jubilation. Cette découverte est remarquée par le pape des hormones, Seymour Lieberman, qui l'invite à New York. A l'époque, il n'est alors pas question de vieillissement, encore moins d'applications médicales.

C'est là qu'il rencontre Gregory Pincus, dit Goody, qui sera l'inventeur de la pilule. Le vaste champ de la contraception commence tout juste à s'ouvrir. «Pincus m'a ouvert les yeux, raconte Baulieu. Je me suis dit que la science,

mieux que la politique, pouvait aider l'humanité. Plus tard, c'est Pincus qui m'a fait connaître le tiers-monde et conforté dans cette idée.» Le médecin américain lui propose de faire de la recherche sur la reproduction humaine. Baulieu ne travaille pas seul. Il noue, très tôt dans sa carrière, des liens avec l'industrie pharmaceutique. Malgré les critiques de ses pairs qui n'aiment pas ce mélange des genres, il devient consultant de Roussel-Uclaf,

un des plus grands producteurs de stéroïdes du monde. Préférant rentrer en France, Etienne-Emile Baulieu dirige une unité de l'Inserm, installée au CHU du Kremlin-Bicêtre, en 1970. En parallèle, il devient conseiller scientifique de la présidence du laboratoire pharmaceutique Roussel-Uclaf, pour lequel il teste les effets physiologiques des molécules de synthèse. C'est là qu'il commence à travailler sur le célèbre RU486 ou mifépristone. Pourquoi ce

années 1970, il publie en collaboration avec Roussel-Uclaf de premiers résultats du RU486 et dès lors, va se battre des années pour obtenir son autorisation de mise sur le marché, malgré une virulente opposition de groupes politiques et religieux. Ce ne sera ni simple ni rapide. En 1982, la publication de nouveaux résultats montre que le produit administré aux doses prévues est sûr, sans danger et efficace. Ces travaux sont violemment critiqués par les anti-IVG.

Face aux contestations, le laboratoire Roussel-Uclaf hésite puis renonce en 1988 à l'autorisation de mise sur le marché du RU486 qu'il venait d'obtenir. Ce sera grâce à l'intervention du ministre de la Santé d'alors, Claude Evin (qui affirme que le RU486 est la propriété morale des femmes, allant jusqu'à proposer de le confier à un autre laboratoire) que Roussel-Uclaf décide finalement d'assumer et d'exploiter le produit.

**Magnifique.** La mifépristone, ou pilule abortive, est ainsi autorisée en France en 1988, puis, progressivement, dans le monde. Un combat magnifique qui fait oublier qu'Etienne-Emile Baulieu est aussi obsédé par le vieillissement. A la fin des années 1990, il décide de prolonger ses travaux antérieurs sur l'hormone DHEA. En 2000, il met en évidence certaines de ses propriétés liées au vieillissement (amélioration cutanée, augmentation de la densité osseuse et de la libido chez les femmes ménopausées). Mais les sceptiques restent vivaces. Aujourd'hui, la DHEA est passée de mode. Jusqu'au bout ou presque, le professeur Baulieu travaillera. Tous les matins, il se rendait à son laboratoire, racontant qu'il «espérait encore découvrir quelque chose». Et quand on l'interrogeait sur la mort, l'éternel jeune homme répondait: «Je n'ai pas très envie de critiquer Dieu.»



LIBÉ.FR

## Syrie : l'EI revendique sa première attaque contre les nouvelles forces gouvernementales

Le groupe jihadiste Etat islamique (EI) a revendiqué jeudi soir sa première attaque contre les forces des nouvelles autorités syriennes depuis la chute du président Bachar al-Assad. L'Etat islamique aurait déclenché un «dispositif explosif» contre un véhicule des forces armées syriennes dans la province de Sweida (sud).

PHOTO GOUJON. ANDIA.FR

**«Macron veut récompenser [le Hamas] en leur donnant un Etat palestinien. [...] Il ne fait aucun doute que sa fête nationale sera le 7 Octobre.»**

### LE MINISTÈRE ISRAÉLIEN DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Les amabilités se poursuivent entre la France et Israël. Aux déclarations d'Emmanuel Macron assurant depuis Singapour que la reconnaissance d'un Etat palestinien n'était «pas simplement un devoir moral, mais une exigence politique», le ministre de la Défense israélienne, Israël Katz, a répondu par la défiance : «Nous revenons ici avec la décision de rétablir la communauté», a-t-il déclaré depuis l'avant-poste de colonisation de Sa-Nur. «C'est [...] un message clair [à] Macron et à ses amis : ils reconnaîtront un Etat pa-

lestiniens sur le papier, et nous construirons ici l'Etat juif israélien sur le terrain, a-t-il appuyé. Le papier sera jeté à la poubelle de l'histoire et l'Etat d'Israël prospérera et fleurira.»

Ex-colonie démantelée par Israël dans le cadre du plan de retrait unilateral de la bande de Gaza décidé par Ariel Sharon en 2005, Sa-Nur fait partie des 22 colonies qu'Israël a annoncé installer en Cisjordanie jeudi. Un plan vivement contesté, et notamment par Macron qui a mis en garde ses alliés : si les Occidentaux «laisseront faire Israël»,

ils risquent de «perdre toute crédibilité à l'égard du reste du monde». Pas de quoi inciter Israël à retenir ses coups, le ministère des Affaires étrangères répliquant en accusant Macron d'être «en croisade contre l'Etat juif». «Au lieu de faire pression sur les terroristes jihadistes, Macron veut les récompenser en leur donnant un Etat palestinien», a poursuivi le ministère, alors que la France se prépare à reconnaître l'Etat palestinien le 18 juin. Et de prolonger l'outrance : «Il ne fait aucun doute que sa fête nationale sera le 7 Octobre.»

## «La conjonction de mesures permet la baisse du nombre de fumeurs»

«Dès le 1<sup>er</sup> juillet, les plages, parcs et jardins publics, abords des écoles, abribus, équipements sportifs seront, partout en France, des espaces sans tabac», a annoncé jeudi la ministre de la Santé, Catherine Vautrin. La mesure était attendue, explique Emmanuel Ricard, médecin de santé publique et directeur du service prévention de la Ligue nationale contre le cancer.

### On vous imagine satisfait de ces annonces...

Catherine Vautrin applique ce que l'on attendait depuis l'annonce d'Aurélien Rousseau [ministre de la Santé en 2023, ndlr], qui avait promis une extension des espaces sans tabac. C'est la reconnaissance du travail effectué depuis 2012

avec plus de 1600 communes volontaires en France.

### L'interdiction vise à préserver la santé des plus jeunes. Quels sont les effets du tabagisme passif sur la santé des enfants ?

Le tabagisme passif augmente le risque de développer des pathologies ORL, otites, angines, bronchites et crises d'asthme. Les jeunes forment les 200 000 nouveaux consommateurs dont l'industrie du tabac a besoin pour renouveler le nombre de personnes qui fument, avec la disparition par décès des gens atteints de maladies chroniques secondaires au tabac et, heureusement, un certain nombre de personnes qui arrivent à s'arrêter.

### L'extension des espaces sans tabac est-elle plus efficace que la hausse des prix ?

Les deux sont complémentaires. C'est la conjonction des mesures qui permet la diminution du nombre de fumeurs. En France, 16 % des jeunes de 17 ans sont fumeurs quotidiens en 2022, contre 25 % en 2017. Le tabagisme est sur une pente déclinante qui correspond à la réussite de la politique de lutte contre le tabac, avec notamment la hausse des prix, le mois sans tabac et les paquets neutres.

Recueilli par  
**LÉNA LEBOUTEILLER**

Interview à lire en intégralité sur **Liberation.fr**. Lire aussi notre reportage à Nice.

## En Nouvelle-Calédonie, Le Pen se met à dos les loyalistes radicaux

Il a fallu, au milieu des sifflets, qu'elle rappelle l'évidence pour calmer une audience devenue hostile : «Je suis, plus que jamais, un défenseur de la Calédonie française.» En meeting à Nouméa après trois jours dans l'archipel, Marine Le Pen a eu grand mal à défendre sa vision de l'avenir du territoire auprès des centaines de personnes, acquises à la cause loyaliste, venues l'écouter vendredi soir. Son approche du dossier calédonien s'est rapidement heurtée à la radicalité d'une partie des défenseurs d'un maintien dans la France, particulièrement remontés depuis la révolte indépendantiste de mai 2024.

Pour des militants loyalistes qui voyaient chez la dirigeante d'extrême droite un soutien de poids, les quelques «réalités» rappelées par Marine Le Pen ces derniers jours ont été dures à entendre. «Les indépendantistes représentent une part significative de la classe politique calédonienne et de la population», et les trois référendums d'autodétermination, organisés en 2018, 2019 et 2020, tous remportés par le «non» à l'in-

dépendance, «ne les ont pas fait renoncer à leur projet», a-t-elle constaté. Une situation de blocage que la cheffe du RN attribue aux «ambiguïtés» de l'accord de Nouméa, signé en 1998 et à l'époque décrié par le Front national.

Il est donc temps, pour Marine Le Pen, de «changer l'ordre des priorités». Exit «l'obsession institutionnelle»

dans laquelle se serait enfermé l'Etat : l'heure est à la reconstruction de l'économie. «C'est la prospérité retrouvée qui permettra de travailler ensemble, de se refaire confiance, de retisser des liens entre les Français de toutes les origines.» L'occasion de laisser les partis calédoniens «réfléchir ensemble sur les projets d'avenir, sur les infrastructures à construire, sur les secteurs à valoriser». Reste que la question institutionnelle ne pourra pas être éternellement écartée. «Il faut évidemment une stabilité», a convenu Le Pen, bien décidée à revendiquer sa place à la table des négociations convoquées à Paris mi-juin par Emmanuel Macron. «Je demande à participer aux

discussions», a annoncé jeudi, sur une radio locale, celle qui a écopé fin mars de cinq ans d'inéligibilité pour «détournement de fonds publics et de complicité de détournement de fonds publics». Elle pourrait alors y défendre sa solution à l'impasse actuelle : «Conserver le meilleur de l'accord de Nouméa, en tirant objectivement les leçons de ses insuffisances et de ses carences afin d'éviter de reproduire les mêmes échecs», et soumettre ce projet à une nouvelle consultation. Un quatrième référendum que la cheffe du RN imagine dans quarante ans, «un délai suffisant pour que les investissements puissent se faire». Insupportable pour les loyalistes, qui ont fait du résultat des trois précédentes consultations un argument massue. «On a voté trois fois non»; «Tu ne l'auras pas ton référendum»; «T'oublies ça, t'oublies», ont fulminé certains militants vendredi soir. «Vous êtes en train de nous donner des leçons comme si vous connaissiez la Nouvelle-Calédonie», avait asséné un loyaliste lors d'une réunion tenue

dans la matinée au Mont-Dore. «C'est quoi votre solution?» s'est agacée Marine Le Pen, dénonçant l'absence de projet «autant chez ceux qui réclament l'indépendance que chez ceux qui s'opposent à l'indépendance».

«Elle considère donc que la démocratie doit céder face à la violence. [...] Ce voyage de madame Le Pen restera dans l'histoire comme celui du renoncement», a rapidement réagi, depuis Paris, le député calédonien et leader loyaliste Nicolas Metzdorf. En défendant une vision moins radicale, Marine Le Pen a donc acté le divorce avec les non-indépendantistes les plus fermes, qui ont désormais de nouveaux alliés chez Les Républicains. En déplacement en Nouvelle-Calédonie en même temps que la dirigeante d'extrême droite, le vice-président de LR, François-Xavier Bellamy, a épousé les revendications des radicaux, affirmant mercredi soir que «la décolonisation est terminée, les Calédoniens ont décidé d'appartenir à la France».

**BAPTISTE GOURET**  
Correspondant à Nouméa



## Guatemala Découverte d'une cité maya vieille de 2800 ans

A la lisière du Mexique, des archéologues ont déterré des vestiges d'une cité maya datant de plus de 2800 ans, ont annoncé jeudi soir les autorités du Guatemala. Ces trouvailles précieuses sur le site d'Uaxactun, aboutissement d'années de fouilles, pourraient permettre de mieux appréhender cette civilisation préhispanique d'Amérique centrale. Le site, qui s'étend sur environ 16 km<sup>2</sup>, date du préclassique moyen (800-500 avant J.-C.) et «s'est révélé être l'un des centres cérémoniels les plus anciens et importants» de cette période de la civilisation maya dans cette région.

## Congrès du PS Les soutiens de Boris Vallaud choisissent la liberté de vote

Alors que les socialistes étaient suspendus à la décision de Boris Vallaud depuis deux jours, les soutiens du troisième homme du congrès ont choisi de ne pas choisir. Les membres de son texte d'orientation ont décidé de ne pas donner de consigne de vote collective en faveur d'Olivier Faure ou de Nicolas Mayer Rossignol, en lice pour le second tour du congrès jeudi. Chacun sera donc libre de se positionner. Vallaud, lui, devrait faire connaître sa position dans les jours qui viennent, pour laisser à ses soutiens le temps de s'exprimer sans que sa décision n'influence quiconque.

# LIGUE DES CHAMPIONS

## Entre le PSG et l'Inter Milan, c'est la brute finale

Le club de la capitale peut espérer, ce samedi à Munich, décrocher la plus prestigieuse des coupes d'Europe, après laquelle ses propriétaires qataris courront depuis une décennie. Pour cela, il faudra défaire une équipe qui opposera son lyrisme balafré à l'esthétisme immaculé parisien.

Par  
**GRÉGORY SCHNEIDER**

**O**n finira bien par comprendre ce qu'il y a dans la tête de Bradley Barcola. Mais ce n'est pas pour tout de suite. Samedi 24 mai sur un bout de pelouse, quelques minutes après une finale de Coupe de France qui avait vu son équipe dévorer (3-0) le Stade de Reims à Saint-Denis en quarante-trois minutes, l'attaquant international du Paris-Saint-Germain s'estposé devant un micro: «On a vite fait le boulot.» Mais encore? «On a mis beaucoup de rythme, en défense et en attaque [...]. On savait qu'il fallait faire le boulot.» Le tout lâché comme s'il racontait qu'il avait fait couler l'eau avant d'entreprendre une vaisselle. Le foot sur l'établi: le «boulot». Et on remet ça dans sept jours. C'est-à-dire ce samedi 31 mai, à l'Allianz Arena de Munich, pour le match d'une vie à l'échelle d'un club français: la huitième finale seulement de Ligue des champions en soixante-dix ans, pour un succès, celui de l'Olympique de Marseille en 1993. Ça sera ce coup-ci contre l'Inter Milan, une sorte de négatif du club parisien sur bien des plans - la mémoire, le style, l'expression collective, la manière dont le vestiaire est conçu - et on n'a pas fini

de s'interroger sur cette blancheur immaculée, cette transparence qui traverse l'équipe entraînée par Luis Enrique depuis juillet 2023. Barcola dit tout ça.

**MÉLODIE DU BONHEUR**  
Sauvé in extremis d'un prêt en Suisse lors de ses années lyonnaises parce que son coéquipier camerounais d'alors, Karl Toko-Ekambi, avait été exfiltré après avoir mis des coups de pied dans une poubelle, l'attaquant tricolore a depuis grimpé quatre à quatre les échelons du foot français sans bouger un cil. Les périodes fastes - il fut le meilleur attaquant parisien cet automne - ont été avalées sans plus d'émotion que les moments creux de l'hiver, ses représentants ont à peine fait savoir en off que l'arrivée cet hiver d'un Khvicha Kvaratskhelia évoluant au même poste que lui sur le flanc gauche n'était pas passée toute seule et il est, pour l'heure, impossible de lire quelque chose chez ce garçon impavide, assez mystérieux aux yeux de ceux qui le croisent à Clairefontaine. Et qui marque l'étonnement à chaque question un tant soit peu personnelle lui tombant dessus lors des points presse organisés dans le cadre des rassemblements des Bleus. A l'échelle de la Ligue des cham-

pions, Barcola n'est rien de moins qu'une terreur. Un type qui a basculé le FC Barcelone (la saison passée) et Aston Villa (lors du retour à Birmingham mi-avril) dans le fossé à lui seul, un joueur ayant obligé cet hiver la meilleure équipe (le Liverpool FC) du meilleur championnat du monde (la Premier League anglaise) à radicalement changer sa façon d'évoluer sur le terrain en jouant bas pour se prémunir contre sa vitesse. Pour autant, le Lyonnais de naissance n'existe nulle part en dehors des matchs. Il ne réclame rien, ne fait pas passer de message même quand son entourage l'y incite, ne raconte rien sur rien. D'une part, Barcola a compris que dans le

**A l'échelle de la Ligue des champions, Barcola n'est rien de moins qu'une terreur. Un type qui a basculé le FC Barcelone et Aston Villa dans le fossé à lui seul.**



contexte parisien, ce n'est pas aux joueurs de le faire. Surtout, il n'est pas là pour raconter ses états d'âme ou son histoire à lui.

Faute de peser sur un terrain dont il est écarté depuis des mois, le défenseur Lucas Hernandez s'est rendu utile en portant la bonne parole ce week-end: «Gagner les matchs n'est pas simple mais on se rend les choses faciles avec le jeu qu'on propose, le pressing [les courses effectuées par les joueurs pour regagner le ballon quand celui-ci est perdu, ndlr] qu'on met. On voit qu'il y a beaucoup de travail derrière.» «Si on analyse en profondeur où sont les améliorations de notre équipe en termes défensifs, c'est sur le rôle des attaquants qui pressent l'adversaire quand le ballon est perdu», détaillait Luis Enrique en mai. C'est un des concepts les plus difficiles à accomplir. Parce qu'il faut faire changer la mentalité d'un attaquant pour qu'il accepte de défendre. Que ce soit Kvaratskhelia,

Ousmane [Dembélé], Gonçalo Ramos, Désiré [Doué], Lee Kang-in, tous les attaquants font un travail défensif exceptionnel. Ils ont cette mentalité vitale de défendre en équipe [car les milieux et les défenseurs le font par nature]. Cela me rend très heureux. Et je crois que cela les rend heureux aussi.» Une assertion pleine de trous.

Le joueur est «heureux» quand il est sur le terrain (un remplaçant tire la gueule, au PSG comme partout), puis quand il gagne, puis quand il vit avec la certitude que son coéquipier ne le «carotte» pas en mesurant ses efforts pour le laisser courir à sa place. Si Luis Enrique peut fredonner la mélodie du bonheur devant les micros, c'est que son vestiaire, ou plutôt la quinzaine de joueurs concernés par ses rotations, en est là. Et cette histoire de contre-pressing effectué par des attaquants s'oubliant sur l'autel du dessein collectif sera, quel que soit le verdict du match de

Suite page 16



Les joueurs parisiens Désiré Doué, Bradley Barcola et Lucas Hernandez à l'entraînement à Poissy le 21 mai.  
PHOTO FRANCK FIFE. AFP

## «Tu sens le sale truc qui se rapproche...» : l'angoisse des supporters parisiens de l'OM

**Les fans du club marseillais craignent de voir leur ennemi de toujours, le PSG, décrocher le graal samedi en finale face à l'Inter Milan.**

**I**l se gratte la tête avec le bout de son index gauche. Le visage ne dégage rien, mais ça bouillonne en lui. «Comment peut-il nous faire ça ?» Sadio laisse la rage déborder. La trahison est grande. Basile Boli roule pour le Paris-Saint-Germain. Pourtant, c'est lui, «Basilou», qui a marqué le but en finale; le coup de tête qui a permis à Marseille de rafler la Ligue des champions en 1993. Il a pris officiellement

la parole pour dire cette phrase : «Ce match, je vais le regarder comme tout le monde. C'est vrai que mon cœur reste bleu et blanc, mais je suis derrière le Paris-Saint-Germain parce que représenter la France, c'est quelque chose d'important pour moi.»

### Paris ne doit pas gagner

De quoi parle-t-il au juste ? Le PSG affronte l'Inter de Milan en finale de la Ligue des champions samedi à Munich. Le sacre ultime pour un club européen. Le graal. Pourquoi Sadio a la rage ? Ils sont nombreux comme lui. Des supporters marseillais qui ne veulent pas voir l'ennemi soulever la coupe. Sadio ne dort presque plus la nuit. Il se réveille avec

une vision d'horreur : le défilé des joueurs du PSG dans les rues de la capitale.

Un truc rigolo ? Sadio est né en Seine-Saint-Denis. Il habite en région parisienne depuis toujours, mais le quadra a été piqué à l'enfance par l'Olympique de Marseille. C'est comme ça. En Ile-de-France, le PSG est loin d'être omnipotent dans le cœur des amateurs de football, entre les provinciaux venus y travailler qui préfèrent le club de leur ville natale et les Franciliens qui se sont construits avec les exploits d'autres équipes. Jawad, pote de Sadio, est dans ce cas. Il se justifie : «Mes grands frères étaient pour Marseille et j'ai suivi. Mais ce n'est pas le sujet aujourd'hui. Paris ne doit pas gagner. J'ai peur comme

beaucoup de supporters, dit-il. Au début, en septembre, j'étais serein parce qu'ils jouaient mal mais je me chie dessus depuis avril.» Ça chambre de partout. Dans la vie et sur les réseaux sociaux. Les Parisiens s'imaginent déjà en train de se faire des câlins de joie et chambrier le rival du Sud. Les supporters bleus et blancs ne pourront plus dire : «On a déjà gagné la Ligue des champions, et vous ?» La vie est brutale. Le foot ne fait jamais dans les sentiments. Icham, 36 ans, habite à Marseille dans les quartiers Sud et le confirme. Il bégaye, comme beaucoup, à l'approche du match. «On commence à en parler entre nous, tu sens le sale truc qui se rapproche mais l'Inter de Milan ne peut pas nous faire ça.» Dans le quartier, des gars plus jeunes ont envoyé des mots doux aux supporters italiens sur les réseaux sociaux.

L'influenceur aux millions de followers, Momo Henni, ne lâche plus son maillot noir et bleu de Milan. Il n'est pas le seul : les ventes de maillots interistes ont complètement explosé dans la ville, jusqu'à même provoquer des ruptures de stock, selon les informations de BFMTV.

### «C'est peut-être enfin leur année»

Il y a aussi les Marseillais à Paris, comme Enzo, 30 piges, né dans la ville de Gaston Deferre. Cette année, «le PSG fait plus peur que les autres». Le trentenaire avoue avoir suivi l'épopée parisienne en Ligue des champions, «en espérant un faux pas à chaque tour». Mais désormais, «c'est peut-être enfin leur année, d'autant plus qu'ils tournent à plein régime depuis janvier», glisse-t-il, un brin d'amertume perceptible dans la voix. Cette qualification en finale de la Ligue des champions, le PSG est allé la chercher. Le club de la capitale était au bord de l'élimination fin novembre. Mais comme le dit Yakub, 18 ans, qui a vécu toute sa vie dans les Hauts-de-Seine, «ils sont montés en puissance et sont devenus très forts». Le jeune homme, dont sa famille lui a transmis l'amour de l'OM, a grandi entouré de supporters parisiens : «Cette année, j'ai été obligé de suivre les matchs un peu par défaut. A chaque fois que le PSG gagnait, ça me faisait mal de voir mes potes crier partout...» Pareil pour Farès, 23 ans, originaire d'Aulnay-sous-Bois (Seine-Saint-Denis). Il a éteint la télé avec une boule au ventre après chaque victoire de Paris. Le soir de la qualification en finale, après une double confrontation réussie contre Arsenal, Paris a bouillonné au son des feux d'artifice et à la couleur des fumigènes. Face à ces scènes de liesse, Esteban, 23 ans et Marseillais d'origine qui vit à Evry (Essonne) depuis ses 18 ans, est «resté tranquillement» dans sa chambre. «Quand je vois ces célébrations, je me demande quand est-ce que ça sera notre tour et que l'on pourra vivre ce genre de moments», confie de son côté Yakub. Tous les supporters de l'OM interrogés pour cet article témoignent surtout de cet écart de niveau qui s'est creusé avec leur rival ces dernières années. «Depuis qu'il y a le PSG version Qatar, on ne gagne plus rien, c'est triste», déplore Farès. Enzo le dit haut et fort : «En tant que supporter marseillais, j'aimerais bien vivre toutes ces émotions... même pas forcément en Ligue des champions ! En Ligue 1, ça me suffirait largement.»

Et si ? Et si le PSG remportait finalement la compétition qu'il convoite depuis toutes ces années ? «Je couperai tous mes réseaux sociaux. S'ils gagnent on va bouffer des célébrations pendant au moins un bon mois alors je veux au moins m'épargner tout ça», tranche Enzo. Dans les quartiers Nord de la ville, à Marseille, Nadir résume la finale de la Ligue des champions comme ça : «Samedi il y aura une ville en fête. Ce sera eux ou nous.»

**RACHID LAIRECHE  
et AUGUSTIN LASSAUSSOIS**

**Suite de la page 14** Munich, le sceau royal de cette équipe-là et la manière dont on racontera l'histoire dans les années à venir. On ne parle pas, ou pas seulement, des efforts fournis et du volume de course: dominés dans les grandes largeurs en demi-finale et battus deux fois (0-1 et 2-1), les joueurs d'Arsenal avaient nettement plus couru (1) que leurs adversaires parisiens.

Au vrai, on est plus proche d'un mélange de disposition mentale confinant à l'oubli de soi et d'un travail tactique d'autant plus minutieux que la doxa collective impulsée par l'entraîneur parisien grignote sur l'espace d'initiative du joueur. Soit la projection technique, sur le terrain, d'un élément fondamental, aveuglant dans le paysage du foot européen depuis le départ avorté de la superstar brésilienne Neymar en 2019, retenu dans la capitale contre son gré et l'usage voulant qu'un joueur de sa dimension fait ce qu'il veut de son talent indépendamment des engagements passés: la ré-instauracion des frontières du club. Le rétablissement, décidé par des dirigeants qatariens fraîchement arrivés dans le foot et n'ayant aucune raison de se plier aux us et coutumes en vigueur dans les plus grands clubs de la planète, d'une forme de verticalité. Et des contre-parties exigibles après la signature d'un contrat de travail.

En démolissant l'image d'un Kylian Mbappé, d'un Adrien Rabiot ou encore d'un Neymar accusés de voir midi à leur porte au lieu de servir le story-telling qatari le doigt sur la couture du short, la direction parisienne sera allée très, très loin dans le «concept», pour reprendre le mot de Luis Enrique. Après, la primauté du club sur un joueur de passage, fût-il un génie, peut bien entendu s'entendre. On peut aussi dissenter sur la longueur «idéale» de la laisse avec laquelle la direction tient le joueur. Clin d'œil un peu farce du destin, ce PSG tout en discipline et en contention disputera le morceau samedi à des Milanais marqués jusqu'à leur chair par toutes les batailles, certaines disputées au fond des âges: dans cet Inter-là, il n'y a plus de carcan qui tienne. Ils en ont trop fait, trop vu. Ne reste que la force expressionniste de chacun, l'idée qu'il se fait de lui-même et de son métier, sa capacité à souffrir pour faire un pas de plus.

C'est le plus couturé de partout qui a tiré les Milanais du gouffre où le FC Barcelone les avait enterrés lors de la demi-finale retour (2): le vétéran (37 ans) Francesco Acerbi, tatoué de la tête aux pieds, qui porte depuis quatorze mois comme une marque d'infamie la clémence de la Fédération italienne de football à son endroit dans une affaire où le défenseur international avait pro-

féré des insultes racistes. Ceux-là jouent en hurlant. Le milieu Henrikh Mkhitaryan parle sept langues, reflet d'un parcours dantesque qui l'a vu naître en Arménie soviétique avant de traverser quelques-uns des plus grands clubs du monde (Borussia Dortmund, Arsenal, AS Roma...) en n'oubliant jamais de lever les yeux au ciel pour y apercevoir son père, footballeur comme lui, mort alors qu'il n'avait que 7 ans.

### COMBAT IMMÉMORIAL

La douleur aussi permet d'avancer. Buteur en prolongation contre Barcelone, Davide Frattesi était dans l'incapacité de s'entraîner la veille et les trois as offensifs de l'équipe (Denzel Dumfries, l'attaquant des Bleus Marcus Thuram et le champion du monde argentin Lautaro Martínez) avaient dû abréger leur convalescence pour en être. Ils le payeront physiquement. Mais plus tard. Depuis quelques semaines, la presse italienne se fait l'écho du départ imminent de l'entraîneur de l'équipe, Simone Inzaghi, pour l'Arabie Saoudite et un contrat de 50 millions d'euros sur deux ans, soit deux fois le plus gros salaire jamais lâché à un coach. L'intéressé a démenti mollement lundi 26 mai, tout en évoquant «des conditions préalables» à la poursuite de sa mission en Lombardie et une bonne discussion entre quatre yeux à venir

avec ses dirigeants. Il faut entendre que la perspective d'une retraite dorée, à 49 ans seulement, au moment précis où les challenges sportifs les plus excitants s'offrent à lui, existe donc bel et bien.

Pour Inzaghi aussi, on verra plus tard. Dans son cas, c'est cinq jours. Avec une finale de Ligue des champions d'ici là. Sur laquelle l'Inter avance avec une charge émotionnelle énorme, les stigmates de l'expérience (sept trentenaires sur le terrain lors de leur demi-finale retour, un seul pour le PSG) et le sentiment aigu que toute chose a sa limite ou sa fin. Prolongé par ses dirigeants jusqu'en 2027, Luis Enrique, lui, défend devant les micros l'idée que le PSG a l'éternité devant lui. Au fond, il se joue samedi un

combat immémorial: celui de l'esthétisme contre le lyrisme. Une geste collective harmonieuse, raffinée, parfois virtuose (les premières mi-temps sur les pelouses d'Arsenal ou Aston Villa au mois d'avril) où ne manque pas un bouton de guêtre contre la vérité des âmes, la violence faite à soi-même, la contradiction au cœur des actions des hommes. Dit autrement: un bon petit match de foot. ▶

(1) 118,3 kilomètres contre 115,5 km au match aller à Londres, 118,9 contre 113,5 au retour.

(2) Acerbi avait égalisé à la dernière minute du match retour, arrachant des prolongations à l'issue desquelles le club lombard s'est imposé (3-3 à l'aller, 4-3 après prolongations au retour).

## DU BLEU DANS LES RUES DE PARIS

Un dispositif «massif», un chiffre «énorme». Le préfet de police de Paris, Laurent Nuñez, n'a pas manqué de superlatifs vendredi pour annoncer le déploiement de 5 400 policiers et gendarmes dans l'agglomération, samedi soir. Soit près du triple des effectifs mobilisés lors de la demi-finale de Ligue des champions, début mai. Des supporteurs avaient alors été renversés à proximité des Champs-Elysées. C'est là que pourraient défiler dimanche les joueurs du PSG, en cas de victoire. «L'ensemble du public sera fouillé», a précisé Laurent Nuñez, qui limite la jauge à 110 000 personnes. Le plan comprend également l'interdiction de l'alcool, des artifices de pyrotechnie et des armes, ainsi que la fermeture, autour des Champs-Elysées, de «tous les commerces, sauf les hôtels, de samedi 19 heures à dimanche minuit».



Les joueurs de l'Inter Milan à l'entraînement à Munich, vendredi. PHOTO MARCO BERTORELLO. AFP

**Répertoire**

annonces@teamedia.fr / 01 87 39 82 89 / 01 87 39 82 95

**Antiquaire & Décorateur  
MAISON ALEXANDRA  
EXPERT RECONNUS**

**06 15 02 23 98**  
**ACHÈTE COMPTANT  
ET AU MEILLEUR PRIX SOUS 48H**  
POUR SA CLIENTÈLE INTERNATIONALE  
DÉPLACEMENT GRATUIT PARIS ET PROVINCE

**MOBILIERS**  
(Commodes, Salle à manger, etc.)

**Livres Anciens**

**Objets de Collection**  
(Outils, cartes postales, objets militaires, violons)

Vins & spiritueux, et achat de cave complète

BUREAU D'ACHAT 1 RUE DE STOCKHOLM PARIS 8<sup>e</sup>  
**01 45 20 49 64**  
DEPUIS PLUS DE 10 ANS AVEC LE PARISIEN  
DÉBARRAS ET SUCCESSION  
[maison-alexandra@orange.fr](mailto:maison-alexandra@orange.fr)  
[www.maisonalexandra.com](http://www.maisonalexandra.com)

**MUSIQUE****Disquaire achète au meilleur Prix****DISQUES VINYLES  
33T - 45T - CD****TOUS STYLES****TOUTES QUANTITÉS**

Jazz - Pop - Rock  
Musique Classique  
Métal - Punk  
Soul - Funk - House  
World  
(Afrique, Antilles, Maghreb)  
Reggae - Hip Hop

**Gros Stocks et Collections****Contactez-nous  
07 69 90 54 24****MATÉRIEL AUDIO**

Platines - Hi-Fi -  
Amples - Cellules - DJ  
Jeux Vidéos - Consoles

Déplacement en France  
avec respect  
des mesures sanitaires  
en vigueur.

Réponse très rapide  
**PAIEMENT CASH**

**Libération**

est habilité pour toutes  
**VOS ANNONCES LÉGALES**  
sur les départements

75 93 94

de 9h à 18h au **01 87 39 84 00**  
ou par mail  
[legales-libe@teamedia.fr](mailto:legales-libe@teamedia.fr)

**Libération**[www.libération.fr](http://www.liberation.fr)

113, avenue de Choisy,  
75013 Paris  
tél: 01 88 47 98 80  
contact @liberation.fr

Édité par la SARL

Libération  
SARL au capital de  
23 243 662 €  
113, av. de Choisy,  
75013 Paris  
RCS Paris:  
382.028.199

**Principal actionnaire**  
Presse Indépendante SAS

**Cogérants**  
Dov Alfon, Amandine Bascoul-Romeu

**Directeur de la publication**  
Dov Alfon

**Directeur de la rédaction**  
Dov Alfon

**Directeur délégué de la rédaction**  
Paul Quinio

**Directrices adjointes de la rédaction**  
Stéphanie Aubert, Hamdam Mostafavi, Lauren Provost, Alexandra Schwartzbrod

**Directeur artistique**  
Nicolas Valoteau

**ABONNEMENTS**  
Site:  
[abo.libération.fr](http://abo.libération.fr)  
abonnement  
[@liberation.fr](http://@liberation.fr)  
tarif abonnement  
1 an France métropolitaine :  
384€  
tél: 01 55 56 71 40

**PUBLICITÉ**  
Libé plus  
113, av. de Choisy,  
75013 Paris  
publicité  
[@liberation.fr](mailto:@liberation.fr)

**PETITES ANNONCES & CARNET**  
10, bd de Grenelle  
75015 Paris  
tél: 01 87 39 80 20  
annonces  
[@teamedia.fr](mailto:@teamedia.fr)

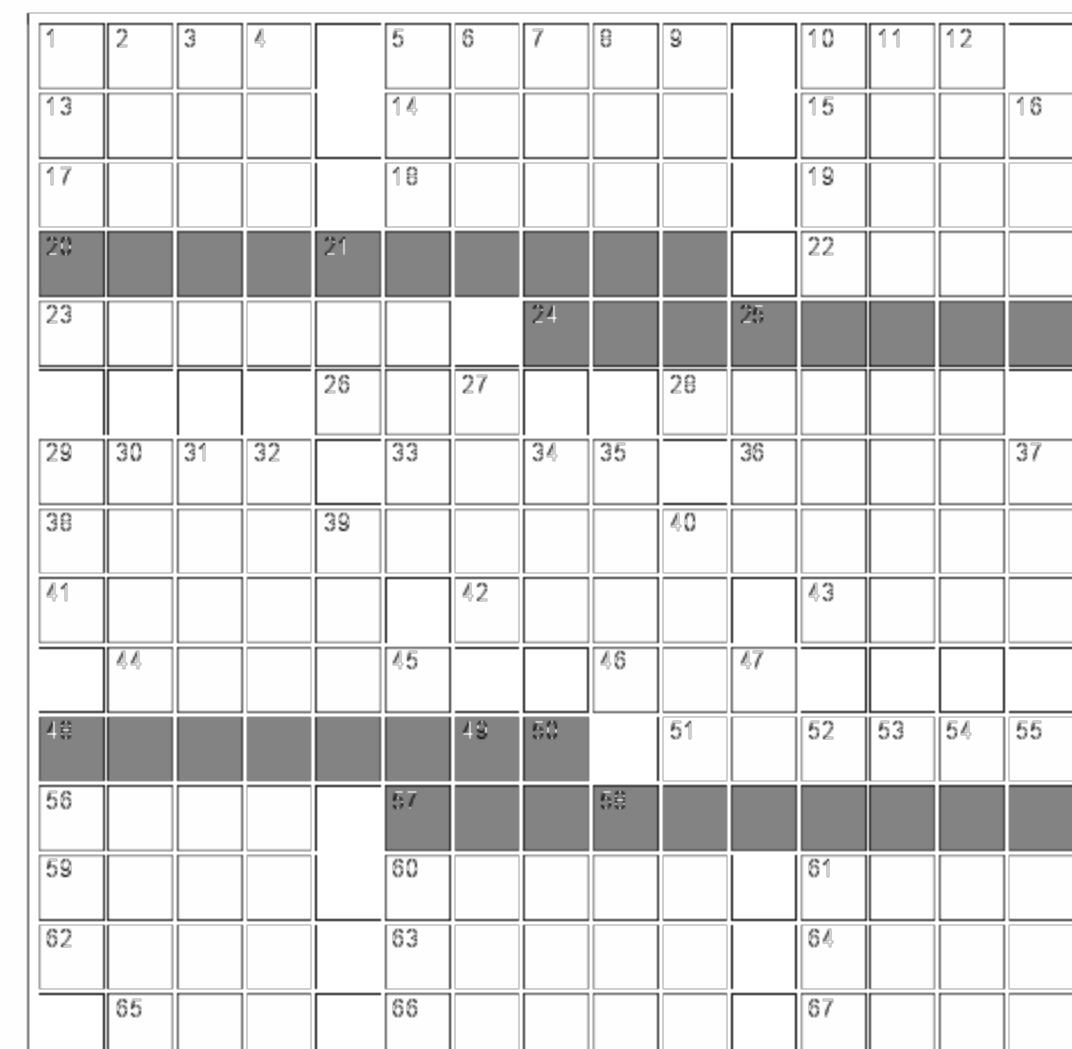
**IMPRESSION**  
Midi Print (Gallargues), POP (La Courneuve), Nancy Print (Jarville), CILA (Héric)  
**Imprimé en France**  
Membre de l'ACP  
CPPAP: 1125 C  
80064 ISSN: 0335-1793

**ACPM**  


**Origine du papier :**  
France  
**Taux de fibres recyclées:** 100% Papier détenteur de l'Eco-label européen N° FI/37/01

**Indicateur d'eutrophisation:**  
PTot 0.009 kg/t de papier

La responsabilité du journal ne saurait être engagée en cas de non-restitution de documents.

**CASE TOUJOURS**

Par ANTOINE HINGE

**N°139 : Haute autorité pour la transparence**

■ **HORizontalement** 1. Ancienne maison de Berger 5. Ici, adoptez une posture 10. Sur son logo, un mégaphone 13. Pauvre gars, ici britannique 14. Riche en 22-15. Au bout du fil ou d'imper 17. Devant la Reine des neiges, possible de fondre pour lui 18. Alors d'antan 19. Pierre en argot 20. Rien de grave! 22. Pays de végétariens 23. Ca-nasson de beauté 24. Avatar 26. Bois (ne craint pas l'eau) 28. Baignera dans l'huile 29. Pigment à balles 33. Contenant aux nombreux homophones 36. Caisses suédoises 38. Classique de SF, grand absent des mots en rouge 41. Force est de constater: la qualité n'est pas là 42. Pain palindromique 43. Supports de drive 44. Adulte, tout bêtement 46. :D 48. Phrase pour un lanceur d'alerte 51. Baignât dans l'eau 56. Armstrong ou Young 57. Qui a quatre bras, quatre jambes et un seul nombril? 59. Sicilien chaud bouillant 60. Gogo à duvet 61. Choisis ses mots 62. Pétoire britannique pour résistant français 63. Bois (beau volume) 64. Une parmi quatre à remplir ici 65. Cardinal rouge 66. Barreaux de la cage 67. N'hésitez pas!

■ **Verticalement** 1. Chouchouté 2. Poêle réarrangé?! 3. Vêtit d'une toge 4. Marque de poêle?! 5. Recherche des antécédents médicaux 6. Plus que maso 7. Impression, après le premier 8. Richard 9. Voyelle. Consonne. Consonne. Voyelle. Consonne. 10. Préparait l'arrivée d'une ponte 11. Matlouâ, par exemple 12. D'enfer, augoût 16. Donne le signal 21. Idiot aux nombreux homophones 25. Ex-puissance de l'Est 27. Aucun allemand 29. — Town Road (Lil Nas X) 30. Suite de maillons 31. De Bucarest 32. Plutôt cool 34. Vannes vieilles comme mes robes 35. Du raisin 37. Socio des classes 39. Le million! Le million! 40. Imprévu 45. Affrontement nord-sud 47. Pour un prix de gros 48. Chez Libé, elles marquent l'ouverture des vannes 49. C'est une question de point de vue 50. Remise à zéro 52. Cuir pour un style mordant 53. Inspiras 54. Pas sans réfléchir 55. Buvez à la source 58. Suffice de régime.

**Solutions du week-end dernier**

APPARIA	ADC	PTES
MARCHAND	DDES	ABLE
ECOCO	CONSUMMATION	
REFUS	ELOISE	
MALE	INT	ANT
MODESTE	STEET	POMPON
ANORMA	LINT	OMIE
BONNERE	SOLUTION	
EMIEE	CAN	SSSS
LES	BAC	
S	SLUSHHS	A CHAB
AUDCIGST	TALOEIL	
OREILLE	MUSICALE	
PERRIER	PAGODES	

**CARNET D'ÉCHECS**

Par PIERRE GRAVAGNA



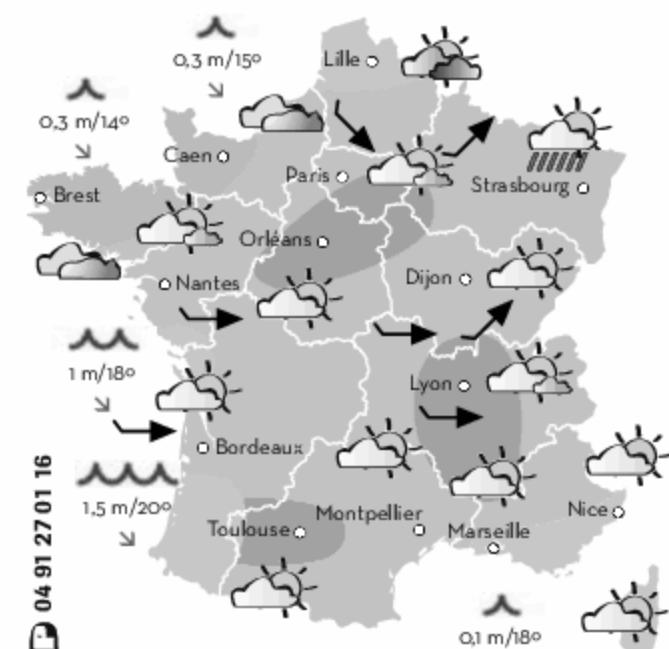
Problème d'Orazio Puglisi:  
les blancs font mat en 1 coup

La prise «en passant», une des règles les plus singulières des échecs, trouve son origine dans sa longue et très logique évolution du jeu depuis le Chaturanga indien et le Shatranj perse. Le pion ne pouvait, au départ, avancer que d'une seule case. Ce qui rendait l'ouverture laborieuse et la mobilisation des armées plutôt lente. Mais, entre le XV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle, les échecs connaissent une période de réformes majeures. Pour dynamiser les parties, les règles furent modifiées autorisant le pion, lors du premier coup, à avancer de deux cases. Ce qui créa un problème inattendu. Sans une règle compensatoire, un pion avançant de deux cases aurait pu «sauter» impunément une case contrôlée par un pion adverse, échappant ainsi à une capture directe! La prise en passant fut donc introduite simultanément. Le premier traité imprimé faisant référence à la prise en passant fut publié en 1495 à Valence. Attribué à Francesco Vincent, il a été perdu depuis! ◆

Solution de la semaine dernière: . Fc3 + e5 28.dxe6 en passant #

**SAMEDI 31**

**APRÈS-MIDI** lourde et chaude, avec un ciel plus voilé que la veille. Les nuages orageux se font plus présents, avec des orages qui éclatent du Bassin parisien aux hauts-de-France et Nord-Est. Attention, ces orages pourront ponctuellement être forts. Certains éclateront aussi sur nos montagnes: soyez vigilants. Il ferait moins chaud dans l'Ouest par rapport à la veille.



-10/0° 1/5° 6/10° 11/15° 16/20° 21/25° 26/30° 31/35° 36/40°



FRANCE MIN MAX FRANCE MIN MAX MONDE MIN MAX

FRANCE	MIN	MAX	FRANCE	MIN	MAX	MONDE	MIN	MAX
Lille	12	24	Lyon	18	33	Alger	17	24
Caen	13	20	Bordeaux	18	29	Berlin	15	24
Brest	12	19	Toulouse	20	33	Bruxelles	15	25
Nantes	17	28	Montpellier	17	28	Jérusalem	20	30
Paris	17	29	Marseille	17	27	Londres	16	26
Strasbourg	15	28	Nice	18	24	Madrid	20	35
Dijon	19	33	Ajaccio	18	25	New York	15	18

**météo** www.lachainemeteo.com  
vos prévisions gratuites à 15 jours

La responsabilité du journal ne saurait être engagée en cas de non-restitution de documents.

# IDÉES /

## Azar Nafisi «Aux Etats-Unis, je revis les cauchemars que j'ai eus en Iran»



L'autrice irano-américaine voit avec effroi l'autoritarisme monter aux Etats-Unis. Elle espère un sursaut du peuple américain.

ALAMY

Recueilli par  
**HAMDAM MOSTAFAVI**  
Dessin  
**BENJAMIN ADAM**

Professeure de littérature et écrivaine d'origine iranienne exilée aux Etats-Unis, Azar Nafisi a assisté, avec effroi, à la réélection de Donald Trump. Elle dénonce aujourd'hui avec force les attaques contre l'éducation, la littérature et la pensée en général de la part de l'administration Trump, n'hésitant pas à faire la comparaison avec des régimes autoritaires, comme le régime iranien.

De ses années d'enseignante dans la toute jeune république islamique, où elle est restée vivre pendant dix-huit ans après la révolution de 1979, Azar Nafisi avait tiré *Lire Lolita à Téhéran*, best-seller international publié en 2003 et traduit en 32 langues, récemment adapté à l'écran avec Golshifteh Farahani. Elle relatait l'histoire d'un groupe de jeunes filles lisant des livres classiques interdits, sous l'impulsion de leur professeure qui se voit progressivement retirer sa liberté d'enseigner. Elle doit alors quitter l'Iran et s'exile aux Etats-Unis en 1997.

Dans *la République de l'imagination*, roman écrit en 2014, mais dont la traduction vient de paraître aux éditions Zulma, Azar Nafisi raconte son parcours d'intégration aux Etats-Unis et dresse un portrait mordant du pays.

**Comment voyez-vous les Etats-Unis aujourd'hui, en comparaison à ce qu'était ce pays quand vous y êtes arrivée ?**

Lorsque j'écrivais *la République de l'imagination* en 2014 [traduit en février aux éditions Zulma, ndlr], j'affirmais que si nous continuions comme nous le faisions alors, nous connaîtrions une crise menant à l'autoritarisme. A l'époque, certains m'ont dit qu'il ne fallait pas trop critiquer les Etats-Unis, car c'était mon pays d'accueil. Mais je suis devenue américaine en comprenant ce pays, en l'aimant et en voulant aussi le changer.

**Vous parlez longuement des livres qui vous ont donné envie d'être américaine, livres qui semblent être attaqués aujourd'hui ?**

Un aspect particulier de la fiction américaine est qu'elle parle presque toujours des outsiders, des personnes à la marge. Les Etats-Unis n'ont pas, comme l'Europe, une histoire qui remonte à des siècles. Ils doivent donc créer leur propre culture au fur et à mesure. Le livre le plus américain dans le meilleur sens du terme est *les Aventures de Huckleberry Finn* de Mark Twain. Huckleberry Finn et Jim, dans ce roman, sont un enfant pauvre orphelin et un esclave. Mark Twain fait de ces deux éléments à la marge des héros. Il leur donne une voix qui n'existe pas avant l'écriture de ce roman. Un autre roman visionnaire, c'est *Gatsby le magnifique* de

F.S. Fitzgerald, qui nous dit quelque chose sur les riches de ce pays, sur leur négligence, sur la façon dont ils font des dégâts et demandent à d'autres personnes de nettoyer après eux.

**Cela ressemble beaucoup à ce qui se passe actuellement aux Etats-Unis...**

C'est exactement ça. Cette magnifique fiction nous rappelle qui nous étions, qui nous sommes aujourd'hui et qui nous serons demain. Tom et Daisy Buchanan, dans *Gatsby le magnifique*, ont la même mentalité que les personnes qui détiennent actuellement le pouvoir en Amérique. Ils font preuve de la même négligence. Il y a cette cruauté, celle qui consiste à ne pas voir, à ne pas écouter les autres. Dans les fictions célèbres, les méchants sont ceux qui n'écoutent pas, qui n'ont pas d'empathie, qui ne sont pas curieux.

Toutes ces choses que je viens de mentionner s'appliquent aux Etats-Unis d'aujourd'hui. Nous avons pu constater cette cruauté à l'égard d'un homme salvadorien dont la seule culpabilité est d'être originaire du Salvador [en référence à Kilmar Abrego Garcia, expulsé à tort des Etats-Unis par l'administration Trump, devenu cas emblématique des expulsions expéditives en cours, ndlr]. Je n'arrête pas de me demander : les membres de ce gouvernement, du gouvernement américain, n'ont-ils pas d'enfants ? Ne sont-ils pas des pères et



des mères ? Comment peuvent-ils être si cruels ?

**La cruauté fait pourtant partie de l'histoire américaine et même de la façon dont le pays a été fondé...**

Oui, cette contradiction a toujours existé : d'une part, elle était le pays des rêves. La Déclaration d'indépendance est si belle et si humaine ! Mais cette déclaration a été écrite par des personnes qui possédaient ou avaient possédé des esclaves... Il y a toujours eu ce combat entre ceux qui sont cruels et ceux qui sont empathiques. Malheureusement, les Américains ont oublié leur propre histoire. Ils ne ressentent aucune allégeance à l'idée de l'Amérique. Nous traversons une période très dangereuse,

non seulement pour les Etats-Unis, mais pour le monde entier.

**Ne pensez-vous pas que cette cruauté si répandue poussera peut-être certains Américains à revenir à une certaine empathie ?**

Soit en tant que citoyens du monde, soit en tant que citoyens des Etats-Unis, nous pouvons nous opposer à cet état d'esprit autoritaire qui essaie de prendre le contrôle du pays. On ne peut pas tout reprocher à Trump. Nous sommes également complices. Cela m'évoque une citation de l'écrivain canado-américain Saul Bellow (1915-2005). «Ceux qui ont survécu à l'épreuve de l'Holocauste, comment survivront-ils à l'épreuve de la liberté?»



**«Les Américains ont oublié leur propre histoire. Ils ne ressentent aucune allégeance à l'idée de l'Amérique. Nous traversons une période très dangereuse, non seulement pour eux, mais pour le monde entier.»**

Il explique que le danger pour une démocratie comme l'Amérique n'est pas le même que celui d'un pays fasciste ou stalinien, où les exactions sont tellement évidentes et terribles. Mais ce qui menace une société démocratique, c'est une conscience endormie et une atrophie des sentiments. Nous avons cessé d'éprouver de la sympathie pour notre pays.

Nous pouvons revenir en arrière : je vois des signes en ce moment de personnes qui se demandent où nous nous sommes trompés. Un changement de gouvernement ne modifierait pas nécessairement les mentalités. Nous avons affaire à un état d'esprit autoritaire qui nous pousse à vouloir être dans un

confort intellectuel. Nous ne voulons pas être «dérangés». L'écrivain américain James Baldwin (1924-1987) avait l'habitude de dire que les artistes sont là pour troubler la paix. C'est leur rôle. C'est pourquoi la littérature peut être perçue dangereuse, car elle parle de la vérité.

La vérité apparaît comme tellement dangereuse lorsqu'on est dans une atmosphère autoritaire. Vous remarquerez que l'une des premières choses que font les dictatures, c'est cibler les femmes, les minorités et la culture. Puis ils commencent à mentir, à confisquer notre histoire, notre identité. Et renoncer à son identité, c'est comme mourir. C'est pourquoi nous, en Iran, avons

essayé de préserver notre identité par le biais de la littérature.

**Vous avez été professeure toute votre vie, lorsque vous voyez ce qui se passe aujourd'hui aux Etats-Unis, notamment les attaques contre le savoir et l'éducation, comment réagissez-vous?**

Depuis presque un an, je fais les mêmes cauchemars que ceux que je pouvais faire en Iran. Parfois, j'ai des crises d'angoisse. Mais je me dis que je ne peux pas céder à ce sentiment. J'ai survécu grâce aux livres. J'ai survécu grâce aux liens que les livres m'apportent. Lorsque le peuple iranien a été privé de l'accès au monde, il a continué à en faire partie grâce à sa littérature, à travers ce qu'elle avait de mieux à offrir. Les Iraniens, pour la plupart, ne sont pas d'accord avec les Etats-Unis sur le plan politique, mais ils aiment la culture américaine, celle qui a produit Huckleberry Finn. Je dis donc à mes amis américains que nous devons apprendre des Iraniens. Nous devons apprendre, comme l'explique Václav Havel (1936-2011), des pays comme l'Europe de l'Est ou l'Iran, qui deviennent un miroir dans lequel nous nous voyons à l'extrême. Nous devons nous regarder dans ce miroir et voir ce qui nous arrivera si nous refusons de nous laisser «perturber».

Je dis aux jeunes qu'il est ridicule de dire constamment : «C'est offensant pour moi», «Je suis perturbé», «La vie est troublante». Quand vous dites que les livres de Mark Twain ne devraient pas utiliser le mot «n[nègre, ndlr]», c'est que vous ne pouvez pas regarder la vérité en face. Et que fait Twain ? Il vous force, en utilisant ce mot terrible. Jim, l'esclave, n'est pas battu dans le livre, mais son âme, son cœur ont été agressés, et Twain dit aux lecteurs : «Je vous mets au défi de regarder Huck et Jim dans les yeux et de reconnaître qu'il faut être dérangé pour agir dans le bon sens».

**Vous mettez en exergue la difficulté à construire une nouvelle maison aux Etats-Unis, en pensant à ce qui se passe chez vous en Iran ?**

Penser à l'Iran, parler de l'Iran, me brise le cœur à chaque fois. Lors de l'épilogue de *Lire Lolita à Téhéran*, j'écris que j'ai quitté l'Iran, mais l'Iran ne m'a jamais quittée. J'ai emporté avec moi trois livres de poésie. L'un d'eux a été écrit par notre poète classique, Rûmi (1207-1273), un autre par Hafez (1320-1389) et la poétesse féministe,

Forough Farrokhzad (1934-1967). J'ai emporté avec moi ce que l'Iran avait de mieux à offrir. Mon père avait l'habitude de me dire que notre pays est ancien, nous avons été envahis de nombreuses fois, et maintenant nous sommes envahis par ceux qui se disent iraniens, les religieux.

Mais notre identité se trouve dans notre poésie. Au début de la révolution, le nouveau régime faisait tomber les statues de l'ancien régime. Ils ont donc fait tomber la statue du chah et de son père, mais ils ont également voulu faire tomber la statue de notre poète épique Ferdowsi (940 env.-env. 1020) et du poète agnostique Omar Khayyam (1021 env.-env. 1122). Mais cela n'a pas été possible, les gens ne les ont pas autorisés, le régime a dû battre en retraite.

Au nouvel an iranien, le 21 mars, les Iraniens se rendent au sanctuaire des poètes et au sanctuaire du grand roi perse Cyrus (env. 559-env. 530 av. J.-C.) dont le célèbre cylindre marque la première déclaration des droits de l'homme. C'est ainsi qu'ils récupèrent leur identité confisquée.

**Y a-t-il un livre de fiction qui correspond, selon vous, à la situation actuelle dans le monde ?**

*Les Mille et Une Nuits*. Shéhérazade, la fille du Premier ministre, se porte volontaire pour épouser le roi, alors que celui-ci tue toutes ses épouses au petit matin, suite à la trahison de sa femme. Shéhérazade, chaque soir, lui demande la permission de raconter une histoire, mais elle ne la termine pas. Le roi devient curieux, il veut connaître la suite et ne la tue pas. Pendant mille et une nuits, au travers ses histoires, elle change le roi. Elle rend le roi curieux de la vie des autres. Cette administration aux Etats-Unis n'a aucune curiosité pour ses propres habitants, pour leurs besoins. Un bon politicien devrait être capable de se mettre à la place de ses électeurs. Les histoires de Shéhérazade montrent une vision différente du monde, où l'empathie est possible.

Les grandes fictions sont toujours synonymes d'empathie. L'histoire de Shéhérazade est la mère de toutes les histoires. Le narrateur est plus important que le politique. Les politiciens autoritaires mentent toujours. Et si la fiction est si dangereuse, c'est parce qu'elle oppose la vérité au mensonge. Il est plus important que jamais de se dresser contre ses mensonges et de clamer la vérité. ♦



**LA RÉPUBLIQUE  
DE  
L'IMAGINATION**  
AZAR NAFISI  
Zulma,  
384 pp., 10,95 €

# IDEES/

## ÉCRITURES



Par  
JAKUTA ALIKAVAZOVIC Ecrivaine

### Et si un panier pouvait changer notre vision du monde?

Hommage à un ustensile modeste et réconciliateur, à partir duquel il est possible d'envisager une refonte de nos imaginaires.

**D**es enfants, du côté d'Angoulême, ont tressé un panier géant. Au regard du monde extérieur, de ses ravages, cette information n'a aucun intérêt. Il serait absurde d'y consacrer une chronique entière. Au regard de notre monde intérieur, cependant, peut-être ce panier géant

a-t-il plus de sens qu'il n'y paraît. Laissez-moi vous offrir une histoire de contenants et de contenus. C'est une femme admirable qui me l'a racontée, au soleil, un bol vide entre les mains; et comme l'histoire est non moins admirable que celle qui la racontait, je me permets de vous la transmettre.

C'est une histoire-bol. Une histoire-panier. Tout part d'une hypothèse, une rêverie (mais une rêverie énergique, documentée, active) de l'écrivaine de science-fiction Ursula K. Le Guin. Elle-même s'inspire d'Elizabeth Fisher, autrice d'une histoire féministe de l'évolution parue aux Etats-Unis en 1975. D'après cette dernière, le premier artefact culturel n'a pas été une arme – gourdin, lance – comme on l'a souvent affirmé ou fantasmé. Mais un contenant. Quelque chose comme un... panier. Oui. Un simple panier, au sens le plus modeste du terme – un réceptacle, un outil de portage, quelque chose qui permettait de s'en aller par les bois et de récolter de quoi se nourrir, de quoi se chauffer, de quoi se divertir. Un panier, donc. Sans cela – sans un ustensile qui pérrenvoie la forme de deux mains jointes, précisément pour libérer nos mains – sans cela, pas de civilisation. Et Ursula K. Le Guin de s'emparer de cette observation pour proposer une refonte de nos imaginaires, seule capable de nous réconcilier – peut-être – avec notre espèce, avant qu'il ne soit trop tard.

*«Tant que cette civilisation m'a été présentée comme née de l'usage [...] de longs objets durs servant à enfoncer, cogner et tuer, je ne me suis jamais sentie concernée, et je n'ai jamais eu envie de l'être,* écrit-elle. *Mais si c'est être humain que de ranger une chose qu'on désire (parce qu'elle est utile, comestible, ou belle) dans une*

*besace, un panier, un bout d'écorce ou de feuille roulée, un filet qu'on a tissé avec ses propres cheveux ou je n'sais quoi encore [...] alors je suis, après tout, humaine (1).»*

Ursula K. Le Guin tresse, à partir de là, une «théorie de la fiction-panier» – quelque chose qui n'irait pas (comme une flèche, comme une lance) d'un point A à un point B, qui ne serait pas une affaire de luttes, d'affrontement, de victoire ou d'échec. En somme, une façon d'écrire et de raconter le monde qui ne serait pas cette «*histoire qui tue*» que nous ne connaissons, hélas, que trop bien. Cette «fiction-panier» ou encore ce «*fourre-tout de la fiction (2)*», écrit Ursula K. Le Guin, permettrait alors l'émergence d'un «réalisme étrange». Et d'interroger: «*Mais la réalité n'est elle pas étrange?*»

Comme je donnerais cher pour que la réalité ne soit qu'étrange. Et pas révoltante, ou désespérante. Mais, depuis que la femme admirable m'a raconté cette histoire, il se passe quelque chose d'étonnant. Quelque chose se trame. Et, comme cela arrive parfois quand on se consacre à la fiction, ce qui se tissait dans mon esprit a pris forme dans la réalité – cette réalité étrange qui est la nôtre.

Du côté d'Angoulême, donc, des enfants ont tressé un panier géant. Comment, pourquoi, je l'ignore – une fête de la nature, apparemment. Mais moi, je pense à ce panier géant. J'y pense et j'y

repense. Etonnant, n'est-ce pas, comme les mots, les histoires influent sur notre façon de voir le monde. Pour moi, jusqu'à récemment, le panier, c'était au pire «la pêche aux moules», au mieux ces mots énigmatiques et sensuels du poète René Char: «*J'ai rapporté du désespoir un panier si petit, mon amour, qu'on a pu le tresser en osier.*» Ah, le minuscule panier du désespoir, comme j'y ai songé, sans jamais en percer le mystère – de quoi s'agit-il? De la contenance d'un cœur après la plus grande peine? De l'impression que ce cœur est extérieur à soi, qu'il pend à bout de bras, si petit qu'il nous encombre, qu'il n'accueille plus grand-chose? Et parfois je me dis que ce doit être l'inverse, qu'il bat envers et contre tout et qu'on peut en faire quelque chose. Quelque chose de bien, même.

Quoi qu'il en soit, je n'avais plus seulement René Char en découvrant le panier géant des enfants. J'avais aussi Ursula K. Le Guin, et le souvenir d'une terrasse ensoleillée, d'une femme admirable, d'un bol vide étincelant. En écrivant ceci, je ne dis pas que nos rêves et nos histoires suffisent. Mais j'affirme qu'ils comptent. ➔

(1) *Danser au bord du monde. Mots, femmes, territoires*, éditions de l'Eclat, traduction Hélène Collon, 2020.

(2) La première traduction est d'Aurélien Gabriel Cohen (2018), la seconde d'Hélène Collon.

### HÔTEL EUROPA

Par TERREUR GRAPHIQUE



# L'indécence d'ArcelorMittal

En plein plan social, le directeur général investit un milliard de dollars dans le rachat des Boston Celtics.

Tandis que les salariés d'ArcelorMittal affrontent l'angoisse des licenciements et l'incertitude sur l'avenir de leurs sites, le groupe, 2<sup>e</sup> producteur mondial d'acier, continue de défrayer la chronique. Son directeur général, Aditya Mittal, compte investir 1 milliard de dollars (environ 877 millions d'euros) dans la franchise des Boston Celtics dans le cadre du rachat le plus cher d'une équipe de sport aux Etats-Unis. Dans quelle mesure cette financiarisation du sport est-elle rendue possible par la financiarisation de l'entreprise ? Depuis des années, ArcelorMittal organise la mise en concurrence des travailleurs et des territoires à l'échelle mondiale, délocalisant la production là où les normes sociales et environnementales sont les plus faibles, tout en profitant de largesses des régimes fiscaux pour payer le moins d'impôts possible, et en recevant le plus d'aides aux entreprises possibles. Du fait des mécanismes de report de pertes et de pratiques d'optimisation fiscale agressive, ArcelorMittal France, la principale entité du groupe dans le pays, d'après ses comptes, a ainsi payé seulement 18,8 millions d'euros d'impôt sur les sociétés pour un résultat net de 907 millions d'euros en 2021, soit un taux d'imposition effectif de 2 %. Mais le groupe reçoit aussi de nombreuses aides publiques : près de 300 millions d'euros en France pour 2023.

Si la rentabilité de la production d'acier en France dépend de l'évolution du prix erratique de la tonne d'acier et des vicissitudes des prix de l'énergie, ArcelorMittal France reste une entreprise dont l'accumulation des résultats avant impôts sur les dix dernières années est positive de plus de 500 millions de dollars. Quant au groupe ArcelorMittal au niveau mondial, d'après ses comptes, les résultats sont encore plus profitables, avec une rentabilité économique (*Return On Capital Engaged*, Roce) de 10 % en moyenne pour 2013-2024, ce qui a surtout ruisselé sur les actionnaires.

Ainsi, depuis le rachat d'Arcelor par Mittal, en 2006, le groupe a distribué 9,8 milliards de dividendes, et il a même procédé à 15,1 milliards d'euros de rachats de ses propres actions. Certes, le groupe a aussi procédé à des émissions d'actions de 7,2 milliards d'euros sur la période pour augmenter son capital lors des périodes de crise de l'acier (2013, 2016, 2020). Mais cela laisse des rachats d'actions nets des émissions à hauteur de 7,9 milliards d'euros, soit près de 40 % de la capitalisation boursière moyenne du groupe sur ces dernières années. Le groupe arrive ainsi à la première place française du classement des entreprises ayant le plus racheté leurs actions.

In fine, ce sont donc 17,7 milliards d'euros qui sont distribués aux actionnaires si on additionne les rachats nets d'actions aux dividendes. Appliquant à la lettre les maximes de la financiarisation, le groupe ArcelorMittal sait choyer ses actionnaires... parmi lesquels la famille Mittal représente près de 45 % des droits de vote et des droits à dividendes.

C'est dans ce contexte qu'il faut analyser l'investissement du fils Mittal dans les Boston Celtics. Ce montant n'est pas un simple caprice de milliardaire : il incarne la déconnexion abyssale entre réalité vécue par les salariés du groupe et train de vie de ses actionnaires familiaux. Un milliard de dollars, c'est à peine quelques années de dividendes pour la famille Mittal : si on applique la part de droits aux dividendes qu'elle détient (45%), il suffit d'accumuler les dividendes distribués par le groupe ArcelorMittal depuis 2014 (2085 millions d'euros) pour obtenir 938 millions d'euros, ce qui suffit largement pour disposer, au taux de change actuel, du milliard de dollars nécessaire. Alors que les salariés d'ArcelorMittal voient leur avenir sacrifié, que les investissements nécessaires à la décarbonation de la production sont reportés ou conditionnés à de nouvelles aides publiques, la famille Mittal utilise les profits générés par le groupe pour s'offrir un jouet de prestige. La déconnexion est telle qu'on peut se demander s'il ne s'agit pas d'une pure provocation. En attendant, le verdissement de l'image de Mittal passera davantage par le maillot des Celtics que par la décarbonation de la production d'acier en Europe.

La nationalisation des sites français d'ArcelorMittal apparaît dans ce contexte d'autant plus nécessaire. Au lieu de travailler pour générer des profits qui permettent à des actionnaires d'avancer toujours plus loin sur la voie de la sécession d'avec le reste de la société, les salariés pourraient retrouver davantage de sens à leurs efforts si ces derniers contribuaient à dégager des ressources pour améliorer l'outil de production et les conditions de travail. ▶

Par  
**THOMAS DALLERY**  
et **TRISTAN AUVRAY**



Maîtres de conférences en économie à l'université du Littoral Côte d'Opale et à l'université Sorbonne Paris-Nord

## CLUB LIBÉRATION

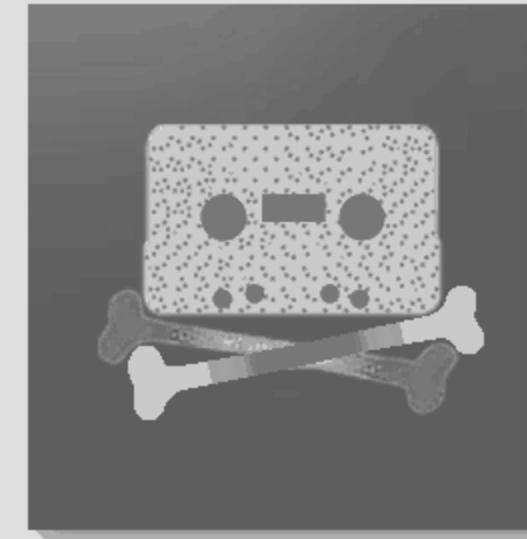
Chaque semaine, participez au tirage au sort pour bénéficier de nombreux priviléges et invitations.



### MUSIQUE Festival Belen, les voix du monde à Beaune

Du 13 au 15 juin, le Festival Belen de Beaune célèbrera les voix du monde dans des lieux d'exception. Les invités d'André Manoukian ? Ayo, Yuri Buenaventura, Clara Ysé, Orange Blossom, Bachar Mar-Khalifé, Siân Pottok, Natascha Rogers, Maë Defays, Gamin et Lemonfly. Musique, patrimoine et cultures se rencontrent à la Collégiale Notre-Dame de Beaune (21) !

**A gagner : 2 × 2 invitations, les 13, 14 et 15 juin**



### MUSIQUE La Route du rock, à Saint-Malo

Le festival La Route du rock présente depuis plus de trente ans des artistes majeurs et émergents de la scène indépendante internationale, dans des sites emblématiques et à taille humaine de Saint-Malo (35). Pour cette 33<sup>e</sup> collection été qui se déroulera du 13 au 16 août, notamment au Fort de Saint-Père : Pulp, Kraftwerk, La Femme, Dominique A...

**A gagner : 4 × 2 invitations les 14, 15 et 16 août**



### EXPO Parcours permanent du Musée de la musique, à Paris

Riche d'une collection de près de 9 000 instruments et œuvres d'art, le Musée de la musique - Cité de la musique, qui conserve l'un des ensembles d'instruments les plus importants au monde, dévoile une nouvelle présentation : plus inclusive, elle favorise la reconnexion des patrimoines musicaux tout en soulignant leurs évolutions historiques et leurs dynamiques contemporaines.

**A gagner : 5 × 2 invitations au Musée de la musique**



### MUSIQUE Rock in Evreux

Cette année, le premier festival normand de la saison, Rock in Evreux by Normandy Rock, revient les 27 et 28 juin pour deux jours de musique et de fête à l'Hippodrome de Navarre, d'Evreux (27). Retrouvez une programmation électrisante qui fusionne rock et reggae, avec des artistes incontournables et de jolies découvertes.

**A gagner : 4 × 2 invitations, le 27 et 28 juin**

Pour en profiter, rendez-vous sur : [www.liberation.fr/club/](http://www.liberation.fr/club/)



Destruction of Shadows and the Dawn of Days du collectif péruvien Pariacaca. PHOTO PARIACACA

# A la Biennale de photo de Porto, haut les demains

Par CLÉMENTINE MERCIER  
Envoyée spéciale à Porto

**L'**expression «écrire avec la lumière», à propos de la photographie, vient de l'étymologie grecque *phôtós* qui signifie «lumière», et *gráphô*, «écrire». Utilisée à tout va, elle est aujourd'hui un poncif de cet art récent qui a révolutionné, il y a près de deux siècles, notre rapport au monde. Mais au Portugal, à la Bienal'25 Fotografia do Porto, elle prend tout son sens, chargée d'une âme singulière. C'est tout d'abord l'engagement des deux directeurs artistiques, artistes eux-mêmes, qui illuminent cette jeune manifestation, née en 2019. «Nous croyons à l'art et à la photographie comme des moteurs de changement», s'enthousiasment Virgílio Ferreira et Jayne

Riche en visions psychédéliques, l'édition 2025 de la jeune manifestation portugaise se saisit des enjeux actuels, du dérèglement climatique aux questions postcoloniales, et propose de lumineuses formes de résistance.

Dyer qui ont conçu un programme entièrement gratuit en prise avec les enjeux contemporains. «Il manquait à Porto un tel événement. C'est une ville photogénique mais c'est aussi une ville de photographie, précise Virgílio Ferreira, natif de la ville. La municipalité

investit beaucoup dans la culture et rénove des lieux pour les expositions. Elle soutient des programmes et des bourses pour les artistes. A Porto, il y a une énergie pour créer des choses, pour avancer, et pas seulement dans le domaine artistique.»

Directeur de Ciclo, une association de soutien aux artistes, Virgílio Ferreira a déjà accompagné une quinzaine de photographes dans un programme de résidences au sein des territoires fragilisés de la vallée du Douro, classés au patrimoine de l'Unesco. Logés chez l'habitant, en immersion dans les communautés rurales, les artistes relèvent chaque année le défi de produire une œuvre tout en «revivifiant» par leur présence une terre déserte par les jeunes générations. «Pas toujours évident de s'intégrer et de communiquer», admet l'Australien James Newitt qui, logé chez un paysan taciturne, a enquêté sur la fin d'une mine d'or au sein du terroir viticole, dont il a tiré un film – le sujet des forages est particulièrement d'actualité dans le nord du Portugal qui se rebelle contre l'exploitation du lithium, menace pour les écosystèmes et modes de vie locaux. Dans



Extraits de «Witch Hunt Vol. I - The Banished of Balsapuerto, 2016-2023» de Christo Geoghegan et «Future Studies» de Luca Locatelli. PHOTOS C. GEOGHEGAN ET L. LOCATELLI

le cadre de Ciclo, Lara Jacinto s'est intéressée aux migrants du coin, réservoir de main-d'œuvre invisible, et Augusto Brazio aux maisons abandonnées encore pleines des traces de la vie des habitants. A la fondation Marques da Silva, c'est la pollution du Douro qui est révélée par un long chemin de radiographies sur des tables lumineuses disposées à même le sol.

#### Agent révélateur

Alors que s'ouvrent petit à petit les expositions, sous le soleil frisquet de mai, la Biennale, sous-titrée «Tomorrow Today», aborde dérèglement climatique, identité et genre, immigration et héritage colonial. Dans la ville haute, éventrée par les travaux d'une nouvelle ligne de métro et traversée par des hordes de touristes, les affiches des élections législatives rappellent qu'au Portugal aussi, l'extrême droite pousse à plus de 22% dans les urnes. «Dans les 16 expositions, le climat géopolitique fragile est très perceptible, précise Jane Dyer, codirectrice artistique australienne qui a posé ses valises à Porto après avoir quitté la Chine de Xi Jiping. Aujourd'hui, les artistes cherchent à comprendre. Ils veulent donner un sens à une forme de résistance.»

La doyenne Claudia Andujar, qui a magnifié à la pellicule infrarouge les Yanomamis, un peuple indigène d'Amérique du Sud, ouvre une voie pleine de mysticisme. C'est au cœur de la ville haute, derrière les épais murs en pierre de la Cadeia da Relação, une ancienne cour d'appel et prison de 1765, que pulsent ses sublimes images seventies, totalement psychédéliques, montrées pour la première fois en projection. Transformée en Centre portugais de la photographie en 1997, la vieille geôle est un dédale de pièces voûtées glaciales, entravées par d'impressionnantes herses dignes de *Game of Thrones*. Dans le sombre rez-de-chaussée, l'électrisante expo «Lightseekers», curatée par Sergio Valenzuela-Escobedo, montre la photographie comme un agent révélateur, à la fois ensorcelant et contemplatif. Feux d'artifice de rouge, rose, bleu ou vert fluo, les œuvres dégagent une aura quasi hallucinatoire. Artiste-chercheur, auteur d'une thèse sur les liens entre photographie et superstition chez les peuples d'Amérique du Sud, Sergio Valenzuela-Escobedo s'est intéressé à la rupture opérée par l'appareil photo dans les cos-

mologies des autochtones. Vue comme un objet mystique par les peuples d'Amazonie, la photographie aurait le pouvoir de capturer les ombres, de convoquer les morts et d'accéder à une autre réalité. Une vision chamanique que partagent les artistes contemporains. D'ailleurs les chamans, aujourd'hui, on les tue. Christo Geoghegan a enquêté sur une série de meurtres non résolus de guérisseurs accusés de sorcellerie au Pérou.

«Je cherche la lumière de la sensibilité, des intensités et des choses invisibles, explique SMITH à propos de sa très belle installation «DAMI (Imago)», où un projecteur central tourne comme un phare sur lui-même et envoie des autoprototypes thermographiques sur des voiles circulaires. La thermographie, technique militaire qui permet de déceler des cibles dans l'obscurité, je la retourne vers moi, afin de montrer la porosité du corps humain avec ce qui l'entoure, avec le sable, avec les roches, avec l'air, avec les insectes.» Adepte de la méditation transcendante et de la transe cognitive, l'artiste a réalisé ses images dans le désert du Nevada en Californie, une «zone portail» qui lui permet de se connecter au monde afin d'accéder à d'autres formes de

perceptions, par la danse, le souffle et les sensations. «Je ne veux pas seulement écrire avec la lumière mais je cherche à être tout entier traversé par la lumière, à devenir moi-même lumière», explique l'artiste qui loue la puissance énergétique des photons, particules à l'origine de la lumière.

Constatant le divorce avec les éléments naturels, et l'impossibilité de voir le ciel dans les villes contemporaines, le collectif péruvien Pariacaca invoque quant à lui une étoile fictive. Dans une incandescente installation en forme de transe visuelle, bercée par des bruits de jungle, se mêlent images de machinerie d'observatoires célestes, silhouettes dansantes, enseignes lumineuses, lune rousse, forêts rouges incas, couche de soleil, rayons laser, lampes LED et fleurs phosphorescentes, une sorte de *Baraka* sous acide. Avec leurs lumières artificielles, les artistes se font médiums d'une expérience spirituelle, branchant les corps sur leur matière première: la «poussière d'étoiles». «Modifier les couleurs naturelles change les perceptions et permet de se reconnecter avec la nature, mentalement et spirituellement, expliquent Prin Rodriguez et Fernando Criollo venus de Lima. Nous voulons

engager une conversation avec les esprits du monde. Au fond tout est vivant, même les immeubles, car ils sont chargés des histoires de ceux qui y ont vécu.»

#### Feuillages touffus

Des ruines hantées et des forêts tropicales, c'est aussi ce que montre Monica de Miranda à la Galeria Municipal de Porto. Représentante du Portugal à la dernière Biennale de Venise, l'artiste d'origine anglaise explore les vestiges du colonialisme portugais à travers trois films tournés, entre autres, sur l'île de San Tomé au large de la Guinée et dans le jardin botanique de Lisbonne. Dans des décombres dévorés par les plantes tropicales, au cœur de splendides paysages et de feuillages touffus, l'artiste met en scène des femmes noires, mutiques et debout, qui regardent vers l'avenir, calmes et déterminées. Etre noir au Portugal? C'est risquer l'invisibilité comme le montre la belle vidéo *I Don't See Color* d'Odair Rocha Monteiro, né au Cap-Vert et installé à Porto. Pour affirmer que «Black is a color», l'artiste a filmé un danseur noir qui se fait fantôme grâce à la synthèse additive des couleurs. Le corps du danseur disparaît dans le blanc, l'image clignote vert bleu rouge autour de lui et pique les yeux.

La lumière révèle, elle est source de vie. Aux Pays-Bas, elle permet de faire pousser des salades dans des fermes climatisées, éclairées par de la lumière artificielle 24 heures sur 24 au Westland, la région agricole la plus technologique du monde (Luca Locatelli à la galerie Leica). Mais la lumière tue aussi. Poussée à 1000 °C grâce à 173500 miroirs à la centrale solaire d'Ivanpah, dans le désert de Mojave, en Californie, elle brûle vif les insectes et les oiseaux pris dans les rets des rayons. De fugaces nuages blancs apparaissent ponctuellement sur le ciel azur de l'installation *Mid-Air Collisions* de Kathrin Stumreich. Ce sont les corps des volatiles qui flambent. Un spectacle terrifiant de cendres incandescentes s'imprime dans notre pupille. Voit-on là les âmes des oiseaux? Ou l'apocalypse de notre propre espèce? A Porto, si l'apocalypse est une révélation, la photographie aussi. ◀



*Untitled* (2023), extrait de «DAMI» de SMITH. GALL. CHRISTOPHE GAILLARD. ADAGP

# Série / «The Agency», copie en forme

**Servi par un casting inspiré, le remake hollywoodien du «Bureau des légendes» emprunte habilement des éléments clés du matériau original et s'adapte à la nouvelle donne géopolitique.**

**T**he Agency, c'est l'hyper professionnalisme des grands studios américains au service du dieu Confort. Adaptation du *Bureau des légendes*, série majeure du cinéaste Eric Rochant qui est parvenu à transposer dans le cadre français la méthodologie US du showrunner, *The Agency* brille par son souci du détail, par le contraste en cette image glacée avec laquelle elle capte

l'environnement bleu acier des bureaux londoniens de la CIA et la chaleur naturelle que dégagent les stars qui en interprètent les grandes figures. Dans le rôle de Mathieu Kassovitz, Michael Fassbender en super agent revenu de tout, baroudeur rappelé à la maison après des années *undercover* au Soudan. Oubliez le pseudo de «Malotru», trop vieille France, il est «Martian». L'extraterrestre, en avance sur les autres, mais un peu en dehors. Trop beau pour être vrai. A côté de lui, Jeffrey Wright, impec en N+1 dur mais juste, John Magaro (visage connu, nom un peu moins, on l'a vu chez Kelly Reichardt, Adam McKay et Todd Haynes) en jeune opérateur hyper précis mais pas encore testé. En gestation depuis longtemps (on se souvient d'un producteur du *Bureau des légendes* en donner les premiers détails lors d'une conférence

à Cannesseries en 2018), *The Agency* est habile dans sa manière d'emprunter des éléments clés du matériau original sans chercher à en rejouer la trame. C'est encore l'histoire d'un agent central à la bonne marche de son service mais qui traverse le récit en solitaire, déraillant peu à peu par amour. C'est encore un récit d'espionnage exploré par les prismes du travail de bureau, où l'action est réduite à la portion congrue et se joue la plupart du temps hors champ. Mais, à l'exception de la tentative d'infiltration du nucléaire iranien, *The Agency* s'adapte à la nouvelle donne géopolitique. Londres devient le théâtre

de négos secrètes entre le Soudan et la Chine, l'équilibre des forces sur le front ukrainien est menacé par une taupe américaine qui se fait griller par un mercenaire à la solde de Moscou; voilà les petits dominos que la série installe avec patience avant de tout faire tomber dans un dernier épisode en forme d'apotheose.

Mais une chose se perd en chemin: l'espèce de gouffre qu'installait la série de Rochant entre la gravité des enjeux et le cadre modeste de ceux qui en ont la garde. Les agents de la DGSE du *Bureau des légendes* allaient à la cantine, attendaient leur café dégueu de machine

comme n'importe quel salarié. C'étaient des fonctionnaires, des gens, quand les agents de la CIA ressemblent à des chevaliers qui jamais ne boivent ni ne mangent. Un choix de casting résume assez bien ce changement de monde: quand le grand patron du *Bureau* était interprété autrefois par Jean-Pierre Darroussin, il est ici joué par Richard Gere. Une salle, deux ambiances.

**MARIUS CHAPUIS**

**THE AGENCY**  
de JEZ BUTTERWORTH et JOHN-HENRY BUTTERWORTH d'après le *Bureau des légendes*. Dix épisodes sur Canal +.



Exit le «Malotru» de Mathieu Kassovitz, voilà le «Martian» de Michael Fassbender. PHOTO PARAMOUNT

# Série / «Bad Thoughts», au gras des pâquerettes

**Humoriste aux accents virilstes, Tom Segura sort sur Netflix un «sketch show» désuet, carburant au comique trouper et aussi subversif qu'une blague de Toto.**

**M**oins connu en France que les mastodontes aux côtés desquels il s'est récemment hissé (Bill Burr, Dave Chappelle, Louis C.K.), Tom Segura est une sorte de C.K. d'une dimension parallèle, qui aurait mené une vie juste un peu plus morale, réchappant aux affaires de moeurs pour pratiquer un stand-up dont la transgression appuyée ne le dépare jamais de son aura de bon père de famille, pro-

vocateur à la façon d'un mauvais garçon repenti et fondamentalement moral. Avec un accent viriliste en creux: un «bro» subtilement hâbleur, assez fréquentable pour les late shows politiquement corrects de Jimmy Kimmel, compatible aussi avec l'Amérique profonde, moyennant un passage chez l'animateur polémique Joe Rogan venu conclure une récente mutation en icône d'une *frat culture* à routine muscu, bains glacés et podcasts bavards. Bien établi dans la galaxie des stand-uppers d'arène, écumant à guichets fermés des salles XXL qui l'ont installé dans un confort de millionnaire texan, le voilà qui s'attaque à la montagne de la fiction, ce qu'aucun humoriste n'est vraiment parvenu à faire depuis... Louis C.K. (*Louie*). Dispensieusement produite par Netflix, *Bad Thoughts* offre à Segura une plateforme d'une grande

liberté, pour ne pas dire une carte blanche, que l'humoriste a semble-t-il voulu exploiter tous azimuts: aucune linéarité du récit, mais un pur *sketch show* dont il est systématiquement le héros, qui produit un effet de désuétude, tant les autofictions ont a priori ringardisé ces pastilles de rire gras.

Gras, Segura l'est certainement, comme s'il cherchait précisément à casser son image trop élégante, son charisme de bonhomme pince-sans-rire droit dans ses bottes, pour à l'inverse se traîner dans la fange de l'humour le plus trouper, le plus scatologique qui soit. Tueurs à gages en crise diarrhéique, aliens sodomites et automutilations péniennes forment un échantillon représentatif du type de vannes peuplant ces six épisodes dont la part d'authentique subversion laisse à désirer. Pour toute provocation, une obsession



Bad Thoughts est un pur exercice de vidange d'idées jetables. PHOTO NETFLIX

infantile du sexe et des sécrétions à peu près aussi inoffensives qu'une blague de Toto, qui laisse à croire que les «mauvaises pensées» du titre étaient somme toute aussi mauvaises qu'annoncé: un pur exercice de vidange d'idées jetables. Un récurre

du cerveau dont on peut comprendre que son imagination débordante ait besoin (Alain Chabat déclarait récemment que le temps des *Nuls* lui manquait car il avait besoin d'un *sketch show* pour soulager ses démangeaisons et «dégazer [ses] idées de

merde») mais dont il n'est pas certain que nous devions vraiment être tenus informés.

**THÉO RIBETON**

**BAD THOUGHTS**  
de TOM SEGURA  
Six épisodes sur Netflix.

# IMAGES/

## Que des numéro 10

Les choix culture de «Libération»



### Cinéma «La Mitad de Ana»

Dans son premier long métrage, la réalisatrice espagnole Marta Nieto interprète avec délicatesse une femme divorcée qui, face aux questionnements de son fils transgenre, s'interroge sur sa propre identité. En salles.

### Cirque La compagnie XY

Les circassiens implantés dans les Hauts-de-France présentent pour leurs 20 ans une formidable création, *le Pas du monde*, accompagnée d'actions dans l'espace public. En tournée jusqu'en 2026.

### Expo «L'Ecologie des choses»

Une exposition à la Maison de la culture du Japon, à Paris, présente une touchante sélection d'œuvres issues du Mono-ha, courant minimaliste et désenchanté. Jusqu'au 26 juillet.

### Musique Theodora

Devenue un phénomène en quelques mois avec le succès fulgurant de *Kongolese sous BBL*, l'artiste diserte et directe sort une réédition de sa mixtape, *Méga BBL* (Virgin), et sera en concert au festival We Love Green, le 7 juin à Paris.

### Théâtre «Romancero queer»

Portée par la vitalité de sa troupe, la première pièce écrite seule par Virginie Despentes reprend habilement les codes de la bonne vieille dramaturgie pour en souligner les travers. Jusqu'au 29 juin au théâtre de la Colline à Paris.

### Art Gustave Courbet

Au musée d'Orsay, à Paris, le tableau *Un enterrement à Ornans* est restauré sous les yeux des visiteurs derrière des palissades vitrées. Des visites commentées du chantier auront lieu à partir du 5 juin, réservation obligatoire.

### Cinéma «Another End»

Une entreprise fait revenir les morts au moyen de corps-hôtes, le temps de faire ses adieux, dans le film de Piero Messina, fable de science-fiction surréférée mais émouvante. En salles.

### Musique The Blessed Madonna

Positions politiques, mutation pop, affirmation de son identité non binaire... La DJ et productrice américaine, de retour à Lyon ce samedi pour le festival Nuits sonores, raconte son évolution au cours des dix dernières années.

### Expo «Le Genre idéal»

Nature morte, portrait, peinture d'histoire... Le nouvel accrochage du musée d'art contemporain du Val-de-Marne bouscule les vieilles catégories et hiérarchies de l'histoire de l'art. Au Mac Val à Vitry-sur-Seine.

### Musique These New Puritans

Six ans après sa dernière sortie, le duo de frères britanniques revient avec un vibrant cinquième album, *Crooked Wing* (Domino), mêlant sonorités pastorales voire mystiques, vacarme industriel et ténèbres.



L'intrigue tourne autour d'un chauffeur bellâtre, interprété par le Sawyer de *Lost*. PHOTO HBO MAX

## Série / «Duster»: rétro, boulot, vieux beau

**Surjouant le cool seventies et soignant davantage ses outrances que sa crédibilité, le retour à la série de J.J. Abrams finit par séduire avec son personnage central d'apollon déclinant.**

J. Abrams est-il fini ? Jadis roi du divertissement hollywoodien post-spielbergien, avec son impérial *Super 8*, producteur-scénariste d'un pan entier de l'âge d'or des séries de la décennie 2000 (*Lost*, *Alias*) et maître d'œuvre des rugissantes résurrections de *Star Trek* et *Star Wars*, le geek le plus puissant du monde n'a quasi plus donné de nouvelles depuis 2019 et le demi-échec de *l'Ascension de Skywalker*, sabré par la critique et les fans.

Tout du moins n'a-t-il sorti aucun projet écrit par ses soins, ce qui est embarrassant puisqu'il signait, justement en 2019, un deal à neuf chiffres avec Warner lui donnant carte blanche pour développer des films et des séries, à l'époque où il figurait encore parmi la poignée de plumes hollywoodiennes aptes à décrocher ce genre de contrat. Aujourd'hui, avec certes l'alibi du Covid et des grèves de 2023, quasiment rien n'est sorti. Jusqu'à ce *Duster*, donc, greenlighté depuis cinq ans, et qui est

le premier scénario co-écrit par Abrams depuis la mise au pilon de ses sabres laser – raison quasi suffisante d'y prêter un modeste intérêt. Située dans l'Arizona des années 70, l'action est centrée autour d'une sorte de Cliff Booth, le cascadeur désargenté de *Once Upon a Time... in Hollywood*: un bellâtre hédoniste et discrètement vieillissant (joué par le Sawyer de *Lost*, Josh Holloway, 55 ans aujourd'hui) travaillant comme chauffeur et homme à tout faire pour une mafia noire locale, dans une insouciance contagieuse – courses faciles, arnaques de routine, entrecoupées de plaisirs de la chair et d'une sorte de vie de famille sans attaché (il s'occupe d'une mère célibataire dont il emmène la fille en virée). L'arrivée d'une jeune agente du FBI résolue à faire tomber l'empire criminel qui l'emploie va renverser son monde et sa perception de ses partenaires, au point de le convaincre de jouer à l'indic.

Tout est un petit peu trop invraisemblable dans cette fresque pittoresque et tarantinoïde qu'on ne saurait certes résumer à un défilé de Mustang et de pattes d'eph, mais dont le cool est néanmoins la préoccupation principale et au fond la seule légitime. Or la série préfère travailler ses outrances plutôt que sa plausibilité, au risque de perdre sa respiration soul en s'obstinant sur des extravagances. En témoignent les croisements hasardeux de l'histoire, ici un

Howard Hughes vieillissant, là une paire de chaussures de suède bleu volées à Elvis, repères culturels autant que personnages archétypaux, comme si *Duster* ne se caractérisait que par une combinatoire d'ersatz: un peu de *Once Upon a Time... in Hollywood*, donc, mais aussi un peu de *Drive* (la figure du conducteur irréprochable et *effortless*, conjuguée sur un mode plus espiègle), et pourquoi pas des frères Coen (remontée à la source d'une machination dans le crime organisé, ponctuée d'absurdités).

Le plaisir placide qui émane néanmoins du tableau, en dépit de son déluge de conventions ou peut-être bien grâce à celui-ci, tient surtout au caractère plus contrasté de son personnage central, sorte de prof de surf en préretraite, paradoxe viril assez rare de phébus californien mal retapé, dont les variations subites de jeu captivent, et qui prolonge d'une certaine manière l'événement que fut la révélation tardive de Simon Rex (*Red Rocket*), la deuxième vie des apollons dédaignés, plus belle que la première; corps entretenu mais déclinant, sculptural et fripé, qui raconte quelque chose de la splendeur fanée des oncles se croyant éternels ados, et leur accorde un salut ironique et doux, l'air de dire: la vieillesse sera une croisière.

T.R.

**DUSTER** de J.J. ABRAMS et LATOYA MORGAN sur Max.

# IMAGES/



*L'Orchidée anthropophage* d'Emma Reyes (1990). ANNICK WETTER



*This Mess We're In* de Sébastien Vonier (2022). COLL. CAPC BORDEAUX

## Expo / Au CAPC de Bordeaux, l'art se met en serre

Oiseaux emmazoutés, laine tuftée, fleurs bourdonnantes... «Pollen», le nouveau parcours du centre d'art contemporain, interroge notre rapport à la nature à travers des œuvres vivantes, fragiles et périssables.

**T**rois petits bocaux derrière une vitre, remplis d'une poudre jaune. *Pollen de noisetier*, de l'Allemand Wolfgang Laib, a été acquise par le Centre d'art contemporain de Bordeaux (CAPC) en 1992. Le pollen, récolté à la main par l'artiste lors de longues marches, peut indifféremment être présenté dans les musées enfermé dans ses pots, comme on enferme le souvenir d'une plage de sable, ou versé au sol et étalé jusqu'à former un rectangle ocre et poudreux, tel un monochrome léger et instable. Extrêmement fragile – son jaune magnétique n'est plus tout à fait aussi

éclatant –, l'installation, comme toutes les œuvres issues de matières naturelles, poursuit sa petite vie au sein du musée : sa couleur vire, la matière s'altère, ou s'altérera forcément. Elle peut aussi continuer à exercer son pouvoir d'attraction sur les insectes. Elle agit, elle se transforme. Et ne cesse d'inspirer : elle est aujourd'hui à l'origine de la nouvelle présentation de la collection du CAPC, précisément intitulée *Pollen* et proposée aux visiteurs pour les deux prochaines années.

**Douceur.** Ce nouveau parcours suit un chemin déjà emprunté par d'autres expositions ces dernières

années (c'est le moins qu'on puisse dire) : le rapport à la nature, source de fascination mais objet de destruction, le vivant, l'extractivisme mortifère... Mais l'exposition du CAPC y ajoute une réflexion sur le musée comme écosystème, bien contraint de faire avec la vie secrète des choses, parfois vivantes, qu'il est censé conserver. Sa force tient à la puissante douceur qui émane de l'accrochage, du dialogue entre les œuvres, jamais trop appuyé, des affinités entre les peintures datant de quelques décennies (*la Grande Vallée XX* de Joan Mitchell, 1983) et d'autres installations extrêmement récentes (une sculpture de verre et de sable de silice, à la manière d'un sablier, signée Kapwani Kiwanga, *Hour Glas #2*, 2022). A tel point que la collection du CAPC semble avoir toujours pensé notre ambivalence face au vivant, avoir toujours été

faite de cette matière-là : la minéralité, la sève, les poils et les crocs. Les pauvres volatiles de Sébastien Vonier, longs becs et l'air au bout du rouleau, tout emmazoutés dans leur bronze patiné ; la laine tuftée à la main de Caroline Achaintre, la pellicule de la vidéo de Tony Oursier sur les ravages du chlordécone (*Kepone*, 1991) ; le papier millimétré sur lequel David Ryan a couché son impressionnante série de dessins revisitant la guerre civile en Irlande du Nord à travers son Chasseur de trèfles... ici tout est vivant, donc vulnérable et périssable.

Cédric Fauq, commissaire de ce nouvel accrochage avec Stéphanie Cottin et Milena Páez-Barbat, cite abondamment Fernando Domínguez Rubio. Dans *Still Life*, le professeur de l'Université de Californie écrit qu'un musée «n'est pas une collection d'objets mais une collection

de désastres au long cours». Derrière son apparence fixité, derrière le fantasme d'éternité de l'art, les œuvres mutent, s'abîment, se craquellent, sont grignotées... «Rubio fait le parallèle entre le fonctionnement du musée et celui de la serre, qui cherche à réguler les fluctuations de température, de luminosité, d'humidité et la présence de nuisibles pour mieux accompagner les œuvres dans le temps, ralentir la catastrophe», écrit Cédric Fauq. C'est dans cette serre que l'exposition *Pollen* pénètre.

**Buée.** Cette vue de l'esprit se matérialise littéralement avec la vidéo de Hicham Barada, *Natural Process Activation* (2012) : deux personnes s'introduisent par effraction au parc floral de Vincennes, la nuit, pour forcer un champ de pissenlits à s'ouvrir, en l'éclairant d'une lumière artificielle. Ou par l'installation de Jesse Darling dans laquelle des fleurs fraîches coupées transpirent et recouvrent de buée le cube de verre qui les enferme (*Untitled-Still Life*, 2018). Quant à l'Egyptienne Anna Boghiguian, elle présente ses dessins, croquis et aquarelles dans des cadres en bois qui d'ordinaire tiennent les feuilles de cire des ruches.

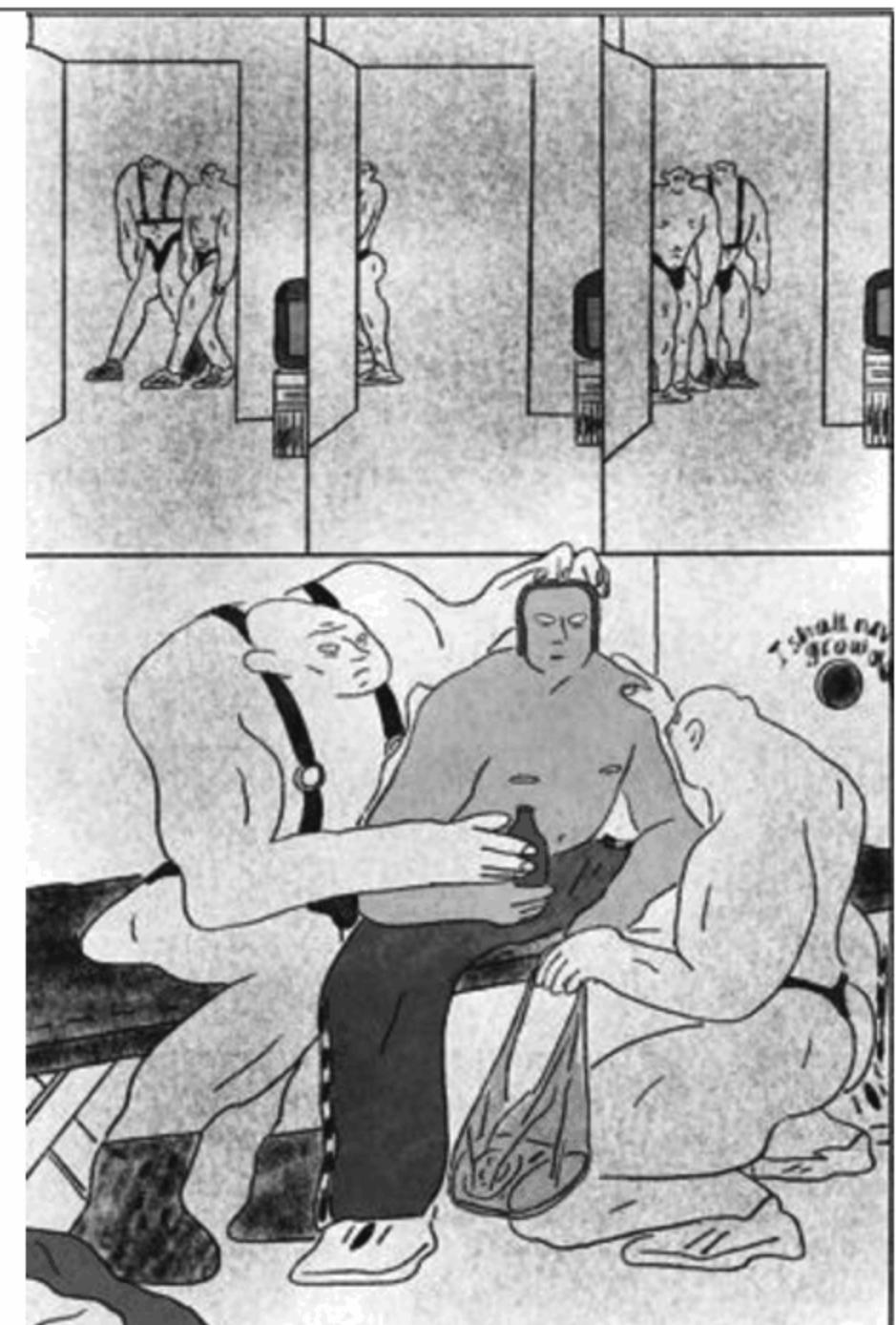
Pour nous accompagner dans son jardin sous cloche le musée a aussi choisi un guide, qui changera tous les six mois, comme une exposition dans l'exposition. Jusqu'au 28 septembre, c'est la peintre Emma Reyes (1919-2003), dont les œuvres viennent se glisser au milieu de la collection du CAPC. Fleurs généreuses, colorées et organiques, peintes en gros plans, les peintures de Reyes bourdonnent et chatouillent le nez. La Colombienne, qui a vécu la plus grande partie de sa vie en France, nous met la tête dans les pistils, coincée entre deux sacs à pollen, nez à nez, soudain, avec un être hybride dont les yeux nous dardent, caché derrière un pétalement. Emma Reyes observait à la loupe les planches botaniques, l'architecture des minuscules cathédrales végétales, puis traçait dans ses peintures des créatures extraordinaires, surréelles, dont les motifs bouclent et les lignes se superposent, à la manière de ceux qu'elle avait appris à broder sans fin dans le couvent de Bogotá où elle avait été recueillie, enfant, et dont elle s'enfuit à 18 ans. Des méandres, des cloques, des lignes de vie, encore.

**SONYA FAURE**  
Envoyée spéciale à Bordeaux

**POLLEN**  
Nouvelle présentation  
de la collection du CAPC, musée d'art contemporain de Bordeaux (33000), jusqu'au 31 janvier 2027.

Le héros anesthésié va de clubs gays en parcs douteux où on se chope dans les buissons.

PHOTO ÉD. MISMA



## BD / «Koma», bulle d'errance

**Le beau récit flottant de Mazlum Nergiz et Leonie Ott suit la dérive nocturne d'un homme en deuil de son frère.**

**E**n finissant *Koma*, on commence par se demander si cette lecture a bien eu lieu. Quelque chose s'est passé, qui nous a déplacée quelque part sans vraiment qu'on s'en rende compte, il fait peut-être un peu plus chaud qu'avant... De quoi se souvient-on? D'un homme en marcel qui essaye d'écrire. «Je commence par des notes et me focalise sur...» Il se lève de table, enfile un blouson, quitte la pièce et s'enfonce dans la nuit. La phrase reste en suspension pour toujours. Tout comme le

beau récit flottant de Mazlum Nergiz et Leonie Ott, injecté au crayon et au feutre pâle dans des personnages et des décors qui semblent à peine effleurer le papier. Le livre s'ouvre sur un fragment de Sappho, «et tout le lieu est ombragé de roses, et depuis les feuilles agitées coule un sommeil profond», et le drame a déjà eu lieu : l'automobiliste qui traverse les premières pages va tomber, à la sortie d'un virage, sur un motard allongé dans le fossé à côté de sa moto défoncée. Il respire encore, mais il ne s'en sortira pas. *Koma* suit le frère du motard dans son deuil. Il est écrivain probablement, chercheur peut-être, un ancien éditeur l'invite à l'étranger pour une conférence sur les illusions autobiographiques. Mais on n'en verra rien, car le protagoniste, après un temps indéterminé au fond

de son lit, se détache brusquement des pivots qui le maintenaient dans une forme de société (travail, relation amoureuse) et part à la dérive dans la nuit de ce pays lointain et chaud, de clubs gays en parcs douteux où on se chope dans les buissons. L'auteur et la dessinatrice se sont rencontrés durant leurs études à Berlin (lui en littérature comparée, elle en théâtre et histoire de l'art) et *Koma* était, à l'origine, une pièce écrite par Mazlum Nergiz pour clore son master. Animé dès le départ par l'envie de faire vivre son histoire autrement que sur scène, il propose à Leonie Ott de réaliser un leporello distribué au public, «une sorte de version originelle de cette BD». Le long format viendra plus tard et requiert une réécriture intégrale qui laisse d'abord l'auteur «en état

de choc» quand il découvre la première proposition de son amie, où ne subsiste qu'une infime partie de son texte. Il rit : «J'ai pensé : "Elle est pas sérieuse ?!" Et puis j'ai compris que le texte prenait une toute autre dimension à travers l'image, que dans une BD, chaque mot écrit avait un poids, une acuité beaucoup plus grande. [...] Dans ma pratique, j'ai toujours essayé d'exprimer beaucoup avec peu de moyens, je m'intéresse à la poétique de la concision. L'expérience de la bande dessinée n'a fait que me conforter dans cette direction.»

Si Leonie Ott nous parle de son admiration pour Taiyô Matsumoto ou Tom Dieck, elle a appris la BD en autodidacte et tous deux citent plutôt des peintres, photographes ou cinéastes, Derek Jarman en tête dont *The*

*Garden* inspire un chapitre entier de *Koma*. Et si l'inexpressivité du héros anesthésié peut rappeler le Ryan Gosling de *Drive*, la BO de *Koma*, bien loin des synthés épiques de Kavinsky, serait plutôt à chercher parmi les mélodies touchantes et fragmentaires d'Anne La-plantine. Le visage impassi-

ble se heurte à l'émotion des autres, la violence est partout mais la tendresse aussi, quelque chose va mieux qu'avant sans qu'on sache dire quoi.

**MARIE KLOCK**

**KOMA**  
de MAZLUM NERGIZ  
et LEONIE OTT  
Misma, 216 pp., 25 euros.

**Lisa Blumen tisse un thriller parano en plongeant dans le quotidien d'une influenceuse make up prise au piège de la surexposition et torturée par le regard des autres.**

**S**angliers est un livre tout rose. Imbibé de rose dragée, azalée, flamingo, rose jusqu'à l'os, jusqu'à l'écoûrement, jusqu'à ce que le cocooning moelleux qu'on lui associe d'abord se change en une gangue étouffante, en brume parano. On y regarde quelques mois de la vie de Nina, influenceuse beauté, option maquillage. Une vie passée devant le miroir, à se regarder et se mettre en scène dans des vidéos où elle expose sa *morning routine*, dispense ses *guidelines* pour bien se démaquiller, dans un exercice d'équilibrisme entre les produits qu'elle apprécie sincèrement et ceux qu'il s'agit de placer pour vivre («30% de réduction avec le code Nina30»).

**Masque.** C'est par l'entremise d'un de ces vlogs qu'on entre en contact avec la jeune femme dont l'autrice, Lisa Blumen, ne donne à voir qu'un corps à la découpe : un bout de joue enduite de crème, une autre fardée, un sourcil redessiné. On la découvre par le biais du masque (beauté), par les préparatifs de quelque chose d'autre qu'elle-même, d'un idéal. A cette série de gros plans liminaires, répond une séquence de plans extrêmement larges qui présentent Nina hors caméra : silhouette distante, vautrée dans un survêtement, trimballant un carton. Son visage



Lisa Blumen ne donne à voir qu'un corps à la découpe. ÉD. L'EMPLOYÉ DU MOIS

## BD / «Sangliers», chagrin de beauté

entier ne nous est révélé que par l'horreur d'un plan de trois-quarts bas, cadrage du double menton, de la silhouette transformée en triangle disgracieux. Comme si la normalité appelait naturellement une dose de laideur.

*Sanglier* utilise la friction entre ces deux espaces, entre le domaine de l'apprêté et celui du naturel, entre le lieu du montage vidéo (en maîtrise) et celui du flux (de vie, tout en accident), comme combustible d'un thriller parano. Il apparaît assez vite que Nina se trouve coincée

dans une contradiction : si elle a choisi de s'exposer, de vivre en se montrant, c'est précisément le regard des autres qui la torture au quotidien. Des petites humiliations, d'abord. Un technicien qui la prend de haut, estimant qu'en tant que femme, elle n'y connaît forcément rien. Ou les mots blessants d'un père qui insiste pour lui donner des indications au volant. Elle pourrait l'envoyer promener mais ne s'y résout pas. Pis, elle se crispe et foire son créneau, lui donnant raison.

**Brutal.** Avant que le métier n'impose sa loi particulière aux femmes : il faut donner de soi, exposer les coulisses, voire ajuster sa vie aux attentes des followers, accepter de se faire tâter par les fans... Le Moi esclave du MUA («make up artist»). Après deux jolis bouquins de SF contemplatifs, pensés loin des standards du genre, Lisa Blumen signe un livre sœur du génial *Helter Skelter* de Kyôko Oka-zaki, sur l'effondrement psychologique d'une top-model des années 90. *Sangliers* est moins saignant mais pas moins brutal, remplaçant l'injonction à la perfection par l'accaparement lié au regard masculin, incarné par cette ombre qui fait le planton en bas de chez Nina, par la façon dont l'œil de l'autre transforme, refaçonner, s'abritant derrière son bon droit («il veut juste regarder») jusqu'à ce que la jeune femme se sente étrangère à sa vie. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus que la fuite. La tentation de se volatiliser, de s'évanouir dans ses draps, de se refaire le visage.

**MARIUS CHAPUIS**

**SANGLIERS**  
de LISA BLUMEN  
L'Employé du moi, 206 pp., 25 euros.

# IMAGES/

## Art / Au Frac-Artothèque de Limoges, l'union refait la force

**A l'heure où de nombreuses régions sabrent dans les budgets de la culture, l'inauguration en Nouvelle-Aquitaine d'un lieu hybride où chacun peut venir admirer ou emprunter des œuvres à de quoi réjouir.**

**L**a faute à ces appellations qui fleurent bon les grandes heures de la politique culturelle à la Jack Lang: Fonds régional d'art contemporain (Frac), artothèque? Ou à la proximité immédiate de la Maison du peuple, splendide bâtiment Art déco qui vit naître la CGT mais que la ville de Limoges refuse d'ouvrir au public? Dans la capitale du Limousin, le 20 mai, la rencontre pas si fortuite d'un Frac et d'une artothèque, joliment couchée sur une table de dissection par les architectes Jakob + MacFarlane qui ont ressuscité une ancienne imprimerie du centre-ville, nous replongeait illico dans une époque au charme suranné. A l'heure où les régions sabrent massivement leur budget culture, l'inamovible Alain Rousset (PS), président de la région Nouvelle-Aquitaine venu inaugurer le bâtiment, rendit ainsi hommage à «ceux qui croient à la force de l'art pour façonner l'avenir tout en honorant le passé». Voilà pour le côté Amélie Poulain. Mais à l'heure où la ministre de la Culture n'a rien trouvé de mieux que de brandir les MJC, bibliobus et autres campings sépia bon teint bonne France comme symboles de sa politique culturelle, tout en décochant à un secteur en grande précarité des tacles sans précédent, ce retour aux (vraies) sources fait du bien. Car après tout, entre le détricotage brutal d'un maillage culturel désormais aux mains de collectivités ter-

ritoriales qui n'en ont cure (ou pire, ont leur petite idée sur les œuvres qui auraient ou non droit de cité) ou le recours artificiel à des symboles qui ressemblent à des coquilles vides, sans doute est-il plus raisonnable de s'appuyer sur ces outils bien pensés que sont les Frac et les artothèques, ces institutions qui prêtent les œuvres d'art contemporain de leur collection aux particuliers ou aux écoles comme une bibliothèque prête des livres. Deux outils qui ont fait leurs preuves en matière de démocratisation culturelle.

**Déringardiser.** Au début des années 80, rappelle Catherine Texier, la directrice du nouveau Frac-Artothèque de Limoges, le Limousin s'est doté en quelques années de cinq institutions autour desquelles gravite désormais une communauté d'artistes et d'initiatives locales très vivace: le Frac, l'artothèque, mais aussi le musée de Rochechouart et les centres d'art de Meymac et de Vassivière.

Longtemps installés, respectivement, dans les anciens chais des coopérants et le bâtiment de la Maison de la région Nouvelle-Aquitaine à Limoges, le Frac et l'artothèque ont fusionné en 2015. Le chantier aura finalement mis dix ans à accoucher d'un nouvel écrin. Le projet a coûté 5,7 millions à la région, 1,7 million à l'Etat et 1 million à l'Europe. Le nouveau lieu, implanté en plein centre-ville, rappellera au public son patrimoine industriel: les architectes ont eu le bon goût de conserver l'impressionnante charpente en acier et les carreaux de ciment d'origine qui bousculent avec élégance l'habitat «white cube» qui prévaut dans les lieux d'art contemporain. Mais il lui permettra aussi d'accéder à la création contemporaine: une boîte immersive et interactive installée au cœur du bâtiment propose une documentation dynamique des collections et une façade connectée permet de diffuser des œuvres vidéo à



Vue de l'exposition «Paysages recommandés» au Frac-Artothèque. PHOTO A. MOLE

l'extérieur – deux dispositifs qui semblent surtout faits pour déringardiser le projet mais dont, au fond, on se serait bien passé. Finalement c'est l'exposition, d'une belle tenue, orchestrée avec beaucoup de douceur et d'intelligence par le directeur historique, Yannick Miloux, à partir des collections du Frac (7000 œuvres en tout si l'on additionne celles de l'artothèque) qui finit de nous embarquer.

**Petit bijou.** Entre ses lubies de commissaire – dont les «paysages recommandés» d'un hurluberlu, Alain Jaffray, qui donne son titre à l'expo, les mini-solo shows incorporés du visionnaire Piero Gilardi, figure de l'arte povera, écolo mais aussi techno animiste avant l'heure, ou encore les fantaisies ta-

pissières d'Aubusson, les peintures pop de Jane Harris ou Nina Childress et la sculpture «qui donne envie de pleurer» d'Eric Baudart, petit bijou d'absurdité et de mélancolie qui plonge dans un bain de fritures des ventilateurs tournant au ralenti – Yannick Miloux réussit à déplier un paysage cohérent. Un paysage stratifié où chaque œuvre est une pierre supplémentaire dans la topographie maligne du Frac-Artothèque, avec son atrium, ses coursives et même son escalier de service entièrement pulvérisé par la peintre Flora Moscovici dans le cadre d'un 1% artistique composé, comme elle le dit joliment, avec toutes celles et ceux qui ont foulé le sol du bâtiment.

Au dernier étage enfin, l'artothèque, et son dispositif simple mais

efficace, des cimaises amovibles sur lesquelles sont accrochées les œuvres de la collection, met à disposition un choix parmi les 4 900 dessins, photos, peintures collectées sur trente ans. Moyennant une cotisation de 25 euros par an et des frais d'assurance qui ne dépassent pas les 30 euros, elle permet à tout un chacun, particuliers, groupes scolaires, d'emporter chez soi pour une durée d'un an une œuvre signée Shirley Jaffe, Claude Closky ou Loïc Raguénès. Début février, le ministère de la Culture a annoncé une enveloppe de soutien de 4 millions au réseau des artothèques (de Villeurbanne à Caen, en passant donc par Limoges) dans le cadre du plan «culture et ruralité».

**CLAIRE MOULÈNE**  
Envoyée spéciale à Limoges



## Stream / «Mountainhead», l'heure des bros

Dans un premier film d'une contemporanéité stupéfiante, le créateur de «Succession» imagine le week-end en huis clos de quatre moguls de la tech, imperméables au chaos mondial déclenché par l'un d'entre eux.

**D**eux ans après la fin de la série *Succession*, son créateur, Jesse Armstrong, semble avoir le plus grand mal à prendre ses distances avec le monde sous cloche des ultra-riches. Le pitch de *Mountainhead*, premier long qu'il réalise et écrit pour le compte de la plateforme Max, ressemble à un rêve humide de Kendall Roy, figure pathétique de sa série qui visait à convertir le vieil empire médiatique de son père à l'ère du Web3: quatre seigneurs de la tech se retrouvent entre bros le temps d'un week-end de déconnexion sur un mont enneigé de l'Utah, dans une villa tout équipée (hélicoptère, ciné, bowling et mur d'escalade) à mi-chemin entre le bunker plaqué or d'un méchant de James Bond et le sarcophage de néopharaon. Ce refuge doré, les protagonistes ne le quitteront pas, sinon le temps d'une escapade nature destinée à hurler à la face du monde, dans un cri primal de bonhomme, le nombre de milliards que chacun d'entre eux pèse.

**Catastrophe.** *Mountainhead* commence comme n'importe quel film de potes. L'histoire d'un groupe d'amis surchargés de travail, éloignés par la vie, qui tentent de rattraper le temps perdu, en frimant et en se chambrant. Randall (Steve Carell) est le daron du groupe. «Papa Ours» a gagné le respect de ses pairs en franchissant le premier le seuil du milliard et en faisant montrer d'un sens de l'abstraction et de la

par Elon Musk ou Mark Zuckerberg.

Avant que Jesse Armstrong ne fasse dérailler le programme de son huis clos en lui ajoutant un dernier élément: la pression du monde extérieur. Quelques heures avant de se mettre au vert, Venis-Musk a lancé une mise à jour permettant de générer des vidéos si bien fichées qu'on ne peut plus discerner le vrai du faux. C'est comme s'il venait d'imbiber son réseau et le monde de kérèsène avant de disparaître. La catastrophe reste hors champ mais dévore peu à peu à mesure que s'empilent les notifications faisant le décompte des victimes de la flambée de règlements de compte entre communautés initiées par ce nouvel outil. Avant que des villes, puis des Etats, ne commencent à défaillir.

**Dégoût.** Le côté fascinant de *Mountainhead*, film de potes aux portes de l'apocalypse, tient à la façon dont il capture l'état d'exaltation mentale de ses moguls, l'espace de frénésie qui s'empare du collectif quand une première idée donne naissance à une seconde, un peu plus délirante, puis à une troisième, totalement absurde mais justifiée *a posteriori* par une tautologie ou par une maxime du petit breviaire accélérationniste. Ce chaos, dehors, «c'est la destruction créatrice» de Schumpeter mise en action; c'est le triomphe de la liberté, «exactement comme les printemps arabes». Quand on y pense, ces morts, «ça soulage un peu la planète».

En épousant l'escalade délirante des ambitions de sa «broligarchie», cette comédie du dégoût incarne le stade nécrosé de la répulsion, comme s'il ne restait plus rien à faire face à ces personnages si ressemblants à ces PDG qui se pressaient à l'investiture de Trump il y a quelques mois que de vomir leurs manières dans un grand éclat de rire. Si l'effet de contemporanéité est stupéfiant, pas certain que ce téléfilm aux faux airs de hors-série de *Succession* vieillisse très bien. Il laisse surtout avec

un terrible sentiment d'impuissance, comme s'il n'y avait plus aucun garde-fou à opposer à ces tarés qui deviennent sur la mort de l'Etat national en sirotant un smoothie.

MARIUS CHAPUIS

**MOUNTAINHEAD** de JESSE ARMSTRONG avec Steve Carell, Jason Schwartzman, Cory Michael Smith, Ramy Youssef... 1h 48. Sur Max à partir de dimanche.

Cory Michael Smith, Steve Carell, Ramy Youssef et Jason Schwartzman jouent d'odieux milliardaires. PHOTO HBO

**la Villette**

**ULTIMA VEZ  
WIM VANDEKEYBUS**

*Infamous Offspring*

Danse

**25 → 28.06.2025**

**MINISTÈRE DE LA CULTURE**

**arte** **Liberation** **Télérama**

# MUSIQUE /

# Le charme de l'ancien

**A Nîmes, Orange, Arles ou Vienne, les théâtres et arènes romaines exercent une certaine fascination sur le public et les artistes, tous genres confondus. De quoi donner un supplément d'âme aux concerts qui y sont donnés.**

Par  
**OLIVIER PERNOT**

**O**ctobre 1971, Pink Floyd investit les ruines de l'amphithéâtre de Pompéi en Italie. Seul au milieu de cet écrin de pierres et de ciel, le quatuor revisite plusieurs titres cosmiques de son répertoire sous l'œil de la caméra d'Adrian Maben. Ce concert mythique et sans public vient d'être réédité. Plus proche de nous, un autre live va marquer les rétines : The Cure au Théâtre antique d'Orange le 9août 1986, filmé par le réalisateur Tim Pope. Quel lien unit ces deux concerts ? Ils se sont déroulés dans des lieux construits durant la Rome antique.

Depuis les années 1990, les enceintes antiques sont de plus en plus utilisées pour y organiser des concerts et des festivals, particulièrement en France. «Ces sont des lieux impressionnantes, où il y a une charge émotionnelle forte», commente Wax Tailor qui a joué aux arènes de Nîmes, au théâtre antique

de Vienne et au pied du Pont du Gard. Le musicien français se souvient particulièrement de son passage à Nîmes le 21 juillet 2010. «Je n'avais jamais vu de concert là-bas et j'allais y jouer avec mon groupe en ouverture de *Jamiroquai*. Je suis rentré dans les arènes en plein après-midi pour le soundcheck. Les gradins étaient complètement vides. C'était intimidant. Tu sens que tu rentres dans une arène de gladiateurs. Il y a une puissance qui se dégage. Le soir, avec le public, cette force est décuplée !» L'enceinte nîmoise, de 11000 places, est devenue une étape estivale incontournable pour les artistes français et internationaux. Comme celles d'Arles, Orange, Vienne ou Lyon.

A partir des années 1960, les monuments antiques, souvent visités et admirés pour leur dimension architecturale et patrimoniale, deviennent épisodiquement des salles de concerts à ciel ouvert. Dès cette époque, Johnny Hallyday est le premier à y jouer régulièrement. Dans les années 1970 et 1980, des concerts ont lieu avec les têtes d'affiche rock

ou pop de l'époque : Wings ou Nico (théâtre antique d'Arles), Soft Machine ou Magma (arènes d'Arles), The Police ou Simple Minds (arènes de Nîmes), Kraftwerk ou The Who (arènes de Fréjus), Yes (théâtre antique de Fourvière à Lyon), Iron Maiden ou Frank Zappa (théâtre antique d'Orange). Mais il s'agit encore de concerts occasionnels. Quelques premiers festivals apparaissent, en éditions uniques, comme Orange 1975 au théâtre antique d'Orange avec Lou Reed, Tangerine Dream, Eric Burdon et Procol Harum, ou New Wave French Connection en 1978 à Fourvière avec Bijou, Téléphone, Starshooter et Marie et les Garçons.

Puis deux festivals de jazz se créent dans ces lieux particuliers. L'International Jazz Festival de Nîmes, de 1976 à 1988, reçoit Dizzy Gillespie, Sarah Vaughan, Art Blakey ou Keith Jarrett. Jazz à Vienne démarre en 1981 et devient progressivement l'un des plus grands festivals de jazz en France. En plus de quarante éditions, l'événement a accueilli, entre autres, Ella Fitzge-

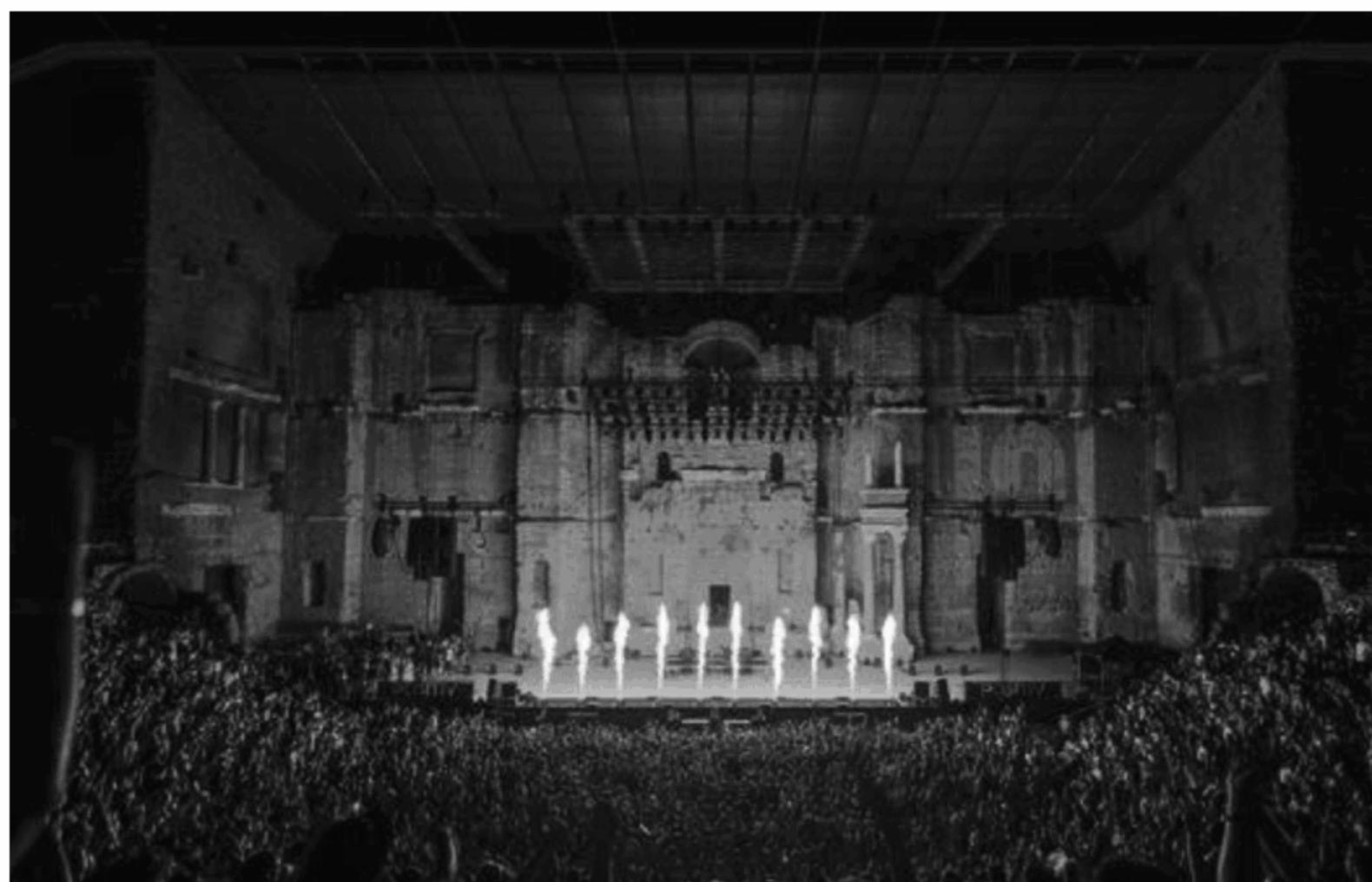
rald, Stan Getz, Norah Jones, Michel Petrucciani, Herbie Hancock – venu une douzaine de fois – ou Miles Davis qui y a donné, le 1<sup>er</sup> juillet 1991, l'un de ses derniers concerts en France, quelques semaines avant son décès. Pour tous les musiciens et les amateurs de jazz, le théâtre antique de Vienne, d'une capacité de 7 500 places, est une enceinte magistrale. Le saxophoniste franco-suisse Léon Phal a eu l'occasion de s'y produire en 2021 et en 2024 : «C'est un lieu singulier et extraordinaire. La scène est immense et en face, les gradins sont très inclinés. Cela donne la sensation de jouer face à un mur de personnes, une vague humaine qui monte très très haut dans le ciel. C'est impressionnant ! En tant que jazzman, c'est fou de jouer là-bas, c'est un souvenir indélébile.»

## Piste de corrida goudronnée

En 1986, le retentissement du concert filmé de The Cure à Orange donne un nouvel éclairage fort sur les lieux antiques en France.



Comme ceux de Dire Straits aux arènes de Nîmes en 1992. Le groupe britannique vient jouer six soirs, trois fois en mai et trois fois en septembre, avec là encore la captation d'un album et d'une vidéo live (*On The Night*). «Ces concerts de Dire Straits étaient extraordinaires, musicalement et techniquement, avec un son et un show lumières incroyables», se remémore Thierry Barbier qui a été pendant quarante ans le régisseur général des arènes. Cette année 1992 est d'ailleurs charnière dans l'organisation de concerts, aux arènes de Nîmes comme ailleurs. Le 5 mai 1992, avant un match de football, une tribune provisoire, cons-



Le théâtre romain d'Orange, l'un des seuls à avoir conservé son mur de scène. YOUR WOLF AGENCY



Pink Floyd, précurseur à Pompéi, en 1971. PHOTO BR. ORTF. RTBF. COLL CHRISTOPHEL



Le festival Jazz à Vienne en 1990. PHOTO BERTRAND DESPREZ VU

## LA DÉCOUVERTE

# Zir Pachet Epreuves de force



ROMAIN POLLET

**L**a révélation faite au monde du génie de Gojira lors de la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques permettra-t-elle à une scène considérée comme «extrême», en pleine effervescence, de faire encore un peu plus son trou? C'est bien le mal que l'on souhaite aux Parisiens de Zir Pachet. Leur premier album, *U De Fas*, toutes guitares dehors, vient renouveler le noise rock (et le post hardcore si on en croit les autorités compétentes) dans un chaos magnifiquement orchestré où l'on distingue même quelques notes de thérémine. Assourdissant, souvent dissonant, parfois expérimental, *U De Fas* est un album concept aux structures complexes, où le chaos se retrouve aussi dans une critique jusqu'à l'absurde de nos vies submergées par le numérique et ses aberrations, puisque six de ses huit morceaux chantés s'inspirent des innombrables spams reçus par le chanteur-guitariste Thibault Lieurade durant la conception du disque. De quoi réfléchir à l'absurdité de certains de nos usages technologiques. Quatuor punk à fortes velléités expérimentales, ce qui s'entend dans les plages instrumentales, sonnant comme le calme avant une tempête homérique, Zir Pachet parvient par son inventivité à délivrer onze titres ambitieux, impeccables produits et surtout jamais monolithiques, quelque part entre cinquante nuances de force brute et le chaos n'est pas un long fleuve tranquille.

BENOÎT CARRETIER

**ZIR PACHET U DE FAS**  
(Influenza Records)

## LA RÉDITION

# The Pale Fountains Jamaïs oubliés

Il suffit parfois de peu pour qu'un groupe de rock indé britannique se construise une légende. Prenez The Pale Fountains, sûrement l'un des groupes les plus sous-estimés des années 1980: deux albums de pop d'inspiration sixties et bossanova raffinée, un micro-tube en 1982 (*Thank You*), mais un échec commercial total suivi d'une séparation en 1986 (et de pertes abyssales pour Virgin). Pour autant au fil des ans, un noyau dur de fans entretenant la flamme du souvenir s'est constitué, de quoi justifier la parution de ce coffret réunissant les albums *Pacific Street* et... *From Across the Kitchen Table*, ainsi qu'une quarantaine d'inédits et de rares (demos, prises alternatives, faces B, versions singles). De quoi partir à la découverte du groupe mené par les frères Head, deux artistes maudits dont les talents de mélodistes – à l'inverse des concurrents directs Lloyd Cole ou The Smiths – ne se transformèrent jamais en espèces sonnantes et trébuchantes. Au contraire.

B.C.

**THE PALE FOUNTAINS**  
*THE COMPLETE VIRGIN YEARS* (Cherry Red)

truite au mépris de règles élémentaires de sécurité et sans aucun contrôle, s'effondre au stade de Furiani en Corse, faisant 18 morts et plus de 2300 blessés. Dès lors, les consignes de sécurité vont être drastiquement renforcées dans tous les événements, sportifs comme culturels. «Avant le drame de Furiani, l'organisation de concerts était folklorique», continue Thierry Barbier. Dans les arènes de Nîmes, il y avait encore les barricades en bois et le sable de la piste de corrida. Cela soulevait des nuages de poussière et les techniciens se plaignaient car cela pouvait endommager leurs consoles sons et lumières. Des câbles couraient à même le sol et il y avait des boîtiers électriques sans protection. Certains spectateurs grimpait dessus pour mieux voir les concerts.» Aujourd'hui, la sécurité est très réglementée et la piste des arènes de Nîmes doit même être provisoirement goudronnée chaque été entre deux périodes de corrida.

A partir des années 1990 et 2000, les concerts dans les enceintes antiques deviennent plus réguliers. Avec des moments inoubliables, comme les deux nuits électroniques Boréalis ou le show de Daft Punk aux arènes de Nîmes (une des trois dates françaises de la tournée *Alive 2006-2007*), le concert Neil Young & Crazy Horse au Théâtre antique de Vienne (filmé sur scène par Jim Jarmusch avec une caméra Super 8) ou les trois dates de Radiohead en ouverture de la tournée de l'album *Kid A* (théâtres antiques d'Arles et de Vaison-la-Romaine, arènes de Fréjus). Ou le concert de Metallica à Nîmes. «Le groupe cherchait un lieu magique en

France pour y filmer un live, se rappelle le producteur Salomon Hazot. J'ai envoyé des photos des arènes et Metallica a accepté. Cela a donné un concert mémorable, avec beaucoup de pyrotechnie et un feu d'artifice à la fin. Les quatre musiciens étaient sidérés et le public aussi.» Ce live exceptionnel, du 7 juillet 2009, se retrouve dans le DVD *Français pour une nuit*, sorti aussi dans une version luxe avec un coffret en forme d'arènes.

### «Pete Doherty touchait les pierres»

«Une relation forte se crée entre les artistes et les lieux antiques, expliquent Emmanuelle Durand et Vincent Anglade, les directeurs des Nuits de Fourvière à Lyon. Damon Albarn est un habitué du festival. Il y est venu en solo ou avec ses multiples projets (Blur; The Good, The Bad and The Queen). James Murphy de LCD Soundsystem, Patti Smith ou Nick Cave adorent aussi le théâtre antique de Fourvière. Dans ce cadre, leurs concerts sont toujours des moments suspendus, hors du temps. Même si le théâtre accueille 4200 spectateurs, il y a un rapport de proximité, d'intimité entre le public et l'artiste.» Programmant des concerts de musiques actuelles depuis les années 1990, les Nuits de Fourvière sont un événement majeur sur la carte des festivals d'été. Tout comme la référence lyrique et classique Les Chorégies à Orange, et le récent Positiv Festival, spécialisé électro, également à Orange. Avec cette spécificité concernant ce théâtre romain qu'il s'agit de l'un des trois seuls au monde à avoir

conservé son mur de scène. Comme on peut le voir dans le film *The Cure In Orange*.

Jean-Marc Pailhole, le directeur du festival Les Escales du Cargo à Arles, a constaté que le caractère romain du théâtre antique, de 2 500 places, passionnait les artistes: «Les musiciens de Garbage ont même visité le Musée départemental Arles Antique l'après-midi avant de jouer le soir. Ils étaient émerveillés. Pete Doherty, lui, touchait les pierres du théâtre et trouvait incroyable de jouer dans un tel endroit.» Si tous ces lieux antiques ont une aura indiscutable et sont des écrins majestueux pour les concerts, ils demeurent des monuments classés. Certains sont même inscrits au Patrimoine mondial de l'Unesco. Les services du Ministère de la Culture «s'assurent donc que les événements ne portent pas atteinte à la bonne conservation de ces monuments antiques, précieux et fragiles». Ainsi pierres et éléments, vieux de 2000 ans, ne doivent pas être déplacés, percés ou abîmés, et des restrictions sont mises en termes de transport et d'installation de matériel. Les Directions régionales des affaires culturelles organisent des visites régulières de contrôle et de vérification d'un cahier des charges strict. Pendant une quinzaine d'années, durant l'hiver, les arènes de Nîmes étaient recouvertes d'une bulle chauffée pour y organiser également des concerts. «Mais cela a asséché les pierres, précise Thierry Barbier. Ces pierres ont besoin de respirer, d'être balayées par la pluie, séchées par le vent et le soleil.» Et bercées aussi par de la musique. ◆

# MUSIQUE/



## FUSCO

*She feat. Iggy Pop*

Il a beau avoir déclaré détester la techno, le Stooge en chef prête sa voix à cette belle digression électronique deep-ambient, œuvre d'une artiste italienne, spécialiste de la harpe électrique. Y a pas que JMJ dans la vie.

## BOB SINCLAR

*Speechless*

A force de le voir faire le clown sur Insta, on a tendance à oublier la capacité du producteur tricolore à enflammer le dancefloor. Exemple avec ce track electro-house minimal et classe. Mais oui.

## LA POCHETTE

### Pachyman «Ce n'était pas intentionnel, mais ça a fini par avoir un look très rétro»

Ce natif de Porto Rico, fan de Nirvana, illumine les enceintes avec une pop-reggae dub à l'accent latino. Mais alors pourquoi ce visuel? Ce producteur et multi-instrumentiste nous donne la réponse.

**Mise en place.** «Toutes les pochettes de mes albums me mettent en avant. Je suis resté dans cette logique. Tout s'est fait de manière plutôt improvisée. Au début, je n'avais que le nom du disque, *Another Place*. J'en ai parlé à mon pote Alex Bulli, photographe. Il a trouvé le concept et ma femme, Christine Fraguella, comme d'habitude, a réalisé le design d'après la photo qui donne le ton du visuel. Le shooting s'est déroulé dans le studio de nos amies, le Tropico Beauty, géré par les Giraffe Sisters. Nous avons installé des accessoires que nous avions rapportés de chez nous. Les clichés choisis, Christine a passé en revue plusieurs idées pour le graphisme.»



PACHYMAN ANOTHER PLACE (ATO Records)

**Interprétation.** «Nous voulions une ambiance légèrement bizarre sur la pochette. Au départ, je n'avais pas l'intention que ce soit déstabilisant, mais je suis content de voir que ce sentiment a été provoqué par cette image. Cela signifie que nous avons réussi à atteindre une sorte d'émotion lors du shooting. C'est un album minimaliste et la pochette peut véhiculer cette émotion. Il est plus sombre que mes précédents, donc peut-être que ça explique ce côté légèrement inquiétant transmis par le visuel. J'aime la façon dont le bleu de ma veste ressort et contraste bien avec l'orange et le jaune. D'habitude, je ne suis pas très à l'aise sur les photos et là j'ai l'air détendu. C'est ce qui me fait dire que c'est une bonne pochette.»

*Recueilli par PATRICE BARDOT*

En concert le 3 juin à Paris, Point Ephémère.

## PLAYLIST

## ON Y CROIT



DR

### DRAGA monte au front

**Le collectif de musiciennes met en musique le roman de Monique Wittig, empruntant la fougue militante d'un texte féministe fondateur.**

Une voix rauque s'échappe d'autres voix qui se superposent à la manière du *O Superman* de Laurie Anderson. C'est celle de l'actrice Anna Mouglalis, soutenue par les chœurs illuminés d'un supergroupe composé des musiciennes, compositrices et chanteuses Lucie Antunes, P.R2B, Theodora Delilez et Narumi Herrisson. Toutes ont accompagné les adieux à la scène de Brigitte Fontaine au Printemps de Bourges et participé à l'adaptation scénique de *Sorcières* de Mona Chollet entre 2022 et 2023. Réunies ici sous l'alias DRAGA, elles mettent en musique *Les Guérillères* de Monique Wittig (1969). Ce texte devenu culte, vecteur d'un féminisme lesbien scandaleusement radical, a été pensé par son autrice comme un cheval de Troie capable de détruire la norme hétérosexuelle, à l'avant-garde du Mouvement de libération des femmes.



DRAGA  
Ô GUÉRILLÈRES  
(CryBaby)

Dans ce livre manifeste, DRAGA est le prénom (parmi d'autres) de celles qui chantent, dansent, jouissent de leur clitoris, s'enorgueillissent de leur vulve, portent le fusil, cultivent le désordre, crachent sur le patriarcat, défient les règles établies, arrachent leur liberté et triomphent en laissant pour mort le vieux monde qui cherche à les avilir. Les racines de leur férocité débridée s'expriment ici dans un cortège de voix, primitives et habitées, urgentes et fanatiques, presque animales, traitées comme un ins-

trument organique et percussif à la façon de Meredith Monk ou, encore une fois, de Laurie Anderson. Ces phonèmes non verbaux appuient l'intention rageuse du propos. Figure du #MeToo cinéma, Anna Mouglalis se révèle autoritaire, impétueuse, belliqueuse, grossière, avec son franc parler-chanter qui entre en collision avec une partition volubile, où se croisent des percussions qui carillonnent, des mélodies d'orgue élégiaques, des riffs de

guitare kraut, des synthés psychés et une basse ronronnante. DRAGA se coule à merveille dans cette poésie épique, au croisement du post-punk et de la cold-wave, dont on ressort grisé, ivre de colère et de combat.

ALEXANDRA DUMONT

## Vous aimerez aussi

### PEACHES

*THE TEACHES OF PEACHES*  
(2002)

Manifeste punk disco burlesque d'une poésie crue et cul outrancière, qui feint d'aimer le regard objectivant des hommes pour mieux le renverser.

### PUSSY RIOT

*XXX* (2016)

Dans cet EP, Nadya Tolokonnikova, guerillière russe endurcie aux happenings encagoulées, nous livre sa version du sexe fort sur un *Straight Outta Vagina* punk menaçant.

### LOUISADONNA

*PARASITE* (2025)

Une militante infatigable dont la colère transpire dans chaque recoin de son premier album qui dézingue à tout va le vil parasite, dominant, possédant, avec un humour grinçant.

**ALEX ROSSI***L'amore fa volare*

Sorte d'italo-disco dégingandé surboosté à l'hyper-pop, produit Play Paul, figure de la French Touch. Euphorisant et pétillant comme un verre de prosecco dégusté en regardant un coucher de soleil sur Ischia.



ALBIN DURAND

**ODEZENNE***Hey Joe*

Mine de rien, le trio bordelais se construit une sacrée discographie à la marge du rap, de l'indé, de la chanson dans un esprit franchement punk à l'humour souvent cinglant. Comme avec cet extrait du prochain album.

**KCIDY***Maisons vides*

Mélange de malice et de mélancolie, le premier extrait du troisième album de Kcidy confirme son talent pour une pop inventive et discrètement psychédélique. Moins de claviers, plus de guitare, ça lui réussit.



Retrouvez cette playlist et un titre de la découverte sur [Libération.fr](#) en partenariat avec Tsugi radio

**CASQUE T'ÉCOUTES ?****Mathieu Blanchard Athète****«J'écoutais Eminem en secret»**

**C**et ancien ingénieur a basculé avec succès dans l'ultra-trail il y a moins de dix ans. Après une belle seconde place à l'UTMB en 2022, ce Français de 37 ans originaire de Cavaillon a marqué les esprits en survolant la Diagonale des Fous en octobre à la Réunion (160 km) et la Yukon Arctic Ultra (600 km en 8 jours) en février et dans un froid polaire.

**Quel est le premier disque que vous avez acheté adolescent?**

*The Marshall Mathers* d'Eminem. Je me souviens qu'il avait en France la réputation d'être méga vulgaire. Donc j'écoutais en secret car mes parents n'aimaient pas du tout !

**Votre moyen préféré pour écouter de la musique?**

Avec mes écouteurs à oreilles libres. La musique tout en m'entraînant en trail, en écoutant les bruits de la nature.

**Le dernier disque que vous avez acheté et sous quel format?**

Je dirais *Hybrid Theory* de Linkin Park, dans les années 2000. Mais je n'apprécie plus ce genre de musique depuis longtemps.

**Où préférez-vous écouter de la musique?**

Partout : à l'entraînement, en transport, en concert.

**Est-ce que vous écoutez de la musique en travaillant?**

Oui souvent, j'écoute des sons électroniques sans parole, minimales, ou des sons type ondes alpha.

**La chanson que vous avez honte d'écouter avec plaisir?**

*Aicha* de Khaled et *Baby One More Time* de Britney Spears.

**Le disque que tout le monde aime et que vous détestez?**

Je ne suis pas fan d'*Harlequin* de Lady Gaga. J'ai été déçu par le film *Joker*, donc ça doit venir de là.

**Le disque pour survivre sur une île déserte?**

Un son que l'on peut écouter pour se reposer, pour chanter mais aussi travailler ou encore danser. Donc *Legend, the Best of Bob Marley*.

**Quelle pochette de disque avez-vous envie d'encadrer chez vous comme une œuvre d'art?**

*Abbey Road* (Beatles), *Dark Side of the Moon* (Pink Floyd) et *Nevermind* (Nirvana).

**Un disque que vous aimeriez entendre à vos funérailles?**

Un truc super émotionnel. *I Will Always Love You* de Whitney Houston.

**Préférez-vous les disques ou la musique live?**

Les deux, j'aime simplement écouter de la musique ! Les lives sont plus rares et plus précieux, on

apprécie la musique différemment puisqu'on peut connecter avec l'artiste.

**Votre plus beau souvenir de concert?**

Je choisirais plutôt les plus beaux festivals que j'ai vécus : le Sziget en Hongrie, et l'Igloofest à -20 °C à Montréal.

**Allez-vous en club pour danser, draguer, écouter de la musique sur un bon sound-system ou n'allez-vous jamais en club?**

Je l'ai fait énormément dans ma vie étudiante à Montréal, j'adorais ça. Aujourd'hui, ma vie d'athlète pro ne me permet plus d'y aller souvent, mais j'y vais quand même ponctuellement, dans les périodes de relâches post-courses.

**Quel est le groupe que vous détestez voir sur scène mais dont vous adorez les disques et inversement?**

J'ai été déçu par Kavinsky. Quand j'écoute à la maison ou en courant, c'est hyper entraînant, alors qu'en live, à l'Igloofest de Montréal, j'ai trouvé ça nul. Ce n'était pas du tout dansant.

**Votre film musical préféré ou votre musique de film préférée?**

Je suis très fan de tout ce que fait Hans Zimmer, par exemple *Time* dans *Inception*.

**Quel est le disque que vous****partagez avec la personne qui vous accompagne dans la vie?**

*Rivages* de Bon Entendeur.

**Le morceau qui vous rend fou de rage?**

N'importe quel morceau de metal. Ça hurle tout le temps, c'est une musique affreuse. A ma salle de muscu, un mec a mis ça et j'ai quitté la salle, je n'en pouvais plus.

**Le dernier disque que vous avez écouté en boucle?**

*Walkerworld* d'Alan Walker, sur ma Yukon Arctic Ultra, j'avais besoin d'énergie.

**Le groupe dont vous auriez aimé faire partie?**

Celui de mon père : les Six Ones. Il a monté ce groupe à 14 ans, ça fonctionnait super bien, il m'a raconté plein d'histoires. Mais il a finalement choisi de devenir prof de maths.

**Le morceau de musique qui vous fait toujours pleurer?**

James Horner, *Legends of the Fall*. Recueilli par DAVID KAWIKA

**SES TITRES FÉTICHES**

MICHEL SARDOU  
*Je viens du sud* (1981)

DAFT PUNK  
*One More Time* (2000)  
EMINEM  
*Lose Yourself* (2002)

**AGENDA**

Même sans son Blues Explosion, c'est toujours un plaisir de voir sur scène **Jon Spencer**, incontournable incarnation rock'n'roll avec une salutaire ouverture d'esprit. Le complément de programme est largement à la hauteur avec la légende australienne Kim Salmon (The Scientists entre autres) et le quatuor féminin punk-garage-pop Alvilda.

Ce lundi à Lille, l'Aeronef.

Ouverture du grand raout annuel musico-écolo, mais aussi cuistot, puisque la gastronomie (veggie of course) est à l'honneur sur les pelouses du festival **We Love Green**. Une première soirée transgénérationnelle entre hip-hop et electro. Avec d'un côté les poids lourds Vald, Tiakola, SDM et de l'autre les vétérans qui présentent Paul Kalkbrenner ou Kavinsky. Comme arbitres l'inclassable Yseult et la DJ et productrice sans frontières Chloé Caillet. A table !

Ce vendredi à Paris, Bois de Vincennes.



Paul Kalkbrenner, sera vendredi à We Love Green. PHOTO DR

Même si ce festival électro-nique se nomme **le Bon Air**, quelques rafales de mistral ne sont pas forcément les bienvenues. Si c'était le cas, on peut compter sur la programmation pour réchauffer l'atmosphère. Avec en tête d'affiche, Anetha, reine d'une efficace sensualité techno. La preuve que l'on peut tabasser avec élégance. Aussi à l'honneur, le duo house nord-irlandais Bicep dont le show audio-vidéo arrive toujours à vous agripper, même si vous êtes fans de Hélène Segara. Ceci n'est pas une critique naturellement.

Ce vendredi à Marseille, Friche de la Belle de Mai.

**L'ORIGINAL/LA REPRISE: «FRAGILE»**

La vie d'une chanson et ses réécritures parfois surprenantes.

**Sting (1972)**

Fragile, ce n'est pas forcément un adjectif que l'on appliquerait à l'insubmersible bassiste de The Police, dont la carrière en solo a largement dépassé en popularité celle du trio. L'enfant de Newcastle a aligné les tubes pop depuis sa première tentative en 1985. Extrait de son second album, ... *Nothing Like the Sun*, sorti en 1987, cette chanson représente un peu tout ce que l'on peut aimer ou... détester

dans le répertoire du pote de Mylène Farmer. Une mélodie sirupeuse, des arrangements bien clean aux cordes labellisées eighties, une production garantie sans aucune aspérité. Ce n'est pas sans raison si Police, à ses débuts, était traité comme des punks de pacotille. Les «vrais» punks n'ayant jamais été capables de virtuosité musicale. C'est bien le cas de Sting, multi-instrumentiste ayant démarré en tant que contrebassiste dans un groupe de jazz-fusion. L'horreur quoi.

**Emilia Holliday & Minsthorpe Community College (2025)**

Depuis sa sortie en mars dernier, on à peu près tout écrit, tout lu, au sujet de la série de Netflix *Adolescence* : sa virtuosité technique, la qualité de ses acteurs et, évidemment, la violence chez les jeunes et le débarroi des parents. Même sa musique a été disséquée. Dont évidemment cette reprise que l'on entend pendant le final de l'épisode 2. Une interprétation signée par l'actrice Emilia Holliday qui incarne la victime, accompagnée par la chorale du collège de la ville de South Emsall, lieu de tournage d'une partie de la série. A l'écoute on comprend que Sting ait salué (avec jalouse?) la performance sur les réseaux. Toute en dépouillement, s'appuyant uniquement sur un piano et des chœurs d'ados, cette reprise frissonnante se situe à mille lieues du clinquant et de l'émotion factice de la version originale. Le bonheur quoi.

# LIVRES /

# Emmanuel Ruben François-Henri Désérable. Voyages, voyages

Dans «l'Usage du Japon», Emmanuel Ruben poursuit sa quête d'«extases géographiques», tandis que François-Henri Désérable part à moto sur les traces de Che Guevara dans «Chagrin d'un chant inachevé».

Par ALEXANDRA SCHWARTZBROD

**D**ans ce monde en fusion, aussi anxiogène qu'incertain, ces deux livres font l'effet d'un shot d'énergie créative, d'un encouragement à aller voir ailleurs si l'on y est, à ouvrir grand fenêtres, portes et frontières pour se remplir d'un air nouveau et enfin respirer. *L'Usage du Japon* d'Emmanuel Ruben et *Chagrin d'un chant inachevé*. *Sur la route de Che Guevara* de François-Henri Désérable sont tout autant des exercices littéraires que des récits de voyage. Alors que le monde rétrécit, ils nous embarquent loin, très loin avec une curiosité, un humour et un enthousiasme vite contagieux.

Sur les 283 pages de son livre, rien ne vient, à aucun moment, mettre un frein au plaisir fou que ressent Emmanuel Ruben à découvrir le Japon à l'occasion d'une résidence d'écriture de quatre mois à la Villa Kujoyama, un établissement artistique basé à Kyoto qui relève de l'Institut français et bénéficie du soutien financier de la Fondation Bettencourt-Schuller. Tout autre auteur se serait contenté de prendre des notes pour son prochain roman lié au Japon (un projet détaillé doit être proposé pour concourir à cette résidence), en l'occurrence l'épopée d'Ito Tadataka (1745-1818), le premier homme à avoir fait le tour de l'archipel à pied, mais Ruben n'a pas eu la patience d'attendre. Trop de choses à raconter. Trop de dessins à crayonner. Trop d'extases à communiquer. Oui, ces «extases géographiques» qui ponctuent chacun de ses livres, lui, le géographe qui n'aime rien tant que découvrir la topographie d'un pays à vélo. On se souvient avec émotion de sa travers-

sée de l'Europe sur sa «bécane» comme il dit, le long du Danube, qui lui avait valu nombre d'extases et d'escarres, les unes n'ayant aucun rapport avec les autres. Il en avait tiré en 2018 un formidable récit de voyage, *Sur la route du Danube* (Rivages), qui avait été récompensé par le prix Nicolas Bouvier. Et c'est justement en hommage à Nicolas Bouvier, le célèbre auteur de *l'Usage du*

*monde* (1963), que Ruben a rédigé cet *Usage du Japon*, agrémenté de dessins et aquarelles délicieusement poétiques, par exemple le Mont Fuji peint dans différentes nuances de bleu. Qu'est-ce qui a bien pu attirer au Japon ce passionné des pays de l'Est traversé par les tourments du Proche-Orient ? Le judo et les arts martiaux, d'abord, qui lui ont

donné très jeune «le sens de la discipline intérieure». La découverte à l'adolescence de l'art d'Hokusai dont on sent l'influence sur ses propres dessins puis celle de la *Chronique japonaise* de Nicolas Bouvier qui l'avait «tellement charmé» qu'il avait failli prendre illico un billet pour Tokyo. Mais l'habitait surtout la certitude de pouvoir retrouver au Japon l'archipel imaginaire, la Zyntharie, que, gamin rêveur et déjà passionné de géographie, il s'était fabriqué autrefois.

### Une Norton 500 cm<sup>3</sup>

Les passions d'adolescent laissent décidément des traces. Chez François-Henri Désérable, parti lui sur les traces de Nicolas Bouvier en Iran (*l'Usure d'un monde*, Gallimard), c'est le souvenir du portrait mythique du «Che» par Korda, où l'on voit le guérillero poser pour la postérité, bérét sur la tête, visage fier et déterminé, qui l'a incité à prendre le large. Et surtout la hantise de se sédenteriser et de s'encroûter, à l'âge où certains commencent à «investir dans la pierre» en s'endettant sur trente ans. «Je n'en avais ni les moyens ni l'envie», écrit-il. Signant un acte de vente, j'aurais eu la sensation de signer mon propre registre d'écrou - et de voir ma liberté circonscrite à quelques mètres carrés.» Partir donc, mais pour aller où ? Repensant à cette formule de Nicolas Bouvier, qui a décidément nourri l'imaginaire des écrivains voyageurs, «c'est la contemplation silencieuse des atlas, à plat ventre sur le tapis, entre dix et treize ans, qui donne ainsi l'envie de tout planter là», il a revu la carte punaisée au mur de sa classe où figuraient les noms de Bombay, d'Oulan-Bator, de Vancouver, de Samarcande. Et pourquoi pas Cordoba, en Argentine, d'où partirent «le matin du



François-Henri Désérable. PHOTO P. NORMAND. LEEXTRA. OPALÉ

Ci-dessous : Dessin extrait de *l'Usage du Japon*. d'Emmanuel Ruben (en photo, à droite). PHOTOS STOCK ET P. MATSAS. LEEXTRA. OPALÉ



29 décembre 1951 Ernesto Guevara, vingt-trois ans, et son ami Alberto Granado, vingt-neuf ans. [...] L'itinéraire des deux G.: Argentine-Chili-Pérou-Colombie-Vénézuela. Leur moyen de transport : une Norton 500 cm<sup>3</sup> 1939 qu'ils baptisent La Poderosa-La Vigoureuse. La durée du voyage : sept mois. Sa longueur : 8 000 kilomètres». François-Henri Désérable avait bien sûr vu au cinéma *Carnets de voyage*, le film réalisé par Walter Salles à partir des récits des deux G., ses images flottaient encore dans sa mémoire. Alors, fort de ses trois pauvres mots d'espagnol, «no», «hablo» et «español», il a appelé un pote intrépide (il fallait bien être deux pour reconstituer l'aventure) et ils se sont envolés vers l'Amérique du Sud pour la traverser à moto, du moins essayer. Emmanuel Ruben et François-Henri Désérable ont beaucoup en commun. Bruns, fins et secs, des physiques de cyclistes ou de marcheurs, 44 ans pour le premier, 38 ans pour le second, une curiosité insatiable, un goût certain pour le risque et l'aventure, et surtout une sacrée plume. Il en faut pour raconter un voyage sans lasser. Car, au



fond, il n'y a rien de plus ennuyeux qu'une description de paysage qu'on ne connaît pas et qui ne vous parle pas. Pas une seconde, pourtant, nous n'avons lâché leurs deux récits. Car ils comportent chacun une part de suspense, de hauts et de bas. Le premier, à peine arrivé, a enfourché son vélo amené spécialement de France. Le second s'est trouvé une moto, forcément : même si celle-ci a très vite lâché, il fallait tenter de suivre le mythe jusqu'au bout de la route.

#### Feuilles d'érable

«Au bout de deux mois de résidence, je commence à le trouver, le rythme, même si je sais que le satori, l'état d'éveil épiphanique du bouddhisme zen, est encore loin, écrit Emmanuel Ruben. Et cela veut dire d'abord apprendre à ralentir, ne plus courir partout dans l'angoisse de l'arrivée de l'hiver, de la chute des feuilles mortes, ne plus craindre de rater l'instant resplendissant, laisser venir, regarder la neige tomber comme dans une pièce de Tchekhov, ne plus jouer aux momiji gari, les chasseurs de feuilles d'érable, capables de parcourir des centaines de

bornes pour voir la plus belle frondaison en feu.» Vivre au Japon c'est apprendre une autre façon d'apprendre le temps, «apprendre à transcender la routine en rituels». On sent que l'auteur a savouré chaque seconde et chaque bouchée, s'est rempli du moindre paysage et du moindre son, convaincu au plus profond de lui-même qu'il vivait une expérience qui ne reviendrait pas et qui emplirait son imaginaire pour les mois, les années et les décennies à venir.

Pour François-Henri Désérable, le voyage a été plus difficile. Nulle résidence pour vous ouvrir ses portes à la nuit tombée, c'est la débrouille qui a guidé ses pas, pour le meilleur et pour le pire. «Le voyage est une boîte de Pandore : ouvrez-la, en sortiront l'allégresse, l'étonnement, l'émerveillement, la volupté, la joie (et un certain nombre d'ennuis). Mais elle se refermera sur l'ennui», écrit Désérable. On est sans cesse aux prises avec ces «mille corvées qui rongent les jours en pure perte» : on passe le plus clair de son temps à défaire son sac, à le refaire, à vérifier qu'on a bien sur soi son passeport, son argent, à laver le peu

**EMMANUEL RUBEN**  
L'USAGE DU JAPON.  
UNE TRAVERSÉE  
DE L'ARCHIPEL À VÉLO  
Dessins de l'auteur,  
Stock, 286 pp, 21,90 €  
(ebook : 15,99 €).



**FRANÇOIS-HENRI  
DÉSÉRABLE**  
CHAGRIN D'UN CHANT  
INACHEVÉ. SUR LA ROUTE  
DE CHE GUEVARA  
Gallimard, 196 pp, 20 €  
(ebook : 14,99 €).



considéreront que c'est une importation illégale. Et les importations illégales, crois-moi, confiscado.» Désirable tente de le cacher dans sa poche puis dans son sac mais chaque fois l'autre se moque. Ce sont les premiers endroits où les douaniers iront fouiller. «- Enfin, dis-je, qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ? Carlos saisit ma main, et me fit toucher son entrejambe. C'était grand et dur. - Samsung Galaxy, précisa-t-il en me faisant un clin d'œil. Et puis il ajouta : - De vrais machos ces flics. Crois-moi, ton caleçon, c'est le seul endroit où ils n'iront pas foutre leurs pattes.»

#### L'ombre d'un condor

Le voyage de Désirable se termine à Cuba là même où, le 5 mars 1960, le Che a été immortalisé grâce au Leica et au talent de Korda, photo qui ne sera publiée qu'en 1967, après la mort du guérillero. Il est temps alors pour l'écrivain voyageur de penser à rassembler ses souvenirs, «tirer de l'oubli ce soleil que j'avais vu sombrer dans les eaux immobiles d'un lac argentin, l'ombre démesurée d'un condor sur les parois d'une falaise, la comptine fredonnée par une fillette habillée de chiffons ou le chant d'un oiseau en faction sous la cime des arbres.» Pour Ruben, la quête est davantage intérieure. «J'attendais du Japon qu'il me guérisse de la dépression. J'ai trop écouté Leonard Cohen – alias Jikan-San – pour ignorer que la guérison est impossible mais je sais aussi grâce à lui, qui vécut six ans dans un monastère bouddhique californien, que le zen est le meilleur palliatif contre la tentation du pire. L'objectif est de se dissoudre, d'oublier son triste moi, d'abolir ses frontières, de cesser de se croire important, de replanter ailleurs la petite graine hystérique du moi. La principale leçon du Japon, c'est d'apprendre à faire le vide – un vide aiguisé par le sentiment d'exil.»

de vêtements que l'on a, à regretter la trousse à pharmacie que l'on n'a pas, à se perdre, à demander son chemin, à chercher un endroit où dormir, et, si l'on est à bord d'un cargo, à faire la queue.» Parfois même on apprend des cachettes auxquelles on n'aurait jamais pensé. Désirable attend, en compagnie de dizaines d'autres, de passer la frontière entre la Colombie et le Venezuela où l'on manque de tout. Il se retrouve derrière un certain Carlos, vénézuélien de 20 ans passé quelques heures plus tôt en Colombie pour acheter des capotes. Les deux hommes commencent à discuter, Carlos lui demande s'il a un téléphone et, la réponse étant positive, lui conseille de le cacher. «- Tu as la facture d'achat du téléphone avec toi ? Non ? Eh bien ils

population a doublé, elle est devenue un être un peu fou qui n'en finit pas de se métamorphoser.» Autre grand récit tout juste paru chez Stock, *Vers l'Orient, carnets de voyages de Tanger à Kyoto*, d'Abdelwahab Meddeb, écrivain, éditeur, historien de l'art né en 1946 à Tunis et mort en 2014 à Paris où il a animé *Cultures d'islam* sur France Culture. Ce grand érudit a laissé derrière lui soixante-dix-neuf carnets de notes rédigés en arabe ou en français et agrémentés de croquis architecturaux, de dessins de paysage et même de fleurs séchées. «Je dis ce que le corps enregistre. C'est ma façon d'être présent au monde, dans ce que le lieu révèle», écrivait-il. Ce livre-là est consacré à l'Orient, d'autres devraient suivre sur l'Europe, Marrakech ou Dakar. A.S.

#### CARNETS DE NOTES ET FLEURS SÉCHÉES

Rien de tel qu'un livre pour préparer ou accompagner un voyage, voire pour simplement en rêver quand on ne peut s'évader loin, pour des raisons financières ou écologiques. Les éditions l'Arbre qui marche ont eu la formidable idée de lancer la collection «Premier voyage» qui propose à un romancier de servir de guide dans une ville qu'il connaît bien. Après Ljubljana par Brina Svit et Rome par Eleonora Marangoni, c'est Bogotá que nous fait découvrir le romancier colombien Santiago Gamboa, la ville où il est né un jour de décembre 1965. «La Bogotá de ma jeunesse était très différente de celle d'aujourd'hui et, si ce n'est sa forme rectangulaire vue du ciel, je peux dire qu'il n'en reste pas grand-chose», écrit-il. Les vagues migratoires se sont succédé, la

# LIVRES / POCHES

## Cardinale entre deux réals Des tournages par Francesco Piccolo

Par PHILIPPE LANÇON

**A** Palerme, sur le tournage du *Guépard*, Visconti exige qu'elle soit teinte en brun. A Rome, sur le tournage de *Huit et demi*, Fellini exige qu'elle soit teinte en châtain clair. On est en 1962. Les deux cinéastes ne se parlent plus depuis huit ans. Ni l'un ni l'autre ne veulent de perruque pour l'actrice. Claudia Cardinale, 25 ans, passe donc d'une ville, d'une couleur et d'un film à l'autre. Le livre qui relate, entre autres, les deux tournages parallèles et concurrents pourrait s'intituler : «Les deux coiffeurs». Ce serait une comédie italienne. Il s'intitule : *La bella confusione*. C'est un titre qu'on avait d'abord proposé pour *Huit et demi* à Fellini, qui trouvait le film qu'il voulait faire à mesure qu'il le tournait, en l'improvisant entre ses femmes, ses amis, ses fantasmes, son psychanalyste. Visconti, lui, avait son plan de travail rigoureusement établi. La vie circule dans les deux films, mais pas de la même façon. Francesco Piccolo, écrivain et scénariste italien, fait donc comme Claudia Cardinale : il navigue entre leurs deux univers, les deux modes de création. Il fait la chronique d'événements historiques, comme dans *le Guépard*, et il raconte ses souvenirs, son enfance, sa recherche de cinéphile et d'auteur, comme dans *Huit et demi*.

**Naufrage.** Le livre débute par une scène qui pourrait être de Fellini. Une partie de l'équipe du *Guépard* s'en va un soir se divertir en bateau au large des côtes siciliennes. La nuit tombe, on se perd, le bateau prend l'eau. Il est éperonné par mégarde par des contrebandiers venus sauver, après hésitation, les naufragés. Certains ne savent pas nager. Claudia Cardinale, si : elle en sauve un ou deux de la noyade. Les journaux, évidemment, en parleront. Pour jouer le rôle d'Angelica, Visconti lui a dit de se mordre la lèvre, d'avoir un regard qui dément sa joie de vivre. Il lui

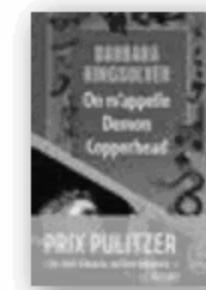
«Un homme plus âgé l'a arrêtée devant son école, l'a convaincue de l'accompagner à une fête. Le soir, après être venu la chercher, il l'a violée. Claudia est donc enceinte sur le plateau du "Pigeon", sans trouver les mots pour le dire.»

apprend à rire plus aigu qu'elle ne fait. Quand pendant le bal elle est assise, face au miroir, avec Lucilla Morlachi, celle qui joue la pauvre cousine amoureuse de Tancrède (Alain Delon), le cinéaste commence par ignorer Morlachi, puis, sans pitié, lui dit : «Regarde-toi dans la glace, ma pauvre, et maintenant, regarde Claudia, tu ressembles à un cocker.» Morlachi se regarde dans le miroir, «baisse la tête et s'assombris». Moteur ! Visconti a obtenu ce qu'il voulait. *La bella confusione* regorge d'anecdotes qui rappellent ce qu'est (ou fut), à son meilleur, le cinéma : la construction cruelle et enchantée de fictions perturbées par une réalité elle-même déterminée par des fictions.

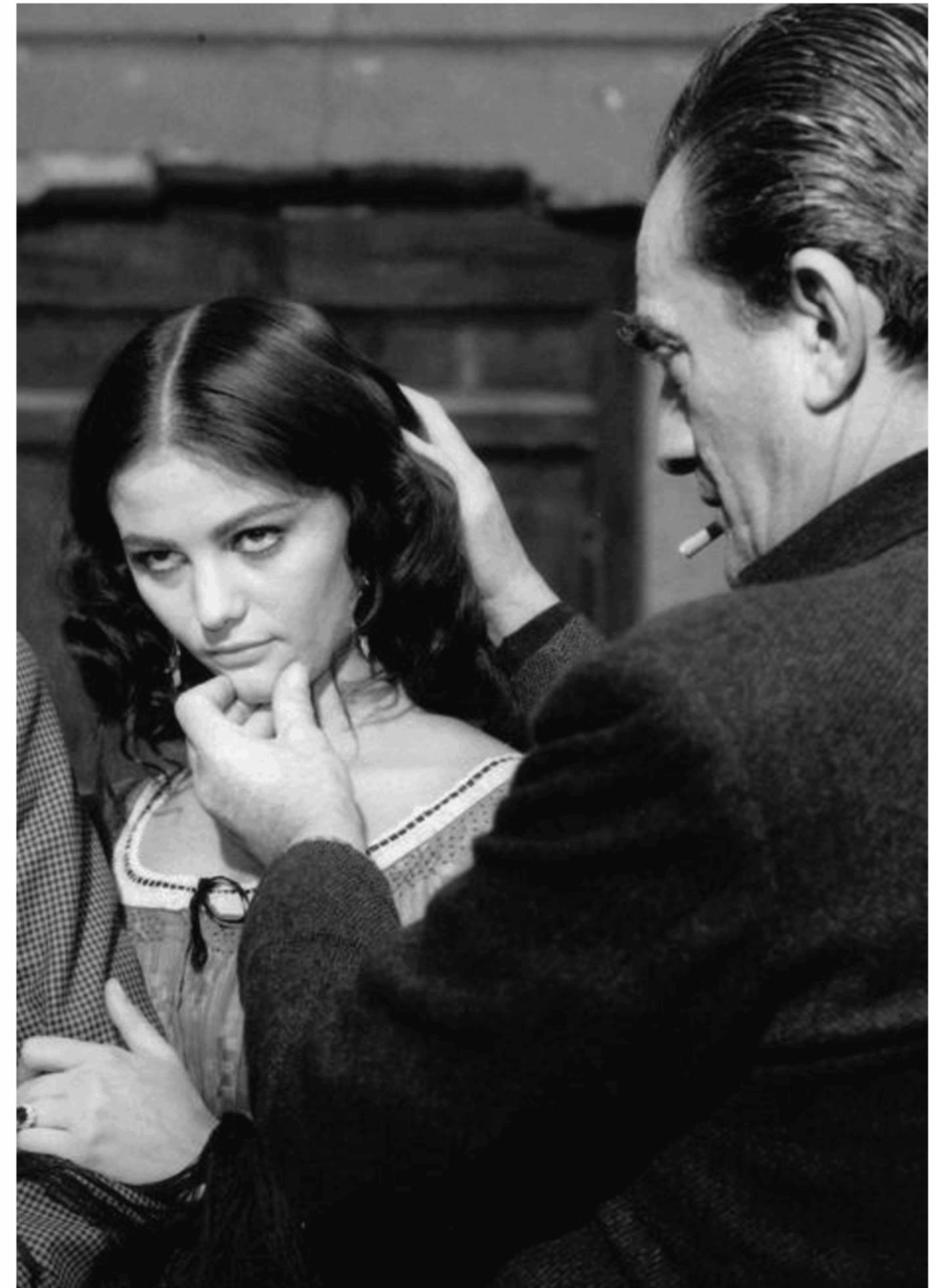
Claudia Cardinale a surgi dans *le Pigeon*, de Monicelli, quatre ans plus tôt : «Le conte de fées peut commencer», écrit Francesco Piccolo. Sauf qu'entre-temps elle découvre qu'elle est enceinte. Elle le vit comme un drame, craignant de devoir tout révéler de ce qui lui est arrivé. Un homme plus âgé l'a arrêtée devant son école, l'a convaincue de l'accompagner à une fête. Le soir, après être venu la chercher, il l'a violée. Claudia est donc enceinte sur le plateau du Pigeon, sans trouver les mots pour le dire. Elle comprime le ventre avec ses vêtements et personne ne s'en rend compte.» Quatre ans plus tard, quand elle rejoint le tournage de *Huit et demi*, Visconti lui dit à propos de Fellini : «Fais-moi plaisir, appelle-le Luchino !»

Leur animosité remonte à la Mostra de Venise de 1954. Fellini y a présenté *la Strada*, et Visconti, *Senso*. La bataille critique a tourné au pugilat. Comme Fellini est soutenu par les catholiques, les communistes décident que son film est réac. Comme Visconti est soutenu par les communistes, les démocrates-chrétiens et la droite dénoncent sa vision de l'histoire italienne. D'autres chefs-d'œuvre sont en compétition : *Fenêtre sur cour*, *l'Intendant Sansho*, *les Sept Samouraïs*. Que fait le jury ? Pour ne pas trancher entre les films des deux Italiens, il en choisit un troisième : *Roméo et Juliette*, de Renato Castellani. Tout le monde l'a oublié. Francesco Piccolo conte en détail cette quasi-affaire d'Etat, catalogue de l'ineptie critique et des méfaits de l'idéologie en art. Piccolo conclut : «Penser que tout ce que j'ai aimé au cinéma, en littérature, ait pu être soumis à ce carnage idéologique ne m'indigne même pas, ça me rend malade.» Il y a un remède : c'est l'oubli. Mais son livre, confus et bouillonnant, est une déclaration de guerre à l'oubli. On y apprend tout, et même plus, sur la vie littéraire, cinématographique et politique de ces grandes années de création. On croise Vittorini, Sciascia, Bassani, Pasolini, Mora-

**BARBARA KINGSOLVER**  
ON M'APPELLE DEMON  
COPPERHEAD  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
par Martine Aubert.  
Le Livre de poche,  
864 pp., 11,40 €.



«Pendant les deux semaines où j'étais parti, maman a fait trois choses :  
1. Elle s'est mariée avec Stoner.  
2. Elle a pris son week-end pour leur lune de miel aux grottes de Luray.  
3. Elle a changé tous les meubles de place.»



Claudia Cardinale sur le tournage du «Guépard». PHOTO AURIMAGES

via, Tomasi di Lampedusa, Aragon, Burt Lancaster, Delon, Giulietta Massina, Sandra Milo et bien d'autres, avec leurs amours, leurs amitiés, leurs trahisons, leurs combats, leurs œuvres.

**Trier les cailloux.** Chemin faisant, l'auteur ne cesse de nous raconter sa vie à travers ces deux films qui l'ont construit. «Ensemble, écrit-il, ils restituent la complétude du monde», mais aussi la sienne : «Si ma volonté était d'écrire un livre personnel, je savais que pour y arriver je ne devais pas suivre la méthode employée par Fellini dans *Huit et demi*, mais celle de Visconti pour *le Guépard*.» Il a raison : l'histoire culturelle, sentimentale et politique de ces sommets du cinéma italien méritait un récit puissant, précis et fidèle, dans le genre du *Guépard*. Mais il a eu tort d'écrire, en prime, son *Huit et demi* : l'histoire de l'auteur qui écrit l'histoire de son sujet. Les épopees de Fellini et de Visconti sont beaucoup trop intéressantes pour être encombrées par la vie de Piccolo. Dès qu'il pointe le bout de son nez, on a envie de le lui couper.

Résultat : *La bella confusione* appartient à cette catégorie aussi mémorable que décevante : le livre passionnant et raté. Il lui manque l'équilibre, la rigueur et la tension propres aux films qu'il enlumine. Trop de détails inutiles, de répétitions, de confessions, de réflexions banales sur la création. On progresse là-dedans comme un chercheur d'or filtrait sa rivière, les pieds dans l'eau, dans le Klondike. Il faut trier les cailloux, chasser les mouches du coche ; mais les pépites sont assez nombreuses pour justifier l'aventure. Ainsi, pour les besoins du livre, Piccolo va interroger Claudia Cardinale et Sandra Milo devenues vieilles. L'une ne fait que répéter son personnage, l'autre est charmante et ailleurs. D'abord déçu, il conclut avec sagesse que «leur mémoire ne reproduisait plus que des histoires utiles à d'autres, tels que moi». ▶

### FRANCESCO PICCOLO

LA BELLA CONFUSIONE. RÉCIT  
Traduit de l'italien par Olivier Villepreux,  
Albin Michel,  
319 pp., 22,90 €.

**VARLAM CHALAMOV**  
RÉCITS DE LA KOLYMA  
Récits choisis par Luba Jurgenson, traduits du russe par Sophie Benech et Luba Jurgenson. Verdier poche, 192 pp., 10,50 €.



«Andréïv voulait vivre. Il s'était fixé deux objectifs simples et il voulait les atteindre. Il était absolument clair qu'il lui fallait se maintenir ici aussi longtemps que possible, jusqu'au dernier jour. Tâcher de ne pas faire d'erreurs, de bien se maîtriser...»

## La niaque à la nigériane

### Sefi Atta se met dans la peau d'un quadragénaire sceptique, immigré à New York avec femme et enfants

Par CLAIRE DEVARIEUX

**S**i le titre français du nouveau roman de Sefi Atta, *Made in Nigeria*, n'est pas terrible, on comprend vite qu'il est plus sensé qu'il n'en a l'air. Le narrateur, Lukmon Karim, vient d'arriver à New York avec sa femme et leurs deux enfants, Taslim, bientôt 17 ans, et Bashira, 14. Nous allons les accompagner jusqu'à l'automne 2001. On est en 1999. Ils s'installent d'abord chez un cousin, un type pénible qui ne cesse de dénigrer leur pays et de s'en prendre aux noirs, «*feignants de nature*» – inutile de lui faire remarquer qu'il est noir. Un soir qu'il les a mis au défi de citer un seul produit que le Nigeria soit capable de fournir, Lukmon, qui ne répond jamais, songe au moment de se coucher à une re-partie. Le cousin voulait un exemple? Eh bien, «*il lui suffisait de regarder autour de sa table. Ma famille en était un, avec le respect immérité que nous lui témoignions et notre extrême aptitude à la tolérance. Nous étions les produits de notre pays, conçus par la tradition, conditionnés par l'adversité et oblitérés par les régimes militaires.*

**Langue yoruba.** Le titre original, *The Bad Immigrant*, aurait aussi bien convenu. Pour le cousin, le mauvais immigrant est celui qui se montre incapable de saisir sa chance. Lukmon Karim pense autrement. Le jour où Bashira a enfin une amie, il s'agit d'une fille de Coréens. «*J'espérais qu'ils soient des immigrants dans mon genre : de mauvais immigrants, pas de ceux qui aspiraient à être des simili-blancs.*» Chez les Karim, on revendique son passé, sa culture, on profite de la richesse de la langue yo-

rua, aussi savoureuse que la cuisine du pays. La petite Coréenne venant chez eux, Bashira demande qu'on achète pour elle frites et hot-dogs et prie son père de se calmer quand il menace d'obliger leur invitée à manger nigérian. En revanche, convié à une soirée chez un compatriote qui arbore une tunique, Lukmon est en pantalon de toile et chemise, «*l'idée de porter des vêtements destinés à faire étalage de mon identité africaine me paraissait aussi judicieuse que me promener en pagne*». Leur hôte est un collègue universitaire dont le livre, un récit soi-disant autobiographique, a beaucoup de succès. Il y raconte des années de formation éprouvantes, se prétend réfugié politique. «*Les Américains appréciaient les bonnes histoires de persécution.*» Ils sont incapables de citer un seul pays du continent africain, ne connaissent qu'une identité floue, «*l'Afrique*», et les clichés miséralistes colportés par les reportages télévisés. Lukmon a enseigné à l'université de Lagos avant de prendre un emploi dans une banque. Il a naguère publié un roman et abandonné son essai sur le poète J. P. Clark (1935-2020). Les Karim ont choisi de quitter le Nigeria parce que la corruption et la désorganisation rendaient la vie difficile. Pour les études de leurs enfants, il était nécessaire de partir. C'est l'épouse de Lukmon qui a pris la décision. Infirmière, elle repasse les diplômes afin de pouvoir exercer aux Etats-Unis. Elle est sociable, pragmatique, mange du porc et achète de la viande halal, adore les centres commerciaux. Lukmon prend un emploi d'agent de sécurité dans un magasin de cosmétiques, cela devient son observatoire

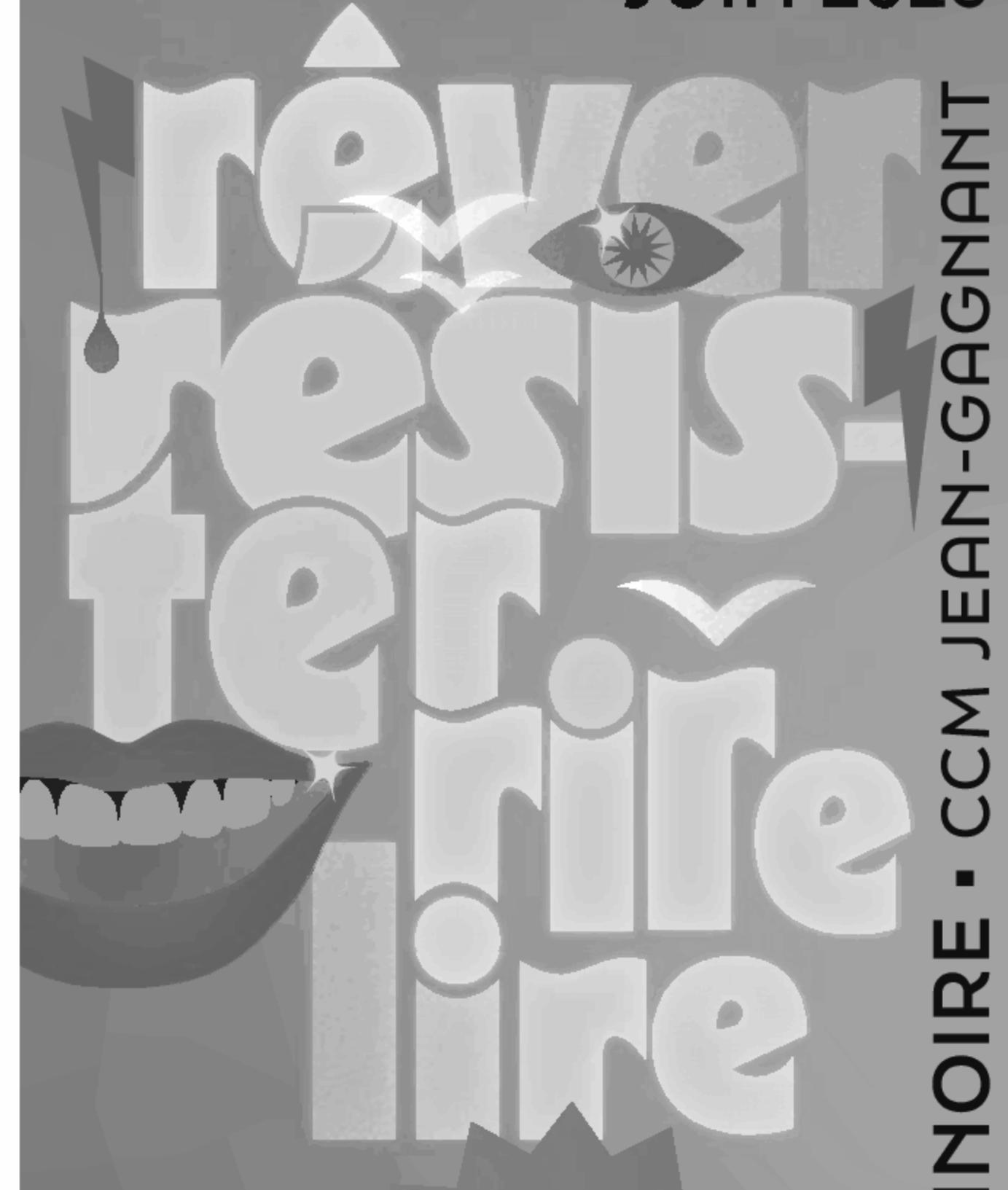
pour réfléchir aux comportements racistes des blancs et des minorités. La pire insulte qu'il reçoit provient d'un Afro-Américain. Un deux-pièces où les Karim sont contents d'échapper aux coupures de courant et de bénéficier d'eau potable au robinet, puis un pavillon dans un quartier où ils sont les seuls noirs, et enfin l'achat d'une voiture. L'intégration se passe bien, en tout cas s'effectue sans une plainte, avec une vigilance constante des parents, chacun à sa manière, à l'égard des deux adolescents. Grâce au salaire de sa femme, Lukmon peut se mettre à chercher un emploi digne de lui, quitte à se retrouver chargé de cours dans le lointain Mississippi. En attendant, le voici homme au foyer.

**Réticence.** Sefi Atta, née en 1964, semble s'être bien amusée à se mettre dans la peau d'un quadragénaire nigérian sceptique confronté à la société américaine. Elle a connu un parcours symétrique, arrivée aux Etats-Unis avec son mari médecin et leur fille. Ils se sont installés un temps dans le Mississippi, où elle a cessé de travailler pour rester à la maison et se consacrer à l'écriture. Spécialiste de littérature africaine, son narrateur admet une réticence: «*Non que je sois opposé aux autrices africaines, mais je trouvais soporifiques leurs préoccupations domestiques.*» Lukmon Karim n'est pas raciste, mais il a quelques préjugés à perdre. ▶

**SEFI ATTA MADE IN NIGERIA** Traduit de l'anglais (Nigeria) par Catherine Richard-Mas. Actes sud, 362 pp., 24 € (ebook : 17,99 €).

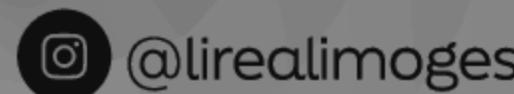
# LIRE À LIMOGES

20-21-22  
JUIN 2025



PRÉSIDENT  
**MICHEL BUSSI**

[lire.limoges.fr](http://lire.limoges.fr)



# LIVRES/ POCHES

**Juliette Mézenc.  
la vie de l'azote  
Une fille énervée  
mise au vert»**

Par ÉRIC LORET

**«U**n romancier ne mettrait jamais une vache morte sur le chemin d'un personnage qui passe le plus clair de son temps à observer des corps morts et ceci au moment même où il cherche à prendre un peu l'air, jamais.» Raison de plus pour le faire, donc. Ayant découvert au cours d'une balade un bovin les quatre fers en l'air, la narratrice se met à collectionner les crânes. Ses parents l'ont «mise au vert» parce qu'elle se droguait un peu trop et lui ont offert un microscope: à elle les joies de l'infiniment petit et du sens de la vie, à force de relucher des amibes pour qui «le fait de n'avoir ni tête ni cul ni personnalité propre ne semblait pas du tout les inquiéter ni même les intéresser». Bassoléa parle comme un personnage de Thomas Bernhard ou de Samuel Beckett, assez énervée contre le monde adulte et bien décidée à faire et à étudier des trucs absolument antiproductivistes, à constituer une sorte d'almanach dont l'unique sujet serait «respirer» - cet almanach est de fait paru il y a trois ans aux éditions de l'Attente, sous le titre *Cahiers de Bassoléa*, avec des exercices du genre «Répétez-vous "je suis un plat de nouilles" jusqu'à ce que vous deveniez nouilles, des nouilles bien cuites, molles et glissantes, lourdes au fond du lit.»

*Bassoléa ou de l'herbe dans le ventre* est un texte très joyeux et très ouvert, mi-satire mi-expérience visionnaire. On y croise une cantatrice qui chante sans discontinuer et des «vieux poètes [...] obsédés par leur postérité, c'était d'un ridicule, on en était déjà à se demander si notre espèce disparaîtrait de notre vivant et eux ils s'angoissaient à l'idée que leurs textes ne seraient pas réédités». Au vert (ou aux vers, eu égard à sa passion pour les cadavres), l'héroïne a investi une «cave spécialement aménagée» qui lui permet de creuser son goût de l'imperceptible et de faire un «voyage vertical» sous l'écorce de la Terre Mère, allant jusqu'à traverser la discontinuité de Mohorovičić pour se «perdre dans un brouillard sans bords et de nuit, une nuit duveteuse dans laquelle infusent des feux d'artifice, des feux qui n'exploseront pas». A force de se sentir «respirer et respirée», de noter comment on passe du dedans au dehors, du vivant au mort et vice-versa, du minéral à l'animal et au végétal, Bassoléa en vient à considérer les trous humains (du pore à la narine en passant par le reste) et par se triturier le cerveau pour savoir «Qu'est-ce que ça veut dire pour une humaine, "travailler à la vie"? [...] Quelles matières rejetées par mon corps donneront à manger aux autres? [...] Est-ce que je suis riche en azote dont les herbes sont friandes, ou plutôt riche en carbone, ce qui plairait davantage aux arbres?» On imagine déjà une appli du genre Yuka avec option écoféministe, pour éviter d'«empoisonner» nos «amis les tout petits vivants». Si tout cela vous semble compliqué, Bassoléa a heureusement une technique pour mieux y réfléchir: s'allonger, «une main sur le front une autre sur le ventre». ◆

**JULIETTE MÉZENC**  
**BASSOLÉA OU DE L'HERBE DANS LE VENTRE**  
La Contre Allée «La Sentinelle»,  
64 pp., 15 € (ebook : 9,99 €).

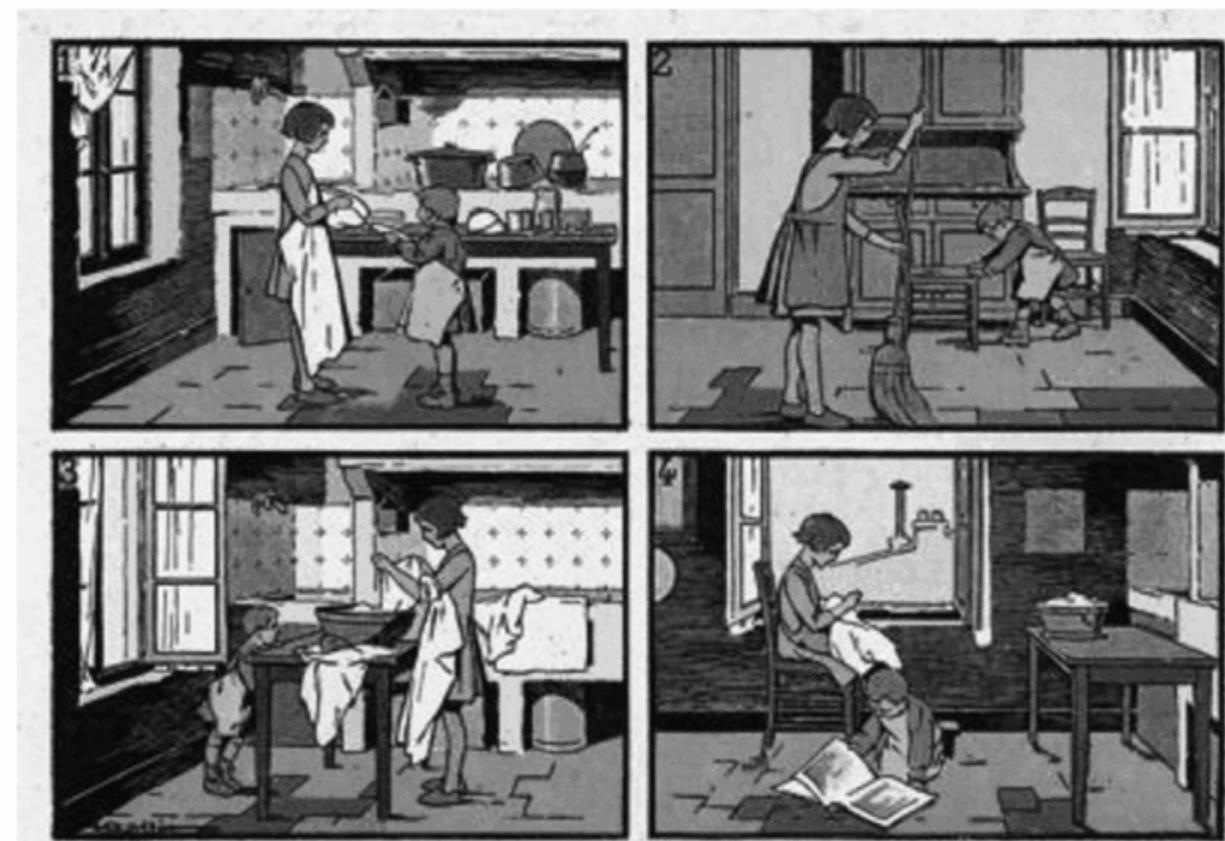
**RENÉE POZNANSKI  
DENIS PESCHANSKI  
BENOÎT POUVREAU**  
**DRANCY. UN CAMP EN FRANCE**  
Champs histoire  
352 pp., 12,50 €.



«Pendant la majeure partie de l'Occupation, le nom de Drancy a fait trembler les familles juives en France. Rares sont les épisodes de la traque des Juifs qui ne nous y ramènent pas. Sur les 74 convois partis de France, 62 sont partis de Drancy.»

## Philosophie du ménage Poussières et métaphysique par Marianne Alphant

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL



### 9. Jeune ménagère.

Extrait d'un imagier pour enfants, vers 1920. PHOTO JONAS. LA COLLECTION

**M**arianne Alphant va retourner la poussière, «l'éliminer, la contempler, l'élever, la comprendre». La simple poussière qui recouvre l'étagère, celle plus spectaculaire des suspensions atmosphériques après une éruption volcanique, celle des restes de la fin de l'existence. L'écrivaine ouvre sur un large flux d'idées. Elle réfléchit au sujet depuis un certain temps. «Il y a longtemps, dit-elle sur la vidéo du site de son éditeur P.O.L, je me suis dit que j'allais faire un livre sur le ménage, le ménage comme une activité quotidienne, routinière. Mais que je trouvais passionnante parce qu'il y avait de l'obsession, il y avait de la ritualité et puis il y avait une sorte de flot de pensée qui accompagnait les gestes du ménage.» *L'Atelier des poussières* dégage une vivacité pratique et un humour direct. Il manie aussi les accumulations de termes, une écriture en va-et-vient, en listes (de prescriptions: «Eau de Javel, papier émeri, sel d'oseille») et un ballet de personnages obsessionnels ou corvéables.

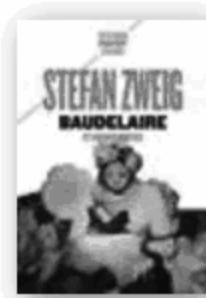
**Beurre.** On y entend parler des manuels d'éducation de filles, *la Jeune Ménagère pratique* de Mme Boutier, ou de ceux de comtesses qui dictent des conseils pour dresser les serviteurs. «Demandez-vous un objet à un domestique? Vous ne devez l'accepter que présenté sur

un plateau.» Chacun sa place. Il y a aussi l'anti-manuel de Jonathan Swift édictant la manière de gâcher l'ouvrage: «caler la chandelle contre la boiserie avec un morceau de beurre; tisonner le feu avec la canne du maître», «balayez la poussière dans un coin de la chambre mais laissez le balai pour qu'on ne la voie pas»... Méchamment rebelle. On en est venu à ceux à qui on délègue le ménage, suspendus aux moindres caprices du maître. «Toujours en galopant, dira Céleste: téléphoner, aller chercher de la bière glacée au Ritz, cuire une petite

**Charles Dickens commençait toujours par nettoyer la chambre quand il devait dormir dans un nouveau lieu. «Un maniaque, un obsédé, brossant ses vêtements, se curant les ongles comme s'il sortait de la fabrique de cirage de son enfance.» Kant avait une corde tendue dans sa chambre pour se retrouver la nuit (quant à sa position dans son lit, un poème!). Dans sa chambre-atelier, Spinoza jetait des mouches dans les toiles d'araignées. Descartes avait «un lit pour y travailler et un guéridon pour poser ses papiers». Ainsi de l'infiniment petit, la poussière, à l'infiniment grand, la pensée, et peut-être jusqu'aux poussières d'étoiles là-haut, le livre navigue entre concret et métaphysique, ménage et physique, matérialité et finitude. «Les idées, la poussière, on voit bien le rapport. Quelque chose d'infini, d'incessant. D'absorbant, aussi, d'obsédant, on y succombe comme Durtal, alias Huysmans, dans sa frénésie de nettoyage le jour où Mme Chantelouve a enfin accepté de venir chez lui.» ◆**

**MARIANNE ALPHANT**  
**L'ATELIER DES POUSSIÈRES**  
P.O.L, 272 pp., 18 € (ebook : 12,99 €).

**STEFAN ZWEIG**  
BAUDELAIRE  
ET AUTRES POÈTES  
Traduit de l'allemand  
par Olivier Mannoni.  
Petite Biblio Payot, 112 pp., 8 €.



«Avec une obstination inflexible, Baudelaire défend toutes les faces d'ombre de la vie, il sait toujours arracher une beauté secrète au péché dans sa forme la plus basse et accomplir ainsi une réévaluation de tous les concepts esthétiques.»

**THOMAS HOCHMANN**  
«ON NE PEUT PLUS RIEN  
DIRE...» LIBERTÉ  
D'EXPRESSION : LE GRAND  
DÉTOURNEMENT  
Anamosa, 72 pp., 5 €.



«On appelle cela une contradiction performatrice : une affirmation dont le contenu est démenti par le fait même de son énonciation. "Je suis mort", mais si je le dis c'est que je suis vivant. "On ne peut plus rien dire", et pourtant on est bien en train de dire quelque chose.»

## ROMANS

**ANNE BRÉCART**  
JE ME RÉVEILLERAI  
UN MATIN SOUS  
UN CIEL NOUVEAU  
Zoé, 144 pp., 16,50 €.



Ecrit sous la forme d'un journal, ce livre retrace quelques mois de la vie d'une femme qui vient de se séparer de son mari. Elle emménage seule dans un appartement qu'on lui a prêté, à Genève, et compte retourner à mi-temps dans la maison familiale. «faire acte de présence pour les garçons qui ne semblent plus vraiment avoir besoin de moi». On ne sait trop si elle est heureuse ou malheureuse, si elle subit ou si elle lutte, elle semble suspendue, comme désaccordée. Ainsi parle-t-elle de son ex-mari qu'elle a aperçu de dos dans une pizzeria alors qu'elle rentrait chez elle : «Quelles traces son absence laisse-t-elle en moi ? Je pense à un creux puis ne suis plus sûre. Au contraire l'absence serait une renfure, une boursouffure, quelque chose qui prend bien plus de place que la présence.» Très vite elle va rencontrer un homme, S., enseignant dans le même établissement qu'elle. Il la fixe, lui sourit, semble la désirer : sous ses yeux, soudain, elle se sent exister à nouveau et cela suffit à lui donner l'illusion d'être amoureuse. Au moins, sa vie n'est plus vide, il devient sa «seule demeure possible». Mais l'homme s'offre puis se dérobe, elle ne sait plus ce qu'il veut ni ce qu'elle veut. C'est un étrange et beau récit, d'une immense mélancolie, aussi doux qu'un voile blanc flottant sous une brise d'été. **A.S.**

**TIDIANE KARAGUERA**  
**AKA TESS**  
GOUTTE D'OR CONNEXION  
Flammarion, 230 pp., 20 €  
(ebook : 14,99 €).

Le deal peut mener loin. Pêle-mêle, vendre du crack dans



les rues de la Goutte-d'Or, livrer de la cocaïne dans les beaux quartiers, organiser des soirées à succès dans la mythique salle parisienne du Gibus jusqu'à partir pour le Brésil à la rencontre d'un inquiétant narcotrafiquant avant d'être emprisonné plusieurs années dans les geôles d'une prison turque. Tel est le chemin de Tidiane Karaguera qu'il raconte dans son premier roman. *Goutte d'Or connexion* est l'histoire d'un homme pris dans la spirale du trafic de stupéfiants. Celle d'un enfant chéri du XVIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris, sans embrouille, aimé par sa mère et ses frères, qui finit par dealer de la poudre. Dans ce récit d'initiation, qui se lit d'une traite et écrit en collaboration avec le journaliste Marc Fernandez, Tidiane Karaguera raconte sans fard la réalité du trafic de drogue. Spectre de l'argent qui coule à flots ou encore virées sur les Champs-Elysées au volant de bolides hors de prix, très rares sont les pages où la vie choisie par Tidiane est présentée sous un beau jour. **C.D.-B.**

## RÉCIT

**JULIEN VITEAU**  
L'AMOUR EST DEMEURÉ  
PLUS FORT Editions  
de l'Ogre, 112 pp., 13,50 €.

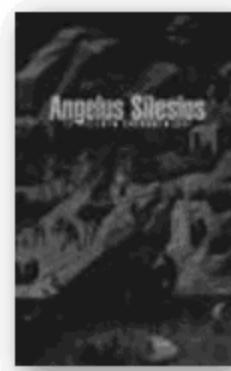


Il danse habillé de blanc au Midnight, et plus tard dans la nuit il cherche l'amour dans les dunes. «A cette époque, le sexe était la chose la moins risquée de l'existence. Il suffisait de prendre ce que beaucoup étaient prêts à donner.» Celui qui raconte a 15 ans. C'est l'été au Touquet. Il rencontre un certain Sébastien

puis Ludovic, un vendeur de glaces sur la plage. Le juke-box fait entendre *Tombé pour la France* d'Etienne Daho. Comme la quinzaine d'histoires de ce recueil, ce passage du temps de l'adolescence se termine par les cinq mots du titre, un même refrain : «l'amour est demeuré plus fort». Plus loin, voilà Patrick, rencontré à Paris, à 22 ans. Le sida, qui ne se nomme pas ici, inquiète. «Beauté des ruines, beauté des planètes, beauté de la beauté passée, ma beauté. Patrick avait tant de beautés et ces beautés étaient d'une qualité si rare, qu'elles offraient immédiatement un privilège à qui pouvait les voir.» Et à la fin de l'épisode : «Ce qui reste pourrait se dire ainsi : quand la peur est partie, l'amour est demeuré plus fort.» Le livre de Julien Viteau raconte une quête de plusieurs décennies. Et le leitmotiv du titre semble délimiter un vaste territoire amoureux. Il y a des gestes tendres, de l'abandon, on y parle aussi d'attente, du «pays réel», du rêve. *L'amour est demeuré plus fort* est le premier texte de l'auteur. **F.F.**

## RECUEIL

**ANGELUS SILESIUS**  
LE PÈLERIN  
CHÉRUBINIQUE Traduit de  
l'allemand par Henri Plard,  
Allia, 288 pp., 14 €.



Un peu moins connu que Maître Eckhart, Hildegarde de Bingen, Thérèse d'Avila ou Jean de la Croix, Angelus Silesius compte parmi les «grands mystiques». Né (1624) et mort (1677) en Silésie, à Breslau (Wrocław), Johann Scheffler, après ses études à Strasbourg, Leyde et Padoue, est d'abord médecins : élevé dans le luthéranisme, il découvre la mystique chrétienne et le mysticisme rhénan grâce à Abraham von Franckenberg, un disciple de Jakob Böhme. Converti au catholicisme, il prend le nom de Angelus Si-

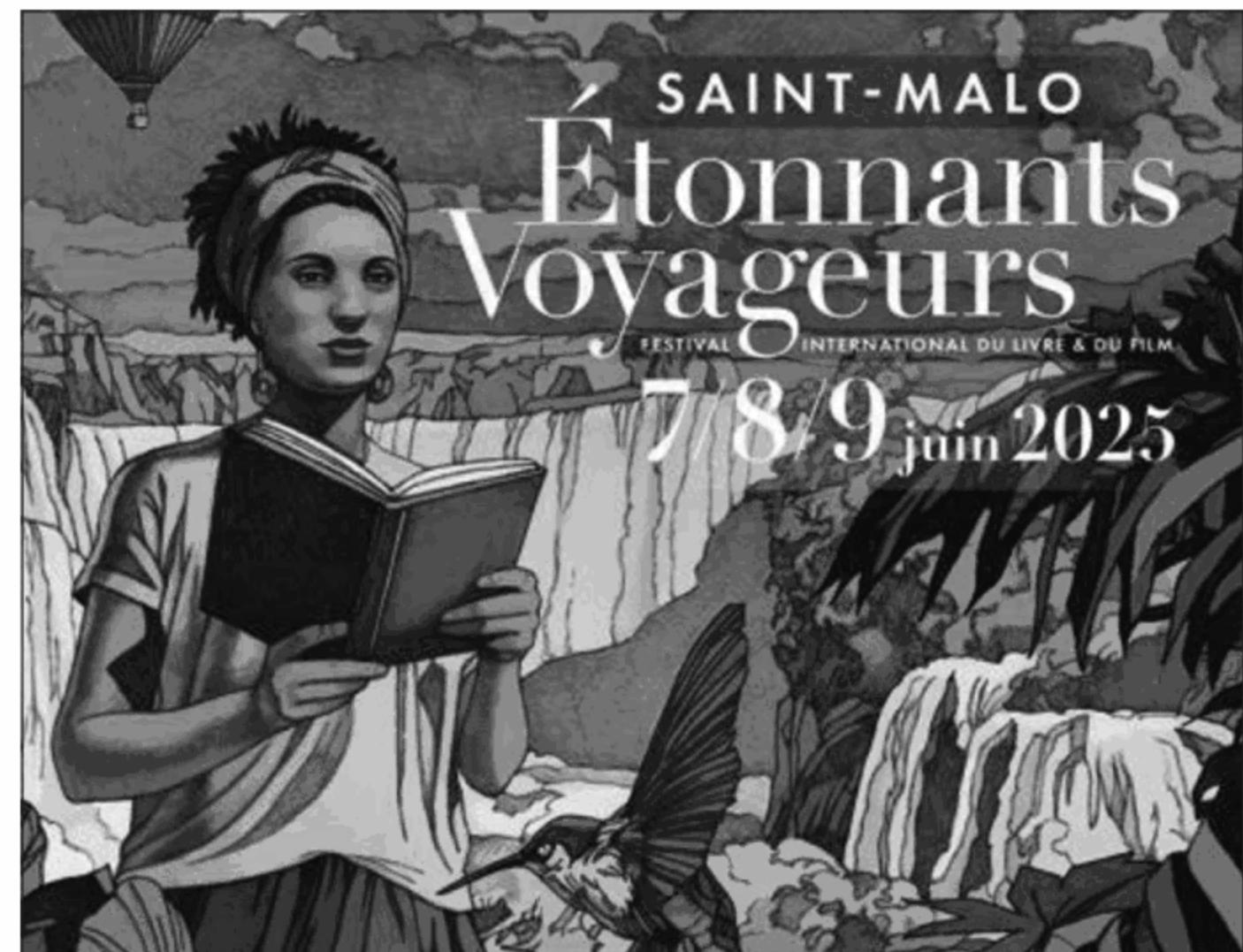
## ESSAI

**EMMANUEL PERNOUX**  
CHROMO DE BAZAR.  
LE TABLEAU DU PAUVRE  
Hazan, 192 pp., 27 €.



Qui n'a pas rêvé devant ces images kitsch trônant dans une brocante ou accrochées au-dessus de la commode de l'arrière-grand-mère ? Dévaluées par les uns mais détournées par la modernité (Picasso, Magritte, etc.), les chromos ont été le musée chez soi. Nées de l'invention de la chromolithographie,

œuvres originales ou reproductions, dorées ou gaufrées, elles ont accompagné le développement du capitalisme marchand et de la réclame, prenant leur part dans l'entrée dans la civilisation de l'image. Affiches bariolées, calendriers parfois avec petits chats, primes pour tablettes de chocolat et albums, tableaux scolaires III<sup>e</sup> République et images pieuses, la chromolithographie s'est glissée partout et d'abord dans les grands bazars du XIX<sup>e</sup> siècle : au Bon Marché et à la Samaritaine. Les ménages modestes y pouvaient acquérir leur «Angélus de Millet» encadré pour se doter d'un supplément d'âme et mimer un peu les fastes de l'aristocratie. Une esthétique qui pourrait trouver un prolongement inattendu avec les créations de Midjourney, Dall-E et Mistral-AI. **J-D.W.**



SAINT-MALO  
Étonnantes  
Voyageurs  
FESTIVAL INTERNATIONAL DU LIVRE & DU FILM  
7/8/9 juin 2025

PLUS DE 150 INVITÉS : **PAUL LYNCH**  
**GUILLAUME BRAC** · **SANDRINE COLLETTE**  
**PHILIPPE COLLIN** · **PHILIPPE DESCOLA**  
**BENJAMIN DIERSTEIN** · **JACQUES GAMBLIN**  
**LAUREN GROFF** · **JEAN HEGLAND** · **DAVID JOY**  
**LOLA LAFON** · **PETER MAY** · **MIOSSEC**  
**RIAD SATTOUF** · **NEIGE SINNO** · **LEÏLA SLIMANI**  
**OLIVIER TALLEC**  
(...)

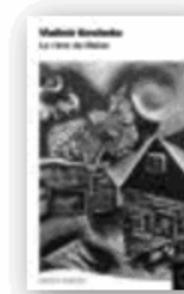
etonnants-voyageurs.com

@FestivalEV  
@etonnantsvoyageurs

Image : © Miles Hyman

# LIVRES/

**VLADIMIR KOROLENKO**  
LE RÊVE DE MAKAR  
Préface de Jil Silberstein,  
Syrtes «Poche», 96 pp., 7€.



«Ce rêve a été fait par le pauvre Makar, qui conduisait un troupeau au loin, dans de mornes pays, ce même Makar célèbre pour ses mésaventures, desquelles est venu le proverbe russe: «C'est le pauvre Makar qui reçoit toujours les pommes de pin sur la tête.»

## LIBRAirie ÉPHÉMÈRE

### Lorenza Mazzetti, «oublier pour vivre»

Par **ELISA SITBON KENDALL** Dramaturge et metteuse en scène

**L**a vie, la vie à mille à l'heure, est-elle forcément le pendant de la souffrance? Est-ce qu'il faut avoir souffert pour s'autoriser à vivre vraiment? Est-ce qu'il faut avoir souffert pour être un artiste? Ce sont les questions que je me suis posées en lisant *Carnet de Londres* de Lorenza Mazzetti, mi-journal intime mi-carnet de l'exil de cette jeune femme rescapée de la guerre en Italie et arrivée à Londres sans le sou. Car Lorenza Mazzetti aura vécu comme une tête brûlée. Elle émigre, rencontre des hommes, fume et boit, force son entrée à l'Académie des beaux-arts en déclamant qu'ils doivent absolument l'accepter. «Because I'm a genius!», réalise et monte ses premiers films avec du matériel qu'elle vole, cocrée le Free Cinema Movement, précurseur de la Nouvelle Vague en France. Rien ne l'arrête et elle déborde de vie à un moment où tout paraît mort. Pourquoi l'exil? «Pour échapper aux souvenirs, pour se chercher.»

**Outsider.** Lorenza Mazzetti est une figure incontournable du cinéma d'auteur et pourtant je ne la connaissais pas. Elle a été la première à adapter *la Métamorphose* de Franz Kafka au cinéma alors que Kafka était encore inconnu. Elle dit qu'elle ne sait pas pourquoi elle fait des

films mais elle sait juste qu'elle se sent outsider comme Meursault dans *l'Etranger* de Camus.

Au fil des lignes, elle tisse au récit de son aventure londonienne les souvenirs qu'elle porte de Robert, son oncle aimant et cousin germain d'Albert Einstein, de Nina, sa tante, de Luce et Cicci, ses cousines. Tante Nina et les cousines ont été tuées à bout portant par les Allemands. Robert s'est suicidé un an après. Lorenza et sa sœur ont réchappé car elles ne portaient pas un nom juif.

**«Mystère».** Et pourtant, elle et son ami Karel Reisz, cofondateur du Free Cinema Movement, ne sauront jamais que l'un et l'autre étaient liés par la Shoah. «Je regrette beaucoup de ne pas avoir su que Karel était juif et de n'avoir parlé à personne de mon enfance. C'est là le mystère des survivants: d'abord la nécessité d'oublier pour vivre, et puis, avec le temps, le sentiment de culpabilité pour avoir oublié.» Une mise à distance nécessaire et qui teinte même les histoires les plus farfelues de ce journal. Tout est très cinématographique, élégant, profond, drôle et empreint d'une mélancolie palpable. A chaque page tournée, je me disais qu'il fallait adapter ce livre au théâtre ou au cinéma.

Ses films sont difficiles à trouver hors cadre d'une rétrospective, et



Lorenza Mazzetti, vers 1960. PHOTO FOTOTECA GILARDI. GETTY IMAGES

pourtant il est peut-être urgent de les regarder. Lorenza Mazzetti ou comment toucher la profondeur par la légèreté. Tout ce à quoi j'aspire! ◆

**LORENZA MAZZETTI**  
**CARNET DE LONDRES**  
Traduit de l'italien  
par Lise Chapuis. La Baconnière,  
200 pp., 19 €.

## VENTES

**Classement datilib des meilleures ventes de livres** (semaine du 23 au 29 mai)

ÉVOLUTION	TITRE	AUTEUR	ÉDITEUR	SORTIE	VENTES
1 (1)	<b>La Meute</b>	Belaïch et Pérou	Flammarion	07/05/2025	<b>100</b>
2 (2)	<b>L'Heure des prédateurs</b>	Giuliano Da Empoli	Gallimard	03/04/2025	<b>90</b>
3 (3)	<b>Clamer à Tataouine</b>	Raphaël Quenard	Flammarion	14/05/2025	<b>84</b>
4 (12)	<b>Le Journal de Samuel</b>	Emilie Tronche	Casterman	21/05/2025	<b>59</b>
5 (6)	<b>Mon vrai nom est Elisabeth</b>	Adèle Yon	Editions du sous-sol	06/02/2025	<b>53</b>
6 (4)	<b>Les Heures fragiles</b>	Virginie Grimaldi	Flammarion	07/05/2025	<b>51</b>
7 (5)	<b>Intérieur nuit</b>	Nicolas Demorand	Les Arènes	27/03/2025	<b>43</b>
8 (10)	<b>La Très Catastrophique Visite...</b>	Joël Dicker	Rosie & Wolfe	04/03/2025	<b>35</b>
9 (8)	<b>A Retardement</b>	Franck Thilliez	Fleuve Editions	02/05/2025	<b>32</b>
10 (14)	<b>La Petite Bonne</b>	Bérénice Pichat	Les Avrils	28/08/2024	<b>30</b>

L'un des principaux enjeux du métier de libraire (outre de maîtriser l'art du *facing* et celui des paquets cadeaux) consiste à avoir du nez. Combien faut-il prendre d'exemplaires aux représentants des différentes maisons d'édition, au moment des commandes, en fonction de l'ouvrage, du contexte, des goûts de sa propre clientèle, pour travailler au mieux un titre et s'éviter si possible les retours? Réponse: ni trop ni pas assez. Pas plus tard que jeudi, un libraire parisien nous confiait en souriant s'être «complètement foiré» sur *La Meute*. «Je n'en avais commandé qu'un

seul, vous imaginez? Je pensais que c'était connu, tout ça.» Porté par une importante campagne presse, le livre de Charlotte Belaïch de *Libération* et d'Olivier Pérou du *Monde* en est à sa sixième réimpression pour un total à date de 58000 ventes. Après le raz-de-marée du *Mage du Kremlin*, le succès du nouveau Giuliano Da Empoli était moins difficile à prévoir, tout comme celui de l'omniprésent Raphaël Quenard ou de l'adaptation en BD de la série *Samuel*. Mais qui aurait pu dire qu'une certaine Adèle Yon ferait cette semaine plus fort que Virginie Grimaldi? **T.S.**

**Source:** Datalib et l'Adelc, d'après un panel de 358 librairies indépendantes de premier niveau. Classement des nouveautés relevé (hors poche, scolaire, guides, jeux, etc.) sur un total de 90584 titres différents. Entre parenthèses, le rang tenu par le livre la semaine précédente. En gras: les ventes du livre rapportées, en base 100, à celles du leader. Exemple: les ventes de *L'Heure des prédateurs* représentent 90% de *La Meute*.

## Coup de Pynchon

*Shadow Ticket*, le nouveau roman noir de Thomas Pynchon, paraîtra en octobre aux Etats-Unis, aux éditions Penguin Press. Il faudra attendre 2026 pour l'édition française, prévue chez Christian Bourgois, dans une traduction de Nicolas Richard. Le mystérieux écrivain américain de 88 ans n'avait plus rien publié depuis 2014 et *Fonds perdus* (traduit par Nicolas Richard, Seuil). Une adaptation de *Vineyard* (traduit par Michel Doury, Seuil, 1990) sortira au cinéma en septembre.

## Prix de saison

Sam J. Miller a le prix littéraire ActuSF de l'Uchronie (*Kid Wolf et Kraken Boy*, traduit par Michel Pagel, le Bélial') et Bryan Talbot, le prix graphique (*Grandville*, Delirium). Fabien Cerutti (*Kosigan, un printemps de sang*, Mnemos) reçoit le prix du roman francophone des Imaginales. Le prix de l'essai EcoloObs va à Jeanne Guien pour *le Désir de nouveauté*, (la Découverte) et le prix Jean d'Ormesson à Olivier Guez pour *Mesopotamia* (Grasset).

## Rendez VOUS

Ce samedi à 16 heures, rencontre avec Christine Angot autour de *la Nuit sur commande* (Stock) à l'Artistique (27 boulevard Dubouchage, 06000). Dimanche à 15 heures, Marianne Alphant présente *l'Atelier des poussières* (P.O.L) à la librairie Tschan (125, boulevard du Montparnasse, 75006). Mercredi, Lauren Groff dédicace *les Terres indomptées* (L'Olivier) à la librairie Atout livre (203 bis, avenue Daumesnil, 75012), à 19 h 30.



Un stack, près de la côte dans le nord de l'Écosse. PHOTO CATERS. SIPA

## Père perdu Dans un récit triste et résolu, Benjamin Daugeron raconte l'alcoolisme et le déterminisme social

Par THOMAS STÉLANDRE

**C'**est un petit livre qui tient dans la poche et laisse sa marque. Un livre rouge, court, simple dans son expression, direct, carré, comme s'il fallait maintenant mettre de l'ordre et faire les comptes. *Treize années à te regarder mourir* dit où, quand, comment, combien, et commence par une naissance : «André est né à La Châtre dans l'Indre, en plein cœur du Berry. Le Berry c'est loin. Loin de tout. La grande ville, la mer, la montagne, tout est loin.» André est né au milieu des années 60, «en 1964, le 12 octobre», dans une famille ouvrière où l'alcoolisme se transmet de génération en génération. «Un alcoolisme qui n'est pas le fruit d'une tradition ou d'une culture mais qui est déjà le témoin à l'époque d'un renoncement à l'avenir de toute une catégorie de population abandonnée, laissée à elle-même.» Cet alcoolisme l'a tué, comme son père avant lui. Le narrateur parle ici de son père à lui et s'en distance peut-être en partie en l'appelant par son prénom. «Qui aurait dit que tu finirais comme ça, André?» Il y a les faits, les jalons, les dates, les chiffres («Tu es apprécié autour de toi et pourtant, aux alentours de 32 ans, tu sombres»), les circonstances qui conduisent à, le contexte, les détails, et il y a l'atmosphère. Après le divorce, André s'installe dans un appartement «sordide» à Châteauroux. Il en sort peu, principalement pour aller au PMU et se raviiller en canettes pour avoir ses «sept litres de bière» quotidiens. Chez lui, les meubles «viennent de chez Emmaüs d'un temps où aller chez Emmaüs n'a pas le même sens que celui qu'il a aujourd'hui». Les fenêtres sont toujours fermées. L'odeur de cigarette imprègne les murs. L'appartement est situé rue des Aubrays. «C'est calme la rue des Aubrays. On dirait tous les jours dimanche.» Les trois enfants («je» a une sœur jumelle et un frère cadet) rendent visite à leur père un week-end sur deux et la moitié des vacances. «On regarde la télévision. "Sous le soleil", c'est à 18h le samedi. Le générique de la série provoque en moi depuis cette époque un sentiment de

grand vertige, une profonde anxiété. Il est devenu la mélodie de mon angoisse.» Les habitudes restent et les années passent. Après l'enfance volée, la majorité aidante. «Quand je viens le samedi midi, je fais quelques courses, te prépare un repas correct et reste une heure et demie, deux heures quand je suis vraiment motivé.» Les phrases font sentir le renfermé et tout l'enjeu sera d'aller trouver de l'air ailleurs. A Orléans d'abord, en classes préparatoires, puis à Paris. «Ce n'est pas seulement le Berry que je veux fuir. C'est toute la région Centre. Ça ne veut rien dire le Centre quand c'est au milieu de rien.» Père et fils tentent le pari d'une semaine à deux. Il s'agit d'accueillir André «sur Paris» dans le studio de 18 mètres carrés porte des Poissonniers trouvé in extremis, de passer du temps ensemble, discuter, en somme de faire comme tout le monde. Mais à la sortie du train, on dirait qu'André a peur. «Ton corps entier tremble.» Le narrateur a la «boule au ventre» et il prend sur lui. «Je m'inflige une discipline ferme: il faut subir sans se plaindre, être discret dans la colère pour ne rien laisser transparaître, ni aux voisins, ni aux amis, ni à tous les autres. Ça m'a permis de dissimuler mon homosexualité jusqu'à 22 ans cette aptitude-là.» On n'en saura pas beaucoup plus là-dessus puisque ce n'est pas le propos et qu'il n'y a de toute manière pas beaucoup de place pour soi.

A partir du deuxième chapitre et jusqu'à la fin, *Treize années à te regarder mourir* se présente comme une lettre ouverte au père, à la deuxième personne. C'est un texte de l'adresse, tendu vers, navré mais pas vengeur, triste et résolu. Plutôt que «tu as», on y lit «t'as» : «Parfois je me dis que t'as juste accepté avec fatalité que sans l'alcool, tu ne pourrais pas t'en sortir.» La forme élidée, traditionnellement associée au registre familier, signe apparent d'un langage parlé dans un ensemble pourtant tenu, évoque aussi en l'occurrence un endroit d'écriture, une affirmation, une façon de garder un bout de friche dans l'installation de son territoire poétique. Benjamin Daugeron, dont c'est le premier livre, n'écrit pas depuis le centre et comprendre qui pourra, qui voudra. «Nous sommes ce que les gens qui n'en sont pas appellent des "cas sociaux".» Ou, version rire jaune : «Il n'y a que les gens qui n'ont pas vécu l'humiliation de s'alimenter chez LIDL dans les années 1990 qui peuvent fièrement arborer les fringues sorties à la fin des années 2010.»

«Ce n'est pas seulement le Berry que je veux fuir. C'est toute la région Centre. Ça ne veut rien dire le Centre quand c'est au milieu de rien.»

**BENJAMIN DAUGERON** TREIZE ANNÉES À TE REGARDER MOURIR  
Editions du commun, 80 pp., 12 €.

## POURQUOI ÇA MARCHE

# Stacks en stock Tournée on the rocks de Sylvain Tesson

Par MAÏA SIEURIN

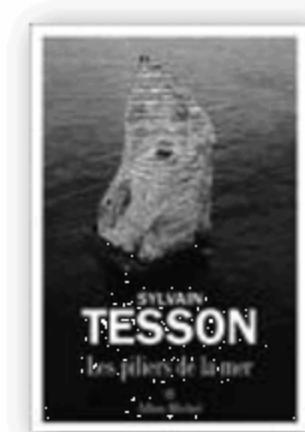
**1** *l demeure, isolé. Un jour, il disparaîtra. Pour l'heure il marque le point jusqu'où avançait l'ancien littoral. C'est une ruine, un témoin, un souvenir. La relique de ce qui fut. C'est le stack.* Si on le définit de manière plus prosaïque que Sylvain Tesson, un stack est un pilier de pierre séparé de la côte par l'érosion. Pour l'auteur aventurier (et sujet de polémiques), c'est un nouvel objet d'exploration et de contemplation. Après s'être rendu au Tibet pour *la Panthère des neiges*, en Russie pour *Dans les forêts de Sibérie* mais aussi en France, pour *Sur les chemins noirs* (tous trois publiés par Gallimard), et en «longe-côte» pour *Avec les fées* (Equateurs), c'est la mappemonde entière qu'il parcourt dans son dernier livre. Avec son ami Du Lac, ils écument mers et océans à la recherche de sommets à escalader, de sensations fortes et de solitude. La fraye et le vertige n'ont aucun pouvoir sur eux. «Ma grande peur serait de ne plus jamais me donner les moyens d'avoir peur», insiste-t-il au micro de *France Info*. S'agit-il d'un geste courageux ou ostentatoire? On accepte de le suivre une fois de plus dans cette approche, qui mêle performance et poésie

**2** *Peut-on explorer sans conquérir?* «Et nous réalisons ce que nous prétendons combattre: nous occupons les lieux et les souillons par notre seule présence! Nous croyons dénoncer la réification du monde, nous y contribuons.» Tesson et Du Lac rejettent les espaces où l'homme est roi mais les *terrae incognitae* ne le sont plus à l'instant où ils y posent les pieds. Le paradoxe semble insoluble. Pourtant, cela ne les empêche pas de s'adonner à l'irrépressible désir de découverte et d'appropriation. Une carte détachable accompagne *les Pilier de la mer*. Dessinée par l'écrivain, elle représente tous les stacks escaladés sur

presque tous les continents, ainsi que leurs noms, attribués par les deux visiteurs ou par d'autres. Ces appellations s'étalent également dans une liste de huit pages, comprenant «Le Louis XVI» au Canada, «Le Jacques Brel» en Polynésie française ou encore «Le Ernst Jünger» aux Philippines. L'orgueil fait de l'ombre à l'exploit.

## 3 Pourquoi prendre le risque de tomber?

Sylvain Tesson est déjà passé très près de la mort en chutant du toit d'une maison à Chamonix en 2014. Cela ne l'empêche pas de gravir des stacks aujourd'hui. Le geste qui repousse les limites de l'impossible est séduisant et puissant d'un point de vue poétique. L'auteur en tire aussi une leçon. «Morale du stack: peiner pour l'atteindre, regretter d'en partir, mourir d'y rester.»



**SYLVAIN TESSON**  
LES PILIER DE LA MER  
Albin Michel, 224 pp., 21,90 € (ebook : 12,99 €).

# FOOD/

Par  
**JULIETTE GARNIER**  
 Photo **MARGUERITE  
 BORNHAUSER**

«**M**on syndrome prémenstruel a disparu», tranche Alexia, secrétaire de 33 ans, après quinze années à en souffrir. 20 à 40% des femmes en âge de procréer seraient concernées par ce trouble, qui peut rendre «à fleur de peau, fatiguée, tendue, gonflée, avec éventuellement des douleurs à la tête, au dos, aux seins, au ventre, et puis des problèmes digestifs ou encore dermatologiques», selon une étude de l'Inserm publiée en 2021. C'est peu ou prou ce que vivait chaque mois la trentenaire jusqu'à ce qu'elle se penche, en 2023, sur le fonctionnement de son cycle menstrual et décide d'adapter son alimentation.

«L'alimentation est un facteur modulateur essentiel pour réduire et gérer les symptômes du syndrome prémenstruel», exposent en effet les chercheurs spécialisés dans la science de la nutrition Rosa Siminiuc et Dinu Turcanu dans un article publié en 2023 dans la revue suisse *Frontiers*. Quant aux causes du syndrome prémenstruel (SPM), «les hypothèses les plus connues sont associées aux fluctuations hormonales et aux carences nutritionnelles», écrivent-ils.

## Ajuster son assiette

Pour combler ces carences, la coach spécialisée en nutrition Anaïs Da Silva propose, dans son livre *Bien manger au fil de son cycle* (Larousse), une «alimentation hormonale», dite aussi cyclique. Le principe: adapter le contenu de son assiette aux trois différentes phases du cycle. Celui-ci commence avec les menstruations, ce qui marque le début de la phase folliculaire – durant laquelle l'ovaire redevient fonctionnel. Puis arrive la période de fertilité, avec l'ovulation, et enfin la phase lutéale, destinée à la potentielle nidification.

Chacune de ces phases induit des variations hormonales qui ont un impact – variable – sur le corps et le cerveau des personnes menstruées: douleurs pelviennes, nausées, fatigue, sueurs nocturnes... La liste est encore longue. Face à ces inconforts, «l'alimentation a un impact», confirme la diététicienne perpignanaise Laura Compagne, avec un argument des plus intuitifs: «La perte de sang, entraîne une perte de fer.» La solution? Des lentilles, «des protéines, de la viande rouge» et «des abats» pour les plus courageuses,



# Menstruations Une alimentation pour briser le cycle vicieux

Défendus par des nutritionnistes et populaires sur les réseaux sociaux, des mets et des recettes adaptées aux carences et symptômes engendrés par les variations hormonales permettent à des femmes de mieux vivre leurs cycles. Notamment celles atteintes de syndrome des ovaires polykystiques, prémenstruel ou d'endométriose.

riches en fer, conseille la professionnelle.

Bien que diplômée en nutrition et santé, Rebecca Attali, 25 ans, n'avait jamais entendu parler des liens entre alimentation et cycles hormonaux lors de ses cinq années d'études. Ni même dans le cadre de son suivi médical pour le syndrome des ovaires polykystiques (SOPK), qui engendre un dérèglement hormonal et qui serait, encore selon l'Inserm, la première cause d'infertilité féminine.

Pour les 10% de femmes concernées en France, la pilule est alors souvent présentée comme seule option permettant de lutter contre les douleurs en remplaçant le cycle naturel par un cycle artificiel. «Je l'ai prise neuf mois et j'ai vécu la pire période

*moins besoin de synthétiser de l'insuline en permanence*. Après plusieurs mois à s'informer et se spécialiser sur l'impact de la nourriture dans les souffrances menstruelles, Rebecca Attali lance son compte Insta, @spoon\_of\_becca, sur lequel elle poste des recettes de cuisine pour «mieux vivre son cycle». Même si, attention, parfois «il y a besoin d'antalgiques supplémentaires», car «supporter la douleur n'est pas bon pour la santé physique ni mentale», insiste Candice Bertheas.

### **Sans culpabilisation**

Le besoin existe. A tel point que plus de 70 000 personnes se sont abonnées depuis le 9 février. Ce jour-là, Rebecca Attali poste pour la première fois une recette d'un cake au sésame noir «parfait pour les règles». S'ajoute au tuto des explications afin que les internautes puissent «comprendre les effets sur le corps», nous précise la toute nouvelle créatrice de contenu. Dans ce cas-ci, le sésame noir, «riche en fer et en magnésium [...] apaise les fringales et le stress» et les graines de chia, «riches en acide linoléique», permettent de réduire les symptômes du SPM. De quoi ravir Alexia, la secrétaire de 33 ans, même si sa recette préférée reste le «brownie menstruel» qu'elle «cuisine dès le premier jour de [ses] règles».

Parmi les autres abonnées de Rebecca Attali: Amaé, 24 ans, atteinte d'endométriose. Adapter ses menus est «d'autant plus important pour les femmes» qui souffrent de cette maladie, souligne la diététicienne Laura Compagnie. Diagnostiquée en 2023, la Francilienne, renseignée, a pris la décision d'arrêter totalement le gluten et de réduire sa consommation d'alcool. L'étudiante est catégorique : «Ça a changé ma vie en seulement deux cycles.» Fini «les douleurs pelviennes» ou encore «le brouillard mental permanent» dont elle souffrait. Une bonne nouvelle même si Candice Bertheas souligne que cette méthode «atténue les symptômes» mais «ne traite pas la pathologie», notamment dans le cas de l'endométriose, qui ne se guérit pas et dont la propagation peut être limitée par la prise d'une pilule.

Chez les femmes atteintes de cette maladie, l'essentiel est de «réduire l'inflammation et donc les aliments inflammatoires comme le gluten, le lactose, le sucre», estime Laura Compagnie. En cas de fringales, il est préférable d'éviter les sucreries qui risquent d'aggraver les symptômes. Il est néanmoins utile de réaliser «un accompagnement personnalisé pour chacune», précise la diététicienne, qui propose «une

*rééducation alimentaire sans jamais de suppression ni de culpabilisation*. Rebecca Attali le confirme, «ce n'est pas une bière ou un pain au chocolat qui va anéantir tous les efforts entamés». Engager une réflexion autour de l'alimentation cyclique et hormonale ne doit pas créer chez les femmes des troubles du comportement alimentaire ni de l'orthorexie, l'obsession d'une alimentation saine.

Pratiquée de manière raisonnable, cette méthode permet aux femmes de réduire leur consommation de médicaments, et notamment d'Antadys, cet anti-inflammatoire non stéroïdien largement prescrit en cas de règles douloureuses. Car s'il est efficace, il peut aussi «altérer la fertilité des femmes et entraîner des difficultés pour devenir enceinte, de façon réversible à l'arrêt du traitement», comme le précise la notice. Une double peine pour les femmes atteintes d'endométriose, déjà bien plus concernées par des problèmes de fertilité. Si elle est efficace pour

les femmes atteintes de SOPK et SPM, et d'endométriose, l'adaptation de l'alimentation peut aussi «avoir un impact positif pour les femmes qui n'ont pas ces problèmes gynécologiques», affirme Laura Compagnie. En cas de prise de pilule – et donc de cycle menstruel artificiel – la perte de sang, qui multiplie le risque de carence en fer, reste bien réelle. Tout comme «l'état émotionnel que peuvent provoquer les règles», appelé stress oxydatif. Rebecca Attali propose ainsi sur ses réseaux sociaux la recette d'une pizza maison, composée de poudre d'amande, riche en magnésium, un élément chimique qui «régule l'humeur, réduit la fatigue et améliore le sommeil».

«Il faudrait que ce soit enseigné à l'école et plébiscité par les gynécologues», résume Laura Compagnie. L'affaire ne semble toutefois pas gagnée tant la collaboration avec les spécialistes reste «compliquée», reconnaît-elle. Les expériences de Rebecca et d'Amaé vont aussi dans

ce sens : lors de leur long parcours de soins, aucun professionnel ne leur a mentionné cette option, qu'elles ont l'une comme l'autre découvert sur le tard. Le risque étant que certaines, en souffrance, finissent, comme Alexia qui a déboursé 250 euros pour 3 h 30 de coaching, par payer des formations en ligne, non encadrées et pas forcément fiables. ◆



### **CETTE SEMAINE DANS LA NEWSLETTER «TU MITONNES»**

A découvrir : les tops de Libération, notre quiz Question pour un chapon, des recettes, reportages, chroniques...

**Notre newsletter est envoyée tous les vendredis**

## **LA RECETTE DE REBECCA ATTALI DES FERRERO ROCHER RICHES EN FER**

Des Ferrero Rocher bénéfique pour la santé ? Rebecca Attali propose sa recette avec des graines oléagineuses et de l'avoine qui permettent un apport en fer et en protéines nécessaires tout au long du cycle et notamment pendant l'ovulation. Le magnésium, lui, pourrait contribuer à une meilleure gestion du stress dû aux variations hormonales.

### **Pour 8 rochers, il vous faut :**

- 50 g de noix ou de noisettes torréfiées
- Une cuillère à soupe de cacao amer
- Deux cuillères à soupe de protéines végétales
- Une banane
- 30 g de flocons d'avoine
- Cinq noisettes torréfiées

### **Pour l'enrobage :**

- Du chocolat noir
- Des noisettes concassées

### **Préparation :**

1. Mixez les noix avec le cacao, les protéines végétales et la banane jusqu'à obtention d'une pâte collante. Ajustez la texture avec l'avoine.
2. Divisez la pâte en 8 portions, insérez une noisette entière au centre de chaque, puis former des boules.
3. Placez au congélateur 30 minutes.
4. Faites fondre le chocolat noir avec des noisettes concassées et y tremper chaque boule.
5. Placez de nouveau au congélateur 20 minutes.

## **LA RECETTE D'ANAÏS DA SILVA UN DAHL DE LENTILLES CORAIL POUR SOULAGER LES DOULEURS**

Si la phase lutéale est la période de nidification pour les femmes qui cherchent à avoir un enfant, elle est aussi, pour beaucoup, celle qui précède les menstruations et leur lot de complications. Pour apaiser les troubles et douleurs occasionnées, Anaïs Da Silva propose de profiter des vertus anti-inflammatoires de la courge butternut, riche en caroténoïde et flavonoïde, accompagnée de lentilles, riches en fer et en protéines afin de compenser la perte de sang à venir.

### **Pour 2 personnes, il vous faut :**

- 300 g de courge butternut
- 150 g de lentilles corail
- 500 ml de bouillon de légumes
- 100 g de pousses d'épinards
- 30 g de graines de courge
- Une cuillère à soupe d'huile d'olive
- Un oignon

### **■ Deux gousses d'ail**

- Une cuillère à café de curcuma en poudre
- Une cuillère à café de cumin en poudre
- Une cuillère à café de coriandre en poudre

### **Préparation :**

1. Faites chauffer l'huile d'olive dans une casserole à feu moyen. Y ajouter l'oignon finement haché.
2. Ajoutez l'ail émincé, le curcuma, le cumin et la coriandre.
3. Incorporez les lentilles corail ainsi que la courge butternut préalablement pelée et coupée. Versez le bouillon de légumes et portez à ébullition. Réduisez le feu, couvrez et laissez mijoter 15 à 20 minutes.
4. Ajoutez les épinards et laissez-les cuire quelques minutes. Assaisonnez de sel et de poivre.
5. Faites griller dans une poêle chaude des graines de courge et les ajouter au plat.
6. Servez le dahl chaud.

de ma vie. Même si elle était faiblement dosée, les effets indésirables étaient trop importants : palpitations, dépression, perte de cheveux», retrouve-t-elle. Rebelote avec une autre pilule. Comme beaucoup de femmes, Rebecca Attali se retrouve face à un dilemme : choisir entre traiter ses douleurs physiques ou préserver sa santé mentale. Jusqu'à ce qu'un médecin lui conseille de réduire le sucre, sans vraiment développer. Une lumière s'éclaire dans la tête de l'étudiante : et si l'alimentation pouvait l'aider ? Médecin généraliste spécialisée en gynécologie et sexologie en Ile-de-France, Candice Bertheas nous confirme que dans le cas du SOPK un régime alimentaire adapté «donne au corps l'impression qu'il a

Aussi amical soit-il, un projet de propriété partagée requiert de définir un nombre de règles de fonctionnement. PHOTO GUILLAUME BLOT, HANS LUCAS

# Acheter une maison entre amis, une idée qui gagne du terrain

**Au lieu d'investir en famille, des trentenaires aisés pouvant moins facilement accéder à l'immobilier dans les grandes villes se tournent vers l'achat de biens à la campagne, entre copains. Un moyen de partager les dépenses et de repenser les liens amicaux.**

Par  
**KIM HULLOT-GUIOT**

**P**our Jean et ses amis, tout a commencé «comme une blague». «Quand on était en vacances ou en week-end ensemble, on plaisantait: "Et si on avait notre lieu à nous?"» raconte le Parisien de 34 ans, qui travaille dans l'urbanisme. Dans son groupe de 13 amis, rencontrés au cours de ses études, l'idée de dégoter une maison de campagne à partager a fait son chemin petit à petit, jusqu'en 2022, où la discussion a sérieusement commencé. «On a créé un questionnaire pour que chacun dise quel genre de baraque il envisageait, dans quel coin, combien il pouvait mettre, comment il voyait l'organisation de la vie et des prises de décision...», détaille Jean.

Il leur a fallu un peu moins de deux ans pour jeter leur dévolu sur une grande maison avec terrain, dans le Berry: 250 000 euros pour 200 m<sup>2</sup>, divisés par 13, auxquels s'ajoutent environ 1 000 euros de frais par an et par propriétaire. «On peut y dormir tous ensemble si on se met à quatre par chambre, mais on n'y va pas toujours à 13! L'idée c'est de s'agrandir au fur et à mesure, en gardant la maison principale comme cœur de vie et en aménageant les autres bâtiments, mais ça prend du temps, nous ne sommes pas de grands bricoleurs», sourit Jean. Chaque venue est organisée via un calendrier partagé, et les tâches réparties dans un groupe WhatsApp. «Ce qui est sympa c'est qu'on s'y retrouve, mais qu'on y rencontre aussi les amis des uns et des autres», raconte-t-il. Le trentenaire y vient une fois par mois.

Comme lui, Balthazar et Adrien, la petite quarantaine et faisant également partie des CSP+, ont acheté

en 2013, avec deux amis, une longère dans le Morvan, pourvue d'un terrain de 700 m<sup>2</sup>. Un investissement de 120 000 euros, frais d'agence et de notaire compris, auxquels se sont ajoutés quelques années plus tard 40 000 euros de travaux. Au départ, tous avaient mis à peu près la même somme. Puis deux de leurs compagnes sont entrées dans le projet: «Ce n'est pas grave que tout le monde n'ait pas les mêmes parts, surtout que ceux qui y vont le plus sont ceux qui ont les plus grandes parts, donc ce n'est pas déconseillé», explique Balthazar.

## «Un point de ralliement»

«On avait le souhait de se retrouver, après avoir vécu en coloc lors de nos études», retrace ce directeur général d'une association d'aide aux personnes ayant un handicap visuel. Si lui n'avait jamais eu de maison de famille ou de résidence secondaire, son ami Adrien avait déjà connu un projet similaire. «Mon père avait acheté une maison dans l'Allier il y a quarante ans, avec sa bande de copains soixante-huitards. Comme ils étaient tous dans différentes régions, de la Bretagne à l'Alsace, ils ont acheté un truc ensemble pour maintenir le lien fusionnel qu'ils avaient», raconte ce cadre de l'Agence française du développement. Ils ont retapé une ruine, puis leurs compagnes se sont intégrées au projet, puis ils ont eu des enfants, des petits-enfants... Et on s'y retrouve encore tous les ans.»

«Ce modèle a infusé en moi, poursuit Adrien. Pour ne pas perdre de vue mes amis d'études, et aussi parce qu'on avait une forme de lassitude de Paris même si nos vies professionnelles nous y ramenaient, on a eu envie d'avoir un point de ralliement.» Jean s'en amuse: «Beaucoup de gens autour de moi y songent ou ont des

projets de ce type. Soit on nous trouve fous, soit on nous parle d'autres gens qui ont une maison ensemble!» En particulier ceux qui vivent dans les grandes villes, pour qui acquérir une résidence principale devient de plus en plus difficile, vu les prix du marché: selon la Fédération nationale de l'immobilier, le prix moyen au mètre carré à Paris en 2024 s'échelonnait de 9 298 euros à 10 665 euros, et, d'après Oxfam, il faut gagner 132% de plus qu'il y a vingt ans pour y acheter un bien. Alors autant acheter à la campagne, et à plusieurs. «On voulait sortir du modèle de la maison des parents, avoir un truc plus collectif, pas individualiste, hors de la famille nucléaire qui privatisé un peu la campagne surtout si tu n'y vas jamais. Avec notre budget, on savait qu'on irait dans un lieu peu fréquenté, donc ça nous permettait aussi d'avoir un ancrage local, d'avoir un peu d'une vie plus rurale que nos quotidiens», détaille Jean. Mais des précautions sont à prendre, alerte Caroline Ferté, notaire à Vincennes (Val-de-Marne). «Ce n'est pas tant parce qu'on est entre amis que ce type de projet présente un risque, mais parce que l'indivision, par exemple, c'est précaire: si l'autre veut en sortir et que tu ne peux pas racheter sa part, il faut vendre le bien, prévient la professionnelle. La société civile immobilière (SCI) est une bonne solution mais elle n'est pas sans risque non plus. Il faut discuter de ce qu'il se passe en cas de décès par exemple, parce que tout à coup, ce sont tes enfants qui récupèrent tes parts.»

«On a dû discuter testaments, confirme en riant Jean, ce qui est un peu inhabituel à nos âges!» Si l'un des acquéreurs venait à disparaître, ses parts seraient reversées soit à ses enfants ou à son conjoint, soit au groupe: «L'idée est que la maison



reste dans le collectif.» Pour Caroline Ferté, «il est de plus en plus difficile de devenir propriétaire donc ça ne m'étonne pas que cette solution soit envisagée, d'ailleurs c'est très à la mode d'acheter sa résidence secondaire avant ou à la place de sa résidence principale. Mais si après on rencontre quelqu'un, qu'on fait des enfants, que nos priorités changent... Il ne faut pas oublier que sa capacité d'endettement sera grevée.» Qu'on achète en groupe ou en couple, il faut compter toutes les

dépenses, garder les preuves de qui a payé quoi, être conscient que le temps passé à faire des travaux gratuitement ne sera pas compté dans l'investissement de chacun, respecter les quotes-parts en cas de travaux, voire se faire aider par un comptable.

## «Faire famille autrement»

Mathilde, professeure de 38 ans vivant en Seine-Saint-Denis, a dû laisser tomber son projet pour l'instant.



Lorsqu'un couple d'amis leur a proposé, à elle, son compagnon et un autre couple, d'acheter ensemble en Bourgogne, l'enthousiasme a d'abord été là. Sauf que l'une des membres du groupe a décidé de ne pas investir : les amis ont alors peiné à s'accorder sur les parts que chacun devrait mettre. Ensuite, c'est le choix de la maison qui a posé problème : «Je ne voulais pas un taudis, ni un truc avec plein de travaux, qu'on n'était pas sûrs de pouvoir gérer à distance !» rit-elle. Et je

## «L'amitié passe souvent au second plan à l'âge adulte, derrière le couple, alors que c'est un super moteur de construction.»

Adrien propriétaire

n'étais pas à l'aise avec l'idée de devoir acheter une voiture pour aller à la campagne, donc il fallait une ville avec une gare, ce qui augmente les prix...» L'un des couples a finalement acheté son appartement à Paris et n'a donc plus pu participer. Outre l'intérêt financier de partager l'investissement et les frais, créer un lieu qui remette en cause la primauté de la famille nucléaire et qui permette à l'amitié de s'épanouir, c'est ce qui a motivé Lucile, 31 ans, à monter l'écolieu de la

# RADAR /

Gasnerie, dans le Maine-et-Loire, avec trois comparses. Pour eux, pas question de ne faire de leur terrain d'un hectare disposant d'un bâti de 500 m<sup>2</sup> à rénover, investi en février, qu'un lieu de vacances, mais bien un lieu de vie quotidienne, où ils accueillent notamment des stages et des formations.

«C'est hyper politique de créer un lieu de ressourcement qui soit une réponse à l'anxiété du monde. On voulait prendre du recul, envisager une façon de faire famille autrement. Je ne m'imagine pas élever des enfants selon le modèle classique, mais avec le soutien de plusieurs personnes, par exemple», s'enthousiasme la jeune femme. Chacun des participants a déboursé de 25 000 à 90 000 euros pour payer les 300 000 euros demandés, sans faire d'emprunt bancaire. A terme, Lucile a pour projet de construire sur le terrain des habitats légers démontables et sans fondation pour ne pas artificialiser les sols.

Pour Jean, Balthazar, Adrien et leurs amis, le maintien des liens amicaux s'inscrit aussi dans une démarche engagée. Adrien cite ainsi la journaliste Alice Raybaud, autrice de *Nos Puissantes Amitiés, des liens politiques, des lieux de résistance* (La Découverte, 2024) : «Elle dit que l'amitié passe souvent au second plan quand on passe à l'âge adulte, qu'elle est reléguée derrière le couple, alors que l'amitié est un super moteur de construction.»

### «Ca divise la charge mentale»

«Le principe de base c'est qu'une maison, pour qu'elle soit agréable, elle doit vivre, ajoute Balthazar. Avoir une maison secondaire seul serait compliqué, il faut la nettoyer, bricoler, rallumer le chauffage... On la prête volontiers à nos amis, ou nos parents, qui y viennent même si on n'y est pas. Les voisins ont la clé.» «Notre bande d'amis est assez ancienne, avec des vies qui nous éloignent, les enfants, le travail... Là on sait qu'on a un lieu pour se retrouver sans le planifier, pour avoir un projet commun qui ne soit pas juste de boire des coups, abonde Jean. Et partager une maison, ça permet de se répartir les aspects un peu relous de la gestion de la baraque à la campagne, le jardin qui pousse, la maison qui se détériore quand elle n'est pas occupée... Etre nombreux, ça divise la charge mentale.»

Un projet amical qui requiert la définition d'un certain nombre de règles de fonctionnement – notamment la répartition des coûts. Et beaucoup de communication. «Il peut y avoir des gens qui prennent un peu trop de place, ou pas assez,

mais comme on fait des réunions régulières, on cadre les choses», dit Jean. Balthazar et Adrien, eux, jurent qu'il n'y a pas vraiment de problème : «On est plutôt faciles à vivre, et on se dit les choses, si quelqu'un n'a pas rangé les outils de peinture et qu'une brosse est foutue, des petites choses comme ça ; après on passe l'éponge assez facilement.» Quant à Lucile et sa bande, ils ont suivi des formations pour apprendre à organiser leurs discussions et régler les éventuels conflits. Tous ont mis en place un système de décision basé sur le «une personne, une voix», indépendamment de l'investissement financier de chacun. Et tous ont choisi le modèle de la SCI pour caler leur projet, avec des parts plus ou moins égales et des conditions prédefinies au cas où l'un des membres du groupe voudrait quitter le projet. Car l'argent reste le nerf de la guerre. Si tous les acheteurs n'ont pas peu ou prou les mêmes moyens, les futures décisions (rénovation, extension) peuvent se retrouver grippées, voire bloquées... Alors les frustrations s'accumulent.

«C'est sûr qu'avoir de l'argent ça facilite les choses, potentiellement il y a moins de tension, reconnaît Adrien, qui pointe d'ailleurs que dans le projet de son père, l'un des fondateurs s'est brouillé avec les autres pour, justement, une question financière. La Freebox au départ je la payais tout seul car je télétravaillais beaucoup sur place, maintenant c'est partagé.» Balthazar complète : «On gagne tous bien nos vies, donc les questions d'argent sont moins importantes.» Si l'un investit davantage dans certains travaux, comme le changement du poêle ou de la chaudière, sa part dans la SCI augmentera. Et pour les dépenses du quotidien, un tarif à la nuitée (les adultes, propriétaires compris, déboursent trois euros par jour, versés sur le compte de la SCI; les enfants ne payent rien) a été établi, tandis que chez Lucile, c'est participation libre.

«A chaque fois qu'on parle de notre maison, les gens sont envieux, dit Adrien. S'ils veulent faire la même chose, je leur conseille de faire gaffe à ne pas s'épuiser pendant les recherches, qui peuvent être longues, et de bien définir les critères. Nous, on a visité 15 maisons et on a failli changer de région.» Surtout, «il ne faut pas chercher à imiter d'autres projets : chaque collectif peut inventer ses propres règles.» Ne pas imiter, mais s'inspirer : depuis que la Cardamine – le nom de la maison – existe, elle a vu défiler tellement de potes qu'un groupe d'amis vient de signer l'achat d'un bien... à 20 kilomètres de là. ◀



**Concept japonais encore rare en France, le magasin est aussi la plus grande bibliothèque de mangas, avec 18 000 titres accessibles en libre-service et un espace dédié à la lecture et à la restauration.**

Par  
**AUGUSTIN LASSAUSSOIS**  
Photo **STÉPHANE LAGOUTTE**

**A**l'étage, trône un silence d'or. Une dizaine de personnes, femmes, hommes, adultes et enfants ont chacun les yeux rivés sur les mangas qu'ils dévorent. Seuls le bruit des pages qui se tournent et quelques chuchotements brisent ce calme. Tout autour de la pièce, entre les fauteuils et canapés épars, 18 000 références de mangas sont triées, placées et rangées dans des étagères. La plupart sont écornés, usés, vieillis par le temps. D'autres, oubliés, jonchent même le sol. On y retrouve les classiques des années 90 comme *Dragon Ball* ou *GTO*, les incontournables comme *One Piece* et *Naruto* mais aussi les dernières tendances, comme *Jutsu Kaisen* ou *Blue Lock*. Niché au cœur du XIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris avec ses 300 m<sup>2</sup>, le Manga Café V2 est aujourd'hui la plus grande bibliothèque de mangas en France. Le principe est simple : lire des mangas en libre accès, avec boissons illimitées. En termes de tarifs, comptez 4 euros la première heure et 1,50 pour toute demi-heure supplémentaire.

Ben Kordova, 39 ans, a conçu le projet : «J'ai découvert le concept en traînant sur Internet et comme je suis fan de mangas, j'ai tout de suite voulu le ramener en France.» En 2006, le Manga Café ouvre ses portes à côté de la Sorbonne, une première en Europe. «A l'époque, des mangas sortaient tous les mois et personne n'avait le budget pour en acheter aussi fréquemment. Les passionnés allaient à la Fnac et lisait par terre. J'ai voulu leur offrir une alternative», se souvient le gérant. Cinq ans plus tard, faute de place, le magasin déménage dans le XIII<sup>e</sup> et devient le Manga Café V2. Aujourd'hui, en semaine, «entre 50 et 80 personnes» s'y rendent chaque jour et «autour de 150 à 200» les week-ends, estime-t-il.

Le magasin de 300 m<sup>2</sup> accueille «entre 50 et 80 personnes» chaque jour et «autour de 150 à 200» les week-ends, selon le propriétaire.

## Au Manga Café, BD et sodas à volonté

En ce mercredi après-midi, Kelyan, 21 ans, dont les locks masquent les yeux, dit venir souvent : «Il y a une super collection de mangas ici, on trouve de tout et si jamais tu ne sais pas trop quoi lire, l'équipe est de bons conseils.» Il sirote sa boisson puis reprend : «Je reste souvent une heure ou deux, j'aime bien l'ambiance et surtout ce n'est pas cher.»

**Calmé.** Derrière ce concept, une partie librairie où l'on peut acheter des mangas est aussi disponible. *L'Attaque des Titans*, *Demon Slayer*, *One Punch Man*... les dernières sorties sont érigées sur des présentoirs en carton de part et d'autre du magasin. L'objectif est simple : donner l'opportunité aux passionnés de découvrir des œuvres dans l'espace lecture pour ensuite les inciter à acheter. «On a deux clientèles : celle qui vient découvrir des mangas et celle qui vient pour en acheter. Même si la partie vente rapporte plus, l'une ne peut aller sans l'autre», précise Ben Kordova. Entre deux réceptions d'une librairie de mangas, Samia Bouhaddar, 24 ans, employée du lieu, complète : «Ici, les clients peuvent tout trouver. Il y a même des mangas qui ne sont aujourd'hui plus édités. Cela

permet de montrer la richesse des mangas aux gens qui les considèrent comme une sous-culture. Je vois plein de parents qui accompagnent leurs enfants et finissent par se plier au jeu en lisant des mangas.» Livia, 40 ans, et Gabriel, 10 ans, en font partie. La mère et le fils, tous les deux bruns à lunettes, sont allongés dans des compartiments avec des coussins. Autour d'eux, des personnages de mangas sont dessinés sur les murs. D'après Livia, le Manga Café est «l'endroit idéal pour les amateurs de mangas. On peut en lire, en acheter, avec une belle déco et dans le calme».

**«On a deux clientèles : celle qui vient découvrir des mangas et celle qui vient pour en acheter. L'une ne peut aller sans l'autre.»**

**Ben Kordova** propriétaire du Manga Café

Son fils Gabriel est déjà venu avant avec ses copains, comme un grand. Un tome de *Naruto* dans les mains, il aime venir ici pour lire les «BD à l'envers» (la lecture se faisant de droite à gauche) : «En plus, je peux boire autant de sodas que je veux!» Derrière le vrombissement de la machine à boissons, sa mère admet elle aussi se plonger dans des mangas quand elle accompagne son fils : «J'adorais en lire quand j'étais plus jeune alors c'est naturel pour moi de remettre la main dessus.»

**Epicerie.** A l'origine, le manga café est un concept japonais né dans les années 80. Appelées «manga kissa», 3000 enseignes sont aujourd'hui recensées dans le pays. Le principe est le même, à peu de chose près : il est possible de louer des cabines avec fauteuils de massage, de prendre une douche et même d'y dormir. «Les Japonais ont un certain besoin d'intimité. Ici, je voulais surtout créer un lieu de découverte du manga», observe Ben Kordova. En France, où près de 40 millions de mangas ont été vendus en 2023, faisant du pays le deuxième consommateur mondial, le succès du Manga Café n'est finalement pas étonnant. ◀

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, ce sont davantage les filles qui se sont emparées du lieu. «Notre clientèle est composée à 65-70% de femmes», constate le patron. Céleste et Alice, deux étudiantes de 21 ans, sont assises côte à côte sur un canapé. Devant elles, les mangas s'empilent et leur thé a refroidi. «C'est le seul Manga Café que je connais, j'aime bien l'ambiance, les couleurs, le confort», s'avance Alice. «Quand on vient ici, on voit jamais le temps passer», complète Céleste. Après un moment, les deux amies quittent l'espace lecture pour rejoindre la partie épicerie.

En plus des mangas, le magasin propose à la vente les classiques des produits nippons : nouilles instantanées, mochis, matcha... mais aussi les plus décalés : des Kit Kat saveur tarte aux pommes, des Oreo à la fraise ou des chips au chocolat. L'espace vente regroupe globalement tout ce qui a trait au Japon : figurines Funko Pop, bols à ramen, darumas (poupées de moines en papier mâché) et toutes sortes de babioles kawaii. Pour Samia Bouhaddar, «l'idée du Manga Café est aussi de partager l'étendue de la culture japonaise aux passionnés», au-delà des mangas. ◀

# RADAR/

## La rando en toute déconnexion

Il paraît déjà loin le temps où sortir marcher promettait une relative paix sociale. Depuis une dizaine d'années, le smartphone s'est en effet imposé sur les chemins de randonnée pour se guider, prendre des photos ou poursuivre la discussion avec ses proches. Surfant sur le désir accru de déconnexion qui gagne nos contemporains, le département de la Loire a donc décidé de prendre l'affaire au sérieux, en proposant ce week-end de l'Ascension des «randonnées off-télé». Soit de remiser son téléphone dans un «espace sécurisé» au départ de balades «emblématiques» et «faciles» à La Valla-en-Gier ou autour du château d'Essalois, à Chambles. L'opération, promue par les offices du tourisme départementaux, vise à «encourager les vacanciers à adopter un usage plus modéré du téléphone pendant leur séjour». Un coup de com décliné cet été dans un jeu-concours pour se faire rembourser son hébergement. **F.Ba.**

# 1872 euros

**C'est le budget moyen annuel consacré par les Français à leurs abonnements facultatifs, selon une enquête de l'UFC-Que Choisir. La palme des dépenses revient aux offres numériques «incontournables» (Internet, mobile... pour 964 euros), aux transports (333 euros) puis aux loisirs, dont le sport (327 euros).**

## COMMENT purifier l'air avec un tee-shirt?

Une avancée technique majeure en faveur de la biodiversité. Baptisé Ar.voree, ce tee-shirt créé par l'entreprise brésilienne Malwee réussit la prouesse de capturer le dioxyde de carbone ( $\text{CO}_2$ ) présent dans l'air et de l'éliminer au moment du lavage. Le tissu du tee-shirt fonctionne comme un filtre à charbon actif. Il peut capter jusqu'à 12 grammes de  $\text{CO}_2$  par jour et se recharge à chaque lavage grâce à l'effet du savon sur le tissu. Au moment du lavage, le



En 2017, après l'ouverture d'un espace naturiste dans le bois de Vincennes. PHOTO MARGUERITE BORNHAUSER

## En France, le naturisme prend un cul de jeune

Se balader l'été à poil dans un camping ou sur la plage n'est pas l'apanage des boomers et soixante-huitards biberonnés aux idéaux libertaires. Au contraire : le naturisme, et sa composante occasionnelle, le nudisme, attire les jeunes Français. Un sondage, dévoilé dimanche, par la Fédération française de naturisme (FFN), à l'occasion de la journée mondiale de la pratique, surprend même les commanditaires : les moins de 35 ans sont en fait celles et ceux qui déclarent le plus souvent s'être un jour dénudé hors de chez eux au grand air pour un bain de minuit ou de soleil. D'après l'enquête d'opinion

réalisée par l'institut Ipsos, auprès d'un échantillon de 1000 personnes de 18 à 75 ans, un tiers des 18-24 ans, et 37% des 25-34 ans, disent en effet avoir pratiqué au moins une fois le naturisme au cours de leur vie, contre 18% des 35-59 ans et 29% des 60-75 ans. Au total, ce sont donc 25% des Français interrogés qui disent avoir osé se mettre tout nu en public au moins une fois et 10% qui aimeraient essayer.

«Des savoir que des jeunes ont osé la nudité, qu'il n'y a pas cette honte du corps, c'est un bon indicateur! se félicite Albert Richard, président de la FFN. Maintenant à nous de faire ce qu'il faut pour que

cela perdure, que cette philosophie de vie devienne une habitude et que les jeunes prennent le relais. On a besoin de force vive dans le bénovolat.»

De son aveu même, les associations naturistes sont vieillissantes et portent des structures, notamment des campings, à bout de bras. Autre enseignement : 3,7 millions de Français passent souvent ou de temps en temps leurs vacances dans des lieux naturistes, et 6,3 millions pratiquent à la plage. Sans compter les 2,6 millions d'adeptes étrangers, principalement de pays voisins, qui viennent goûter aux charmes des

littoraux de l'Hexagone. Les retombées économiques sont au rendez-vous avec 350 millions d'euros de chiffre d'affaires annuels pour le secteur et 3000 emplois directs et indirects.

La perception de cette approche semble, elle, positive : seul un quart environ des Français interrogés n'en ont pas une bonne opinion, même s'ils sont la moitié à s'inquiéter des risques de dérives – de violences sexistes et sexuelles par exemple – et un tiers à penser que la pratique est passée de mode. Un pied de nez à l'idée que l'air du temps serait pudibond.

**FLORIAN BARDOU**



La maltraitance verbale ou virtuelle marque à vie. Forte de ce postulat, la fondation Cybersmile, qui lutte contre toutes les formes de harcèlement en ligne, a lancé outre-Manche une campagne de sensibilisation percutante. Pour ce faire, elle a tatoué, avec l'IA, des visages d'enfants avec des mots menant fatallement à l'autodépréciation. «Loser», «tout le monde te déteste», «mocheté», etc. Une belle manière de mettre la pub au service des préoccupations sociétales. **B.F.** PHOTO CYBERSMILE FOUNDATION

# Au chevet du clitoris

**Sarah Abramowicz** A Montreuil, cette gynécologue-obstétricienne a fondé une unité qui permet de réparer physiquement et psychologiquement les femmes excisées.



**C**hapitre 1. Il y a huit ans, Sarah Abramowicz arrive à l'hôpital André-Grégoire de Montreuil avec un projet : créer une unité dédiée aux femmes excisées, auxquelles la gynécologue-obstétricienne s'intéresse dans sa thèse. Dans ce coin de la Seine-Saint-Denis, l'enjeu n'est pas simplement de reconstituer le clitoris, une opération plutôt simple d'une demi-heure. Certes, le corps est torturé, mais la tête paie un tribut équivalent. Des traumatismes resurgissent en essaim lorsque des femmes prennent la décision de passer au bloc. «L'excision n'est souvent que la première des violences dans leur parcours», dit Sarah Abramowicz, grands yeux bleus sur peau pâle. Elle décrit un circuit de destruction massive pour certaines de ses patientes : excision, viol conjugal, exil, viols en Libye, violence administrative en France. Il faut donc guérir le cerveau, sans quoi le clitoris ressuscité n'aura qu'une utilité symbolique. Ce travail invisible est la compétence de spécialistes pointus, qui coûtent cher en temps et en euros. Or l'hôpital public est maltraité : les budgets, aussi nobles soient-ils, sont faméliques. En 2017, cette unité pluridisciplinaire voit le jour, sur un modèle fondé sur la bricolage. A son arrivée, la gynéco opère deux femmes par semaine, dans un bloc qu'elle partage avec un autre chirurgien, sympa mais peu carré sur les horaires. Huit ans plus

tard, la donne a changé. Aujourd'hui, une femme excisée qui frappe à la porte de l'unité sera suivie gratuitement par des médecins, une sage-femme, une psychologue ou encore une sexologue. Sarah Abramowicz, ses collègues du service de maternité et l'agence régionale de la santé (ARS) ont trouvé une bricolage de luxe – on vous racontera comment.

**Chapitre 2.** On a croisé la docteure dans un café parisien de type new-yorkais, où la mousse des kawas est en forme de cœur. Ce vendredi-là, elle sort d'une garde de vingt-quatre heures à la maternité de Montreuil, qui lui arrache une demi-moue : à 42 ans, l'enchaînement des nuits tire un peu. Son compagnon, intermittent du spectacle, assure pour leurs deux filles quand elle n'est pas là. Montreuil n'est pas trop loin du XX<sup>e</sup> arrondissement où ils habitent. Sa «logorrhée post-garde (sic)» ouvre des poupées russes de parenthèses, qui mènent toutes au même point de départ : Sarah Abramowicz, fille d'un milieu parisien privilégié, a été le féminisme au sein. «Mon grand-père maternel était en avance sur la question.» Propriétaire d'une boutique de chaussures, il fut déconstruit bien avant l'arrivée des podcasts qui fournissent une notice, pas une tâche ou une charge mentale qu'il n'ait partagée avec sa femme, son associée. A la maison, la mère de Sa-

## LE PORTRAIT

rah, psychologue, perpétue l'héritage de la parité. Son père, photographe renommé, vadrouille partout, mais ne bénéficie d'aucune dérogation : il fait sa part, point barre. La vocation de Sarah Abramowicz pour la médecine naît tôt. Gamine, elle accompagne sa mère tous les mercredis à l'hôpital, où celle-ci suit des enfants sous dialyse. Les malades deviennent ses amis. «On jouait aux jeux de société, c'était trop bien.» Durant ses études, la gynécologie lui plaît, parce qu'elle paraît moins monotone que d'autres spécialités. Elle se sait médecin militante d'emblée. Accepte de réaliser des IVG sur des femmes jusqu'à la quatorzième semaine de grossesse (la loi le permet), là où des confrères refusent pour des raisons techniques et morales (le foetus est formé). Pour elle, c'est quasi religieux : le choix des femmes concernant leur corps est sacré.

**Chapitre 3.** Sarah Abramowicz fait la connaissance de l'excision il y a vingt ans, à l'hôpital de Rouen. Une aide-soignante, en changeant la couche d'une petite fille, découvre que celle-ci est mutilée. Elle fait un signalement à la police. Le père est arrêté, puis relâché : il n'était au courant du rien, si ce n'est que couper un clitoris est «une tradition». Abramowicz y voit un cas pratique de médecine qui touche à tout. La femme, la famille, les hommes, le plaisir, le silence, le contrôle du désir. La triste ironie, aussi : «Ce sont des femmes qui mutilent d'autres femmes pour l'honneur des hommes.» D'après des chiffres officiels, 125 000 seraient concernées en France, où l'excision n'est officiellement plus pratiquée depuis trois décennies. La Parisienne se forme à la réparation au milieu des années 2000. Pierre Foldès, une sommité en la matière, la prend sous son aile. Pour reconstituer un clitoris, il s'inspire des méthodes d'allongement du pénis. La docteure aux yeux bleus revient exercer dans Paris et sa banlieue, où cette nostalgie du socialisme d'autan touche 5000 euros, sans les gardes. A Montreuil, elle s'est occupée, avec son équipe, de centaines de femmes excisées originaires d'Afrique de l'Ouest. Des exilées, des gamines des foyers, des jeunes femmes nées ici mutilées au pays pendant les vacances, mais aussi des quinquas qui décident de récupérer ce qui leur a été ôté.

Des maris restent encore arc-boutés sur ce qu'ils considèrent comme une coutume à perpétuer, bien qu'aucune religion ne la mentionne. D'autres encouragent leurs épouses dans leur chemin de reconstruction, signe de mentalités en évolution. Un jour, une femme a vu sa mère pleurer pour la première fois : elle s'excusait de ne pas avoir protégé sa fille – le clitoris réparé guérit parfois des familles. La réputation de l'unité voyage au travers des boucles WhatsApp et Instagram. Le mot passe : des femmes renaissent à Montreuil. Elles n'ont plus honte en se déshabillant ; elles ne souffrent plus durant les rapports intimes ; elles ne craignent plus les douleurs atroces durant l'accouchement : elles découvrent le plaisir. Les groupes de parole organisés à l'hôpital attirent. La parole se libère, les tabous s'effritent, les questions fusent, les docteurs et les psy répondent, les larmes coulent, les femmes se serrent les coudes.

**Chapitre 4.** L'unité a manqué de baisser le rideau. Après le Covid-19, les budgets sont dans le rouge vif. Un cadre de l'ARS a alors une illumination capitaliste : il envoie Sarah Abramowicz dans un salon de start-uppers, à quelques pas de l'hôpital. Des ateliers sont à disposition pour apprendre à monter des dossiers de financement. Elle n'y pipe rien. «La start-up nation appliquée aux soins ne peut fonctionner.» Abandonner le projet lui traverse l'esprit. L'ARS a un sursaut et lui propose son coup de main dans la chasse aux deniers. Re-bricole, jusqu'à ce que la lumière jaillisse de l'article 51, une aide de l'Etat consacrée aux innovations. Pendant trois ans, une expérience dans la santé peut être financée sous certaines conditions. En 2024, après avoir vaincu l'ogre paperasse, l'unité intègre le dispositif. Si les résultats sont concluants, l'Etat s'engage à pérenniser son soutien. Sarah Abramowicz est récemment rentrée d'un voyage humanitaire en Côte-d'Ivoire. Là-bas aussi, elle a réparé des clitoris. «Elles m'écrivent la nuit sur WhatsApp pour donner des nouvelles, pour le suivi, pour des conseils.» Car, là-bas, elles n'ont pas de Montreuil. ➔

Par **RAMSÈS KEFI**  
Photo **MATHILDE MAZARS**